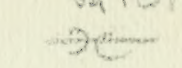

U d'/of OTTAWA
39003002501558







BIBLIOTHÈQUE DU BIBLIOPHILE.
(ROMANTIQUES.)

LE MYOSOTIS,

PETITS CONTES ET PETITS VERS,

PAR

HÉGÉSIPPE MOREAU.



LYON,
H. LARDANCHET, ÉDITEUR,
RUE PRÉSIDENT-CARNOT, Nº 10.

1920.

LE

MYOSOTIS.

Le Myosotis, *septième volume de la* Bibliothèque du Bibliophile (Série Romantique), *a été tiré à 1.000 exemplaires ainsi numérotés, suivant la justification uniforme de cette collection :*

Nos 1 à 10. — Exemplaires sur papier de Chine.
Nos 11 à 30. — Exemplaires sur papier impérial du Japon.
Nos 31 à 1.000. — Exemplaires sur vélin de Hollande Van Gelder, filigrané au titre de la collection.

Il a été tiré en outre 25 exemplaires hors commerce marqués alphabétiquement de A à Z.

Exemplaire N° 557

BIBLIOTHÈQUE DU BIBLIOPHILE.

LE
MYOSOTIS,

PETITS CONTES ET PETITS VERS,

PAR

HÉGÉSIPPE MOREAU.



LYON,
H. LARDANCHET, ÉDITEUR,
RUE PRÉSIDENT-CARNOT, Nº 10.

1920.

LE
MYOSOTIS,

PETITS CONTES ET PETITS VERS,

PAR

HÉGÉSIPPE MOREAU

Parvulos ne despicias.
SALOMON



PARIS,
DESESSART, ÉDITEUR,
15, RUE DES BEAUX-ARTS.

1838.

Fac-similé du titre de l'édition originale.

Contes à ma Soeur

LE GUI DE CHÊNE

Un jour, la date précise m'échappe, mais c'était deux ans environ après la mort d'Hercule, il y avait grande foule et grand bruit à Delphes. Ce jour était le dernier des jeux pythiens, et, chose inouïe ! les luttes et les courses expiraient sans spectateurs, les athlètes et les cochers triomphaient inconnus, et l'on dit même que le poète Simonide, qui chantait alors en plein vent la gloire de je ne sais quel cheval, n'eut, ou peu s'en faut, que son héros pour auditeur. Mais si l'arène était vide, en revanche la foule débordait du temple d'Apollon. Un mot, un mot magique avait suffi pour l'y précipiter : « Voici les Héraclides ! » Et ce mouvement de tout un peuple soulevé par un nom, vous le comprendrez sans peine, ma sœur : il n'est pas une Française, je pense, qui n'eût sacrifié de grand cœur une loge au spectacle pour voir le fils de Napoléon (ce pâle jeune homme qui s'est laissé voir si peu de temps) ! Eh bien ! Hercule était le Napoléon de cette époque et les Héraclides étaient ses fils. Un mois auparavant, Athènes les avait trouvés, à son réveil, détrônés, persécutés, sans asile, et embrassant sur

la place publique l'autel de la *Miséricorde*. Leur plainte y avait remué tous les cœurs et toutes les épées, et la ville hospitalière, armée en leur faveur, les envoyait en ce moment, à la tête d'une théorie, interroger, suivant l'usage, l'oracle de Delphes sur l'issue de la guerre. Delphes, comme vous le savez sans doute, était une ville sainte et pleine de merveilles, mais tout le monde traversait alors ces merveilles avec indifférence, et je ferai comme tout le monde. Je ne vous promènerai pas du Parnasse à l'Hippodrome et de l'Hippodrome au trépied, bien convaincu que vous avez fait depuis longtemps ce pèlerinage avec le *jeune Anacharsis*, cicerone plus habile que moi ; et d'ailleurs, je l'avouerai, j'ai hâte aussi de voir ces fameux Héraclides.

La Grèce entière, à leur aspect, n'éprouva qu'un sentiment, l'admiration ; et ce sentiment éclata par une exclamation unanime et bruyante : « Dieux immortels ! qu'ils sont grands et forts ! »

Un vieillard de haute taille, qu'à son bâton doré et à son bandeau de laine blanche on pouvait reconnaître pour un des vingt rois de la Grèce, se pencha vers l'oreille d'un prêtre d'Apollon qui traversait le temple, portant une cassolette de parfums.

« J'ai connu beaucoup Hercule et Déjanire, dit-il, et ne leur savais que trois fils. Quelle est donc cette vierge voilée, assise au même banc que les Héraclides ?

— Vous ne vous trompez pas, mon père : Hercule n'eut que trois enfants de Déjanire ; mais sa dernière épouse, Iole...

— C'est juste! interrompit le vieillard, se frappant le front du doigt en signe de réminiscence : Philoctète m'a vingt fois raconté ces détails, mais... deux siècles en tombant sur une tête y peuvent bien ébranler la mémoire... Oui, je me rappelle parfaitement à cette heure qu'une fille est née de ce mariage...

— Une fille et un garçon, mon père », prononça une voix douce derrière le vieux roi.

Il tourna la tête, et vit un adolescent pâle et frêle qui portait le costume de l'Argolide.

« Une fille et un garçon, répéta l'interrupteur en rougissant : Ixus et Macaria. »

Et le vieillard sourit : « Voyez, dit-il au prêtre ; on admire ma science à Pylos, et voilà maintenant qu'Argos m'envoie ses écoliers pour m'instruire.

— Qui vous a si bien appris, et comment vous appelez-vous, mon bel enfant? »

Mais l'adolescent, sans répondre, glissa sous une caresse de Nestor, car c'était lui, et se perdit dans la foule.

La même louange y bourdonnait sans variantes : « Dieux ! qu'ils sont grands et forts ! »

En France, ce compliment vous paraît sans doute bien étrange et presque ironique ; mais songez que vous êtes ici dans un pays que les caprices du terrain et de l'ambition découpaient en vingt petits états, dont les roitelets fiers et hargneux étaient serrés les uns contre les autres et se coudoyaient en grondant, et où l'usage commun à toute l'antiquité de combattre homme à homme et corps à corps,

faisait de la force physique la seule puissance, je dirai presque la seule vertu. On augurait alors du mérite d'après les poings et les épaules, comme on le cherche à présent sur le front et dans les yeux. Enfin, et c'est tout dire, Hercule, la personnification de la force, Hercule était dieu !

La pythie tardait bien à paraître, et l'on n'entendait pourtant aucun murmure d'impatience. La curiosité publique avait sa pâture. Hyllus, l'aîné des Héraclides, attirait surtout les regards. C'était un guerrier gigantesque, aux bras musculeux et nus, à la grosse face insouciante, et qui, une peau de lion sur les épaules, une massue à la main, affectait les poses paternelles : on eût dit Hercule lui-même, Hercule à vingt ans. Anténor, le puîné d'Hyllus, avait les traits plus fins et la taille plus élancée. Il se drapait avec complaisance dans sa divinité toute neuve, souriait aux jeunes Grecques, et les narines gonflées, humait avec délices les parfums de l'admiration. En un mot, le divin Anténor était ce que nous autres mortels nous appelons vulgairement un fat. Quant à leur frère Egyste, il n'avait rien, sauf la force et la bravoure, de commun avec ses aînés. C'était à cette époque et dans ce pays un anachronisme vivant. Chose étrange ! il avait les cheveux blonds, et sa figure exprimait la mélancolie, sentiment tout moderne et tout chrétien. Il revenait des combats les plus terribles, doux et timide à la maison : on eût dit, sous le soleil de l'Attique, un de ces blonds guerriers du Nord qui terrassaient des géants et des monstres, puis courbaient la tête sans murmurer

sous la baguette d'une petite fée. Il semblait, en regrettant Argos, pleurer quelque chose de mieux qu'un trône. Où donc s'envolaient ses soupirs ? au foyer d'un ami ? au tombeau d'une mère ? Nul ne le sait, car il n'a jamais dit son secret à personne, pas même à sa jeune sœur Macaria, la confidente pourtant des douleurs de toute la famille ! A côté de lui, Macaria priait. Pardonnez-moi, ma sœur, d'avoir si longtemps oublié la vierge pour les héros. N'est-ce pas sa faute ? Voyez ! cachée à l'ombre de ses frères, elle fait tout pour qu'on l'oublie : elle n'a pas encore levé son voile, et ses traits vous sont inconnus ; mais vous l'aimez d'avance, n'est-ce pas ? car vous savez déjà qu'elle est pieuse et modeste.

On annonce enfin la pythie : toute brisée encore de ses dernières convulsions prophétiques, elle se traîne lentement jusqu'au trépied, appuyée sur deux prêtres d'Apollon. Voilà tout à coup qu'au fond du sanctuaire une porte s'ouvre à deux battants, et qu'une bouffée de vent s'en précipite, large et sonore, balayant la fumée des sacrifices et secouant sur l'assemblée cet avis sacramentel prononcé d'une voix tonnante : *Le dieu ! voici le dieu !* Déjà la prophétesse dans la douleur s'agite sur le trépied, et l'on écoute. Ce furent d'abord des sanglots, puis des syllabes plaintives, des mots insaisissables. Enfin le dieu parla :

« Minerve combattra !... Sur son casque divin
« Le hibou dit : *J'ai soif*, et se débat en vain...
« Minerve appelle la Victoire...
« La Victoire est sa sœur, et ne la fuit jamais...

« Je l'entends : elle arrive à grand bruit d'ailes... mais
« Le hibou dit : *J'ai soif*, et veut du sang à boire.
« Argos attend ses rois pour les déifier :
« Tremble, Argos ! le hibou, dans son vol homicide,
« Tourne, et cherche un front pur qu'il faut sacrifier,
« Tourne, tourne et s'abat... Dieux ! sur un fils d'Alcide ! »

A cette réponse si fatale pour les Héraclides, il n'y eut dans le temple que trois hommes qui ne frémirent pas : les Héraclides.

« Désigne la victime par son nom », cria Hyllus à la pythie.

Mais elle haletait presque mourante sur les marches du trépied.

« Le dieu a été bien terrible, et une seconde épreuve la tuerait, dit solennellement le chef des prêtres : qu'un des Héraclides se dévoue.

— Je me dévoue, cria dans la foule une douce voix, la même qui tout à l'heure avait parlé derrière Nestor.

— Qui es-tu, et comment te nommes-tu ? dit le prêtre d'un ton sévère.

— Je suis un fils d'Hercule, et je m'appelle Ixus. »

Un bourdonnement de surprise accueillit cette réponse.

« S'il dit vrai, il est bien nommé », murmura une voix railleuse.

Vous saurez, ma sœur, qu'Ixus est, ou peu s'en faut, un mot grec qui signifie *le gui*. Les parents de l'enfant, à sa naissance, lui avaient sans doute jeté ce nom dans leur dédain, et en effet, cette débile créature, entée sur une aussi forte race, ressemblait

beaucoup à la petite plante parasite qui frissonne au vent sur les grands chênes.

« Nous t'avions défendu de nous suivre à Delphes », dit Anténor, qui s'avança menaçant vers Ixus... Mais la fille d'Hercule, immobile dans l'ombre jusqu'alors, s'élança entre les deux frères, saisit la main du plus jeune, et l'entraîna hors du temple, sourde à la voix d'Hyllus qui la rappelait, sourde à l'admiration qui murmurait sur son passage, car dans la rapidité de sa marche son voile s'était soulevé de lui-même, et Macaria était belle ! belle de beauté et de grâce, et belle surtout en ce moment de cette pitié dans les yeux et dans la voix, qui embellirait la laideur même.

De retour à Athènes, où le même char ramena toute la famille, les trois guerriers décidèrent qu'ils tireraient au sort le lendemain, dans le temple de Minerve, pour savoir lequel d'entre eux devait mourir. Mais quand le pauvre Ixus arriva tout joyeux et tout fier, pour glisser son nom dans l'urne, avec ses frères, ils le repoussèrent, pensant que ce serait insulter les dieux que de présenter ainsi au Destin, souvent moqueur, l'occasion de leur jeter cette offrande maigre et dérisoire. Quant à Macaria, ils ne souffrirent pas non plus, mais pour une raison différente, qu'elle courût avec eux une chance de mort. Elle était fiancée à Lycus, un des chefs influents d'Athènes (d'Athènes qui s'armait pour eux), et, soit politique, soit reconnaissance, ils exigèrent que les préparatifs du sacrifice n'interrompissent en rien ceux des noces. Aussi Macaria trouva-t-elle au retour sa chambre toute parfumée des présents

de Lycus. Mais dans un pareil moment, ses pensées, qui d'avance portaient le deuil d'un frère, n'étaient pas des pensées d'hymen ; et pourtant la guirlande nuptiale était composée de si beaux lis que, d'une main distraite et presque involontairement, Macaria la posa sur son front. Elle entendit, en ce moment, un soupir mal étouffé derrière elle et se retourna... C'était Ixus, Ixus son frère et dont elle était la mère autant que la sœur ; Ixus, qu'elle enlaçait de ses soins parce qu'il était souffrant et dédaigné ; Ixus, qui ne pouvait faire un pas dans la maison sans trouver Macaria pour lui sourire, et à qui la maison allait sembler bien vide et bien grande lorsque Macaria ne l'emplirait plus. Il regardait les fleurs symboliques avec des yeux brillants de larmes, et sa figure alors exprimait une telle douleur que sa sœur, habituée pourtant depuis douze ans à le voir souffrir, en fut épouvantée.

« Oh ! pauvre enfant ! dit-elle ; pardonne-moi !

— Te pardonner, Macaria ! quoi donc ? tous les bonheurs que tu me fais ?

— Ne me remercie plus de mes soins pour toi : c'est une dette, c'est une expiation... »

Les regards ébahis de l'enfant sollicitaient le mot de cette énigme.

« Écoute, dit-elle, il y a quatre ans (tu en avais huit alors, et moi quatorze), il s'est passé dans notre famille des choses merveilleuses et fatales que mon père et mes frères ont toujours ignorées.

« Tu te souviens de cette cabane qu'ils bâtirent au bord de la mer, pour se dérober à de nombreux

et puissants persécuteurs ? Un soir, mon père et mes frères étaient à la chasse : las d'avoir couru depuis le matin par les bois, tu venais de t'endormir d'un profond sommeil, bercé par le bruit monotone de la pluie sur la cabane ; la nuit était tombée depuis longtemps, et mon père et mes frères ne rentraient pas encore. Enfin j'entendis heurter à la porte, et j'ouvris, croyant leur ouvrir : c'était un voyageur qui sollicitait, pour un instant, un abri et un foyer. Il entra. Assise à ton chevet, pendant qu'il faisait sécher ses habits devant l'âtre, je vis avec surprise une douce et vague lumière courir sur ses cheveux blonds. J'attribuai cela d'abord au reflet du foyer ; mais le foyer s'éteignit, et le front du voyageur resta lumineux. Alors, je reconnus Apollon ; Apollon qui, chassé de l'Olympe, courait déguisé par le monde, mais qui n'avait pu parvenir à éteindre tout à fait son auréole.

— Grand Dieu, m'écriai-je en joignant les mains, que voulez-vous de moi ?

— Rien, me répondit-il, rien qu'un abri ; mais le temps va se faire beau et je pars : reçois ce baiser d'adieu.

« Alors je m'avançai tremblante au-devant de mon oncle ; et, le conduisant par la main vers la couche où tu dormais encore : « Caressez plutôt ce pauvre enfant, lui dis-je, car aucun dieu ne le caresse ; touchez ses joues pâles pour qu'elles refleurissent, et soufflez sur ses lèvres pour qu'elles chantent. »

« Le dieu sourit à ma prière ; il se pencha sur toi et souffla sur ta bouche ; mais cette haleine ardente

glissant jusqu'à ton cœur, l'emplit et le gonfla... et voilà pourquoi ce cœur brûle et palpite toujours ; voilà pourquoi tu languis et tu meurs, pauvre enfant... Et maintenant que tu sais tout, dis, me pardonnes-tu ? »

Ixus l'embrassa : c'était répondre.

« Eh bien ! prouve-le moi donc en suivant mes conseils. Imprudent ! par quel heureux prodige n'es-tu pas mort de faim et de soif sur le long du chemin d'Athènes à Delphes !

— Oh ! dit Ixus, j'avais fait dès le matin, ma chanson de voyage. Quand je voyais sur une maison la fumée d'un banquet, je frappais à la porte en chantant et l'on m'ouvrait toujours.

— Chanson merveilleuse ! dit Macaria en souriant ; il faut me l'apprendre, Ixus, pour que je la chante aussi, moi, quand j'irai à Delphes ou à Olympie. »

Ixus, par une coquette modestie, commune, à ce qu'il paraît, aux faiseurs de chansons de toutes les époques, se fit prier quelque temps, puis céda.

CHANSON D'IXUS

I.

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

Un jour, il y a douze ans, un pygmée tomba de la peau de lion d'Hercule : ce pygmée, c'était moi. Mon père ne m'aimait pas parce que j'étais faible et petit ; et lorsque, enfant, je me heurtais à ses genoux, j'entendais sur ma tête une voix gronder comme l'orage. Mes frères me

battent quand je les appelle tout haut mes frères, et pourtant je veux vivre, car j'ai une sœur, une sœur qui m'aime... Elle est si bonne, Macaria !

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

II.

Mes frères m'ont dit un jour : « Sois bon à quelque chose ; apprends à élever des statues et des autels, car nous serons dieux peut-être. » Et j'essayai d'obéir à mes frères ; mais le ciseau et le marteau étaient bien lourds ! Et puis des visions étranges passaient, passaient sans cesse entre moi et le bloc de Paros ; et mon doigt distrait écrivait sur la poussière un nom, toujours le même, le doux nom de Macaria.

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

III.

Alors mes frères m'ont dit : « Nous avons pour hôte au palais un blanc vieillard de la Chaldée, qui sait lire dans le ciel les choses à venir : écoute ses leçons, et dis-nous si tu vois dans les nues venir des trésors ou des victoires. » Et j'ai écouté le vieillard, j'ai passé de longues nuits sereines à regarder le ciel ; mais je n'ai vu ni victoires ni trésors, je n'ai vu que des étoiles humides et brillantes qui me regardaient avec amour... comme les yeux de Macaria.

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

IV.

Alors mes frères m'ont dit : « Prends un arc et des flèches, et va chasser dans les bois. » Et j'ai couru par les bois avec un arc et des flèches ; mais j'oubliai bientôt

la chasse et mes frères. Pendant que j'écoutais chanter les vents et les rossignols, une biche mangea mon pain dans ma robe, et un petit oiseau, fatigué d'un long vol, vint s'endormir dans mon carquois. Je l'ai porté à Macaria.

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

V.

Alors mes frères m'ont dit : « Tu n'es bon à rien », et m'ont battu ; mais je n'ai pas pleuré, parce que je pensais à ma sœur. Et demain, on me prendra ma sœur, et demain, quand Macaria, assise au banquet nuptial, dira : « Quelle est donc cette fumée bleue qui monte là-bas derrière ce bois de lauriers ? — Oh ! ce n'est rien, diront les convives.

« C'est le bûcher d'Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent a fait mourir. »

« Non, tu vivras ! s'écria la jeune fille attendrie. Je t'abriterai si bien dans mon cœur que toutes les tempêtes passeront sans que le moindre souffle t'en arrive. Lycus est heureux et fêté, lui, et les vierges d'Athènes sont nombreuses. A toi, seul et souffrant, toutes mes heures et tous mes amours ! Pauvre gui de chêne ! tu pareras mon sein mieux que le bouquet des mariées. Tiens, mon frère, tiens, mon poète, voilà le prix de ta chanson. » Et arrachant de ses cheveux la guirlande nuptiale, elle la jeta trempée de larmes, aux pieds d'Ixus. Ixus voulut répondre ; mais, foudroyé d'émotions imprévues, le pauvre enfant eut à peine la force d'une exclamation. « Oh ! » fit-il ; et, portant la main à son cœur, il tomba. La fièvre l'agita toute la nuit, et toute la nuit Macaria veilla et pleura près de la couche de son frère.

C'était le lendemain que les trois Héraclides devaient aller au temple interroger sur le choix de la victime. Ils se présentèrent à l'autel comme au combat : intrépides et insouciants. Après les cérémonies d'usage, répétition à peu près exacte de ce que nous avons vu à Delphes, un prêtre de Minerve ballotta les noms dans l'urne. Un enfant s'approcha, les yeux couverts d'un bandeau. Sa main effleurait déjà les bords du vase sacré pour en sortir bientôt avec un arrêt de mort... quand tout à coup une voix de femme retentit au seuil du temple.

« Arrêtez ! voici la victime. »

C'était Macaria qui s'avançait lentement vers l'autel ; Macaria pâle et parée, et balançant sur son beau front les bandelettes funèbres. Égyste s'élança vers elle : « Vous ici, ma sœur ! vous m'aviez promis de rester près d'Ixus !

— Ixus ! dit-elle en étouffant un sanglot, Ixus est mort !... et maintenant rien ne m'empêche de mourir pour vous. »

Et elle poursuivit sa marche lente vers l'autel.

La foule applaudit, les Héraclides se résignèrent. A cette époque où l'on croyait voir la main des dieux derrière toutes les choses extraordinaires, on attribua naturellement à leur inspiration un dévouement si sublime. Aussi Macaria s'agenouilla-t-elle sans obstacle devant l'autel. Elle arrêta d'un geste le fer impatient du sacrificateur, pour jeter son dernier sourire à ses frères ; puis ferma les yeux, entr'ouvrit le voile qui couvrait son sein...

Et deux minutes après son corps palpitait sur l'autel.

On ne fit qu'un bûcher pour Ixus et Macaria. Et alors, par un prodige ou une illusion qui se répéta plus tard au supplice de notre Jeanne d'Arc, on vit ou l'on crut voir quelque chose qui s'élança des flammes vers la nue avec un doux bruit d'ailes.

Ce qui contribua sans doute à propager cette tradition touchante, c'est qu'après la victoire des Héraclides, victoire payée trop cher pour que les dieux la leur fissent longtemps attendre, les habitants de Mycènes, après avoir inauguré en triomphe la statue d'Hercule au bord des mers, y surprirent un jour deux alcyons dans la peau du lion de Némée.

Et voilà comment passèrent un jour, à travers un siècle antique, les deux plus belles choses de ce monde et de tous les siècles : la Poésie et la Vertu !

LA SOURIS BLANCHE

Il y avait une fois, ma sœur, un vilain roi de France, nommé Louis XI, et un gentil dauphin, qu'on appelait Charlot, en attendant qu'il s'appelât Charles VIII. D'ordinaire, le vieux roi, superstitieux et malade, régnait, tremblait et souffrait, invisible, à l'ombre des épaisses murailles de son château du Plessis-lès-Tours. Mais, vers le milieu de l'année 1483, il venait de se traîner en pèlerinage à Notre-Dame de Cléry, soutenu par Tristan-l'Hermite, son bourreau, Coictier, son médecin, et François de Paule, son confesseur ; car il avait grand' peur, le vieux tyran, des hommes, de la mort et de Dieu. Un souvenir de sang, entre mille, celui de la mort de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, tourmentait son agonie. Ce grand vassal avait jadis payé de sa tête une tentative de rébellion contre son suzerain. Jusque là c'était justice ; mais le cruel vainqueur avait forcé les trois jeunes enfants du condamné d'assister au supplice de leur père, et depuis longtemps il se repentait devant Dieu de ce luxe de vengeance ; il se repentait, dis-je, et pourtant il ne s'amendait pas. Par une inconséquence

étrange, mais commune à bien des méchants, le remords chez lui n'éveillait pas la pitié, et, dans le moment même où il plaçait en tremblant sa Madone entre lui et le fantôme de Nemours, un des fils innocents du feu duc languissait et mourait dans un cachot du Plessis-lès-Tours.

C'était une demeure terrible et mystérieuse que ce château : ses vestibules noirs de prêtres, ses cours étincelantes de soldats, ses chapelles toujours ardentes, ses ponts-levis toujours en émoi, lui donnaient le double aspect d'une citadelle et d'un couvent. On parlait bas et l'on marchait sur la pointe du pied dans ses grandes salles, comme dans un cimetière. Et, en effet, des captifs, par centaines, gémissaient ensevelis dans les souterrains ; ceux-ci pour avoir parlé du roi, ceux-là pour avoir parlé du peuple, les autres enfin, et c'était le plus grand nombre, pour rien. Chaque dalle du château pouvait être regardée comme la pierre funèbre d'un vivant ; et c'était là que grandissait, oisif avec un esprit aventureux, seul avec une âme ardente, le dauphin Charles, alors dans sa douzième année. Pauvre fils de roi ! il cherchait en vain où reposer ses yeux des horreurs qui l'entouraient. Une forêt verte et fraîche ondoyait au pied du château ; mais les chênes y balançaient moins de glands que de pendus. La Loire serpentait vive et joyeuse à l'horizon ; mais chaque nuit la justice du roi troublait et ensanglantait son cours. Aussi, quand il avait longtemps ébréché son épée vierge aux murailles, longtemps épelé les majuscules rouges et bleues du

Rosier des guerres ou du *Saint Évangile*, l'enfant rêveur, accoudé à sa fenêtre, passait le temps à regarder le beau ciel de Touraine et à chercher dans les formes changeantes de la nue des armées et des batailles.

Un jour pourtant ses gestes et sa physionomie trahissaient un ennui plus vif et de moins vagues préoccupations. L'*Angelus* de midi tintait déjà, et son repas du matin, composé, sur sa demande, de pâtisseries légères et de sucreries, l'agaçait vainement de ses parfums, et restait intact sur une table que le jeune prince frappait du poing avec impatience. Il se levait par intervalles, béant, haletant d'espérance et d'inquiétude, l'oreille au guet, et répétant : « Blanchette, Blanchette, viens donc ! le déjeuner fond au soleil, et, si tu tardes encore, les mouches vont manger ta part ! » Et, comme l'oublieux convive ne répondait pas à l'appel, le pauvre amphitryon recommençait à se désoler et à trépigner de plus belle. Tout à coup un léger bruit dans la tapisserie le fit tressaillir ; il tourna la tête, poussa un cri, et retomba sur son fauteuil, ivre de joie, et murmurant avec un soupir : « Enfin ! » Vous vous imaginez sans doute, ma sœur, que cette Blanchette tant désirée était quelque noble dame, sœur ou cousine du jeune prince ; détrompez-vous : Blanchette était tout simplement une petite souris blanche, comme son nom l'indique ; si vive qu'on eût dit, à la voir trotter, un rayon de soleil qui glisse ; et si gentille, qu'elle eût trouvé grâce en temps de guerre devant Grippeminaud, Rodilard

et Raminagrobis, soudards peu délicats, comme vous savez. Charles caressa la jolie visiteuse, il la contempla longtemps avec délices pendant qu'elle grignotait un biscuit dans sa main ; puis, se souvenant qu'il devait à sa dignité de gronder un peu : « Ah ! ça, mademoiselle, dit-il d'un ton plaisamment grave, m'apprendrez-vous enfin ce que je dois penser de votre conduite ? Comment ! on vous traite ici comme une duchesse ! j'ai défendu ma porte à Olivier-le-Daim, dont la physionomie et l'allure de chat vous effarouchent ; Bec-d'Or, mon beau faucon, en est mort de jalousie ; et tous les soirs vous me quittez, ingrate, pour courir les champs comme une souris sans aveu ! Et où allez-vous de la sorte, sans souci de vos dangers et de mes inquiétudes ? Où allez-vous ? répondez ! je veux le savoir, je le veux ! » L'interrogatoire était pressant, et pourtant, comme vous pensez bien, la pauvre Blanchette n'y répondit pas ; mais, fixant d'un air triste ses petits yeux intelligents sur ceux de l'enfant grondeur, elle chiffonna les pages d'un évangile entr'ouvert sur la table, et arrêta ses pattes roses sur ces paroles : *Visiter les prisonniers*. Charles demeura surpris et confus, comme il advient aux présomptueux qui reçoivent une leçon à l'instant même où ils croyaient en donner une ; car plus d'une fois il avait entendu raconter des choses étranges sur les habitants souterrains du Plessis-lès-Tours, et plus d'une fois il avait médité un pieux pèlerinage à la prison de ce jeune d'Armagnac dont l'âge et la naissance excitaient plus particulièrement sa curiosité et sa sym-

pathie; mais la terreur que lui inspirait son père l'avait retenu jusqu'alors, et maintenant il se reprochait sa prudence comme un crime. Dès le soir même il résolut de l'expier. Quelques minutes après le couvre-feu, il s'esquiva de sa tourelle, suivi d'un jeune valet chargé d'une corbeille qui renfermait du pain, du vin et des fruits, et descendit dans une des cours intérieures du château. Une compagnie de la garde écossaise y rôdait au clair de lune le long des murailles. « *Qui vive ?* cria une voix rauque et menaçante. — Charles, dauphin. — On ne passe pas ! » Mais Charles s'approcha de l'officier de ronde, et lui souffla deux mots à l'oreille. « S'il en est ainsi, allez, monseigneur ! dit alors le soldat visiblement déconcerté ; allez ! et que Dieu vous protège ; car si vous êtes découvert, je suis perdu. » Notre héros employa pour éveiller le gardien des prisons et lever ses scrupules le même moyen avec le même succès. Peut-être, ma sœur, êtes-vous curieuse de connaître les magiques paroles qui, dans la bouche d'un enfant, faisaient baisser les épées et tomber les verrous ; les voici : *Le roi est bien malade.* Charles avait foi dans cette formule dont il avait souvent éprouvé la toute-puissance : car elle rappelait aux gens du vieux Louis XI, soldats, courtisans, geôlier ou valets, qu'une bouderie d'enfant pouvait se changer tout à coup en une bonne et solide rancune de roi.

Le dauphin et son page, sous la conduite du geôlier, s'aventurèrent, non sans quelque hésitation, sous une voûte humide et sombre, et le long d'un

escalier en spirale dont chaque marche gluante les menaçait d'un faux pas. Tous trois marchaient à la lueur précaire d'une torche de résine, tantôt battue par l'aile aveugle des chauves-souris, tantôt agonisant sous les gouttes d'eau que suait la voûte. Enfin un bruit vague d'abord, mais plus distinct de pas en pas, un bruit de plaintes et de soupirs leur annonça le terme du voyage. Le guide s'éloigna, et Charles recula d'horreur devant le spectacle qu'il avait sous les yeux. Figurez-vous, ma sœur, une cage de fer scellée dans le mur, basse, étroite, où chaque mouvement devait être une douleur, où le sommeil devait être un cauchemar, et dans laquelle gémissait et se tordait un enfant ! Je dis *enfant*, quoique le duc de Nemours, l'hôte de cette affreuse demeure, atteignît bientôt sa dix-septième année ; mais, à le voir si grêle et si pâle, on lui eût supposé douze ans au plus. A peine dans l'adolescence, il avait tant souffert, qu'il émerveillait ses bourreaux par sa tenace longévité, et que le geôlier, dont il recevait la cruche d'eau et le pain noir quotidien, hésitait chaque jour sur le seuil du cachot, se demandant s'il ne vaudrait pas mieux envoyer à sa place le fossoyeur. Le dauphin, pour aborder le prisonnier, chercha de douces paroles, et ne trouva que des larmes. Nemours comprit ce muet salut, et y répondit par un sourire de reconnaissance ; puis tous deux causèrent à travers les barreaux. Quand l'un déclina timidement sa qualité de fils de Louis XI, l'autre ne put se défendre d'un mouvement de surprise et d'effroi ; mais cette fâcheuse impression ne tint pas

longtemps contre la parole et la figure si franches du dauphin. Étranger depuis dix ans aux choses de ce monde, le reclus fit d'abord à son noble visiteur de naïves questions qui rappelaient celles des anachorètes demandant aux rares voyageurs dans le désert : *Bâtit-on encore des villes ? célèbre-t-on encore des mariages ?* lorsqu'une circonstance imprévue donna un tour nouveau et plus piquant à la conversation. Un tiers vint se jeter étourdiment entre nos vieux amis d'une heure, et ce personnage mal appris, j'ai honte de l'avouer, ma sœur, n'était autre que la commensale du dauphin, la rivale de Bec-d'Or, Blanchette puisqu'il faut l'appeler par son nom ; passant au travers des grilles à la faveur de sa petite taille, elle escaladait les jambes et les bras enchaînés de Nemours, et prodiguait au prisonnier des caresses toutes semblables, sinon plus vives, à celles que le prince avait obtenues le jour même. « Tiens ! vous connaissez Blanchette ! dit Charles surpris et piqué. — Si je la connais ! répondit Nemours ; depuis dix ans c'est ma souris à moi, c'est mon amie, c'est ma sœur. — L'ingrate ! ce matin encore elle partageait au château les biscuits de mon déjeuner. — Depuis dix ans, monseigneur, elle vient dans mon cachot partager mon pain noir. — Jour-de-Dieu ! murmura le jeune prince... » Mais sa colère enfantine s'évanouit devant un sourire malicieux de Nemours. « Je crois, monseigneur, dit le jeune duc, que vous me feriez volontiers l'honneur de rompre une lance avec moi pour les beaux yeux d'une souris. Il m'est impossible en ce moment de répondre

au cartel : voyez !... » Et il soulevait aux yeux de son rival ses bras qui pliaient sous les chaînes. Alors s'émut un débat original et touchant entre le fils de Louis XI et le prisonnier de Louis XI, chacun d'eux prétendant surpasser l'autre en malheur : l'un faisant toucher à son adversaire les parois humides et les barreaux épais de sa prison, l'autre peignant l'atmosphère d'ennui et la chaîne vivante de courtisans et d'espions dont le poids l'étouffait ; l'un montrant son corps torturé, l'autre son cœur saignant, et tous deux terminant leur plaidoyer par la même conclusion : « Tu vois bien, Nemours, — vous voyez bien, monseigneur, — que j'ai besoin de Blanchette pour m'aider à vivre et à souffrir. » Après une discussion longue et stérile, ils finirent par où ils auraient dû commencer : ils convinrent de prendre l'objet même du débat pour arbitre. « Voyons, mademoiselle, dit le dauphin à Blanchette, déclarez franchement auquel de nous deux vous désirez appartenir. » Et soudain vous eussiez vu la petite souris aller de l'un à l'autre avec force gentillesses, puis s'arrêter entre eux en les regardant tour à tour avec ses petits yeux brillants qui semblaient dire : *A tous deux, mes enfants !*

Ici, ma sœur, j'éprouve le besoin d'un aveu que j'avais différé jusqu'à présent dans l'intérêt dramatique de mon récit. L'esprit, le bon cœur et les manières de Blanchette vous étonnent sans doute, et je le conçois ; car moi-même, qui eus autrefois mainte occasion d'étudier de près le peuple intéressant des souris, jamais, je l'avoue, je n'ai rien

observé de semblable. Il est donc urgent de le dire : Blanchette n'avait d'une souris que la forme, Blanchette était une fée ! Les historiens du temps, il est vrai, n'ont rien dit de cette métamorphose ; mais je puis vous en garantir l'authenticité, et de plus vous en révéler les causes secrètes, sur la foi de certain manuscrit gros et gras de science, qui m'est échu pour lot dans l'héritage de ma grand'tante. Des rats bibliophiles en ont mangé les trois quarts, les vers l'ont *illustré* de broderies à jour, et ce n'est pas sans peine, je vous jure, que je suis parvenu à déchiffrer et à traduire pour vous, de la langue romane en français moderne, le chapitre suivant, intitulé : *Comme quoi la Fee des Pleurs fut changée en blanche sourette.*

Un jour, jour de printemps et de nouvelle lune, il se fit un grand mouvement dans le royaume des fées. Les sylphides s'éveillaient avant l'aurore pour se parfumer avec la poussière des lis ; les ondines cherchaient pour se mirer l'endroit le plus clair de leur fontaine ; les dames des bois oubliaient d'agacer et d'égarer les voyageurs pour se couronner de violettes et d'anémones ; car toutes étaient conviées à une grande fête que donnait le soir même la reine des fées à son peuple. A l'heure convenue, comme vous le pensez bien, ces dames arrivèrent en foule, exactes et empressées, chacune voyageant à sa manière : l'une dans une conque de saphyr attelée de papillons ; l'autre dans une feuille de rose emportée par le vent ; d'autres enfin, et ce fut le plus grand nombre, chevauchant en croupe,

tout bonnement, comme de simples reines, avec un chevalier de la Table-Ronde. Une seule manquait au rendez-vous. Dès le matin, l'une des suivantes de la reine, Angélina, surnommée la *Fée des Pleurs* à cause de sa pitié vigilante pour toutes les infortunes, était sortie furtivement du palais. L'organe de l'ouïe, chez elle plus délicat encore que chez ce fameux géant *Fine-Oreille qui entendait lever le blé*, dit l'histoire, lui faisait distinguer de loin les plus timides palpitations des cœurs souffrants, et jamais un appel de cette nature ne l'avait jusqu'alors trouvée sourde ou négligente. Or, des cris plaintifs, des cris d'enfant l'avaient éveillée en sursaut, et soudain elle s'était dirigée vers l'endroit d'où venait le bruit : les cheveux au vent, vêtue d'une robe flottante or et azur, tenant à la main la baguette d'ivoire, marque de sa puissance, et voltigeant plutôt qu'elle ne marchait sur la pointe des gazons et des fleurs. Elle avait adopté cette allure, de peur, disait-elle à ceux qui s'en étonnaient, de mouiller ses brodequins dans la rosée, mais en effet parce qu'elle craignait d'écraser ou de blesser par mégarde la cigale qui chante dans le sillon, et le lézard qui frétille au soleil ; car elle était si prodigue de soins et d'amour, la bonne fée ! qu'elle en répandait sur les plus humbles créatures de Dieu. Après avoir marché longtemps de la sorte, elle s'arrêta enfin devant une petite cabane sur la lisière d'une forêt. Il serait inutile de vous en faire la description, ma sœur, car je soupçonne fort que vous avez eu comme moi le bonheur d'y faire plus d'un voyage en compagnie de l'enchan-

teur Perrault. Vous croyez la reconnaître, et vous ne vous trompez pas : cette cabane de bûcheron est bien celle du *Petit Poucet*. Ce grand personnage historique était alors bien jeune, et ne préludait pas encore au rôle important qu'il joua depuis dans le monde. C'était lui, c'étaient ses frères dont les plaintes avaient éveillé Angélina. Leurs parents, occupés au loin dans la forêt, y avaient passé la nuit pour être prêts au travail dès l'aurore, et, ne les voyant pas revenir à l'heure accoutumée, la jeune famille avait eu grand'peur.

La visite de la fée, que ces pauvres enfants connaissaient déjà, ramena pour quelque temps la paix et la joie dans la cabane. A la chute du jour, Angélina se souvint que la fête allait commencer, et voulut partir ; mais tous, rendus familiers par sa complaisance, la rappelaient et la retenaient à l'envi, qui par un pan de sa robe, qui par une tresse de ses cheveux, qui par le bout de sa baguette magique ; et la bonne fée résistait un peu d'abord, puis souriait et cédait. Cependant un grillon, venu on ne sait comment du palais des fées (lui-même en était une peut-être), se mit à crier dans l'âtre : « A table, Angélina ! le prince *Charmant* vient d'arriver, on n'attend plus personne, et le banquet solennel commence : on verra figurer au dessert les nèfles et les noisettes dont le prince *Myrtil* a fait l'autre jour hommage à la reine. A table ! à table ! car, de mémoire de grillon, jamais on ne vit plus beau festin. »

Puis voilà qu'un papillon du soir vint danser autour

de la lampe en répétant : « Au bal, Angélina ! la salle est déjà pleine d'harmonie et de lumière, j'ai failli tout à l'heure m'y brûler les ailes à certaine *lampe merveilleuse* qu'un beau jeune homme vient d'apporter d'Arabie. Au bal ! au bal ! car, de mémoire de phalène, jamais on ne vit plus brillante soirée. »

Et Angélina voulait partir ; mais les enfants la retenaient avec des cris et des pleurs. « Oh ! ne nous quittez pas encore, disaient-ils ; et que deviendrons-nous, bon Dieu ! seuls, la nuit, quand la lampe s'éteindra, quand le loup montrera ses grands yeux à travers les fentes de la porte, et que nous entendrons dans la clairière siffler les vents et les voleurs ? »

Et la bonne fée souriait et cédait toujours ; mais enfin les esprits de l'air, troublés, lui apportèrent à la hâte les sons d'une voix tonnante : « Angélina ! Angélina ! » C'était la reine des fées qui l'appelait, irritée d'une si longue absence. Épouvantée, Angélina se débarrassa des petites mains qui l'enchaînaient et sortit. Trop vite, hélas ! car, dans son trouble, elle oublia sa baguette, dont le plus jeune des enfants s'était fait, sans songer à mal, un hochet dans son berceau. Or, vous saurez, ma sœur, qu'une fée qui perd sa baguette est une fée perdue. La pauvre Angélina ne s'aperçut de son malheur qu'à l'explosion de murmures qui salua son retour au palais ; car ce fut un grand scandale pour toutes les fées, et une grande joie pour les vieilles, enchantées d'humilier enfin une compagne dont les charmes

et la bonté faisaient ressortir leur malice et leur laideur. Quelques jeunes gens aussi, princes, sorciers et enchanteurs, dont Angélina, toute bonne qu'elle était, n'avait pu s'empêcher de railler quelquefois la suffisance, triomphaient de sa confusion. « Parole d'honneur ! répétait aux jeunes fées le prince *Myrtil*, qui n'était pas sorcier, avec ses grands airs de vertu votre Angélina n'est qu'une bégueule. Ah ! elle a perdu sa baguette ! ... Eh bien ! figurez-vous, mesdames, qu'un jour je m'avisai de toucher à cette baguette maudite, et que la petite masque m'en donna sur les doigts si fort, si fort, que je fus un mois sans pouvoir me servir d'un casse-noisettes. »

Bref, la coupable fut traduite devant un tribunal présidé par la reine et composé de vieilles fées dont la baguette, devenue béquille, faisait peur aux enfants, qui n'avaient garde d'y toucher. La bonne *Urgèle* essaya vainement quelques observations en faveur de sa jeune amie : le délit était flagrant et la loi précise ; or, cette loi portait contre la condamnée une peine singulière : elle devait courir le monde un siècle durant, sous la forme d'un animal à son choix. Angélina fut quelque temps indécise : rossignol, elle eût chanté sous la fenêtre de la jeune fille qui veille et qui travaille au chevet de sa mère malade ; rouge-gorge, elle eût donné la sépulture sous des feuilles aux enfants égarés et morts dans les bois ; chien d'aveugle, elle eût présenté l'aumônière avec une grâce capable de toucher le cœur le plus dur et d'ouvrir la main la plus avare ; mais le privilège exclusif de pénétrer dans les greniers et les

prisons la tentait surtout et la décida. Et voilà, ma sœur, *comme quoi la Fée des Pleurs fut changée en blanche sourette*, et c'est ainsi qu'elle se promenait, depuis quatre-vingt-dix-neuf ans et plus, du palais à la prison (deux prisons bien souvent !) et, de douleur en douleur, rongeant sans pitié tous les mauvais livres (on n'en voit plus de ces souris-là) et grignotant parfois des arrêts de mort jusque dans les poches de Tristan.

Ce digne compère de Louis XI ne tarda pas à revenir au château, et son maître avec lui, et avec eux la défiance et la terreur. Cependant le prince n'en continua pas moins ses visites au prisonnier. Elles devinrent de jour en jour plus longues et plus fréquentes, et même, ce qui n'eût pas manqué d'éveiller les soupçons d'un enfant moins candide que le dauphin Charles, le geôlier, qui jusqu'alors n'avait été qu'à regret et qu'en tremblant complice de ces entrevues, semblait maintenant les encourager et les provoquer par sa complaisance. Un soir, ils causaient comme à l'ordinaire, Charles accoudé sur la partie saillante du guichet, et Blanchette trottant de l'un à l'autre et leur distribuant ses caresses avec une édifiante impartialité. La conversation, longtemps vagabonde, tomba enfin et s'arrêta sur les projets de Charles pour son règne futur. « Voyons, que ferez-vous quand vous serez roi ? dit gaîment le prisonnier, qui, plus vieux d'années et surtout de malheurs, avait dans la conversation une supériorité marquée sur son jeune ami. — Belle demande ! je ferai la guerre. » Nemours sourit tristement. « Oui,

poursuivit le dauphin en se frappant le front de l'index, depuis longtemps j'ai mon projet là. D'abord j'irai conquérir l'Italie : l'Italie, vois-tu Nemours, c'est un pays merveilleux, où les rues sont pleines de musique, les buissons couverts d'oranges, et où il y a autant d'églises que de maisons. Je garderai l'Italie pour moi ; puis j'irai prendre en passant Constantinople pour mon ami André Paléologue ; et enfin, avec l'aide de Dieu, je compte bien délivrer le Saint-Sépulcre.

— Et après ? dit malignement le jeune duc. — Dame ! après... après... répéta l'ignorant dauphin, quelque peu embarrassé, j'aurai le temps peut-être de conquêter encore d'autres royaumes, s'il y en a. — Et le soin de votre gloire vous fera-t-il négliger votre peuple ? ne ferez-vous rien pour lui, monseigneur ? — Si vraiment ! et d'abord, avant de partir, je donnerai Olivier et Tristan au diable, s'il en veut ; je supprimerai les bourreaux. »

Et comme Blanchette, à ces mots, frétillait plus joyeuse et plus caressante que jamais : « Je ferai, poursuivit-il gaîment, quelque chose aussi pour toi, Blanchette : je supprimerai les chats. »

Tous deux éclatèrent de rire à cette saillie ; mais leur accès de pétulante gaîté n'eut que la durée d'un éclair. Ils s'arrêtèrent tout à coup, et se regardèrent avec épouvante ; car il leur avait semblé que d'autres éclats de rire, trop différents des leurs pour en être un écho, retentissaient à côté d'eux dans l'ombre... Ils finirent néanmoins par se rassurer.

« Espérance et courage ! » dit alors le dauphin au

jeune duc en lui tendant la main en signe d'adieu. Le pauvre captif se souleva pour saisir et presser cette main consolante ; mais ses membres, engourdis par une longue torture, servirent mal son pieux désir. Il poussa un cri de douleur, et retomba sur son escabeau : « Mon Dieu ! quand donc serai-je roi ? » ne put s'empêcher de dire le jeune prince ému jusqu'aux larmes.

« Bientôt, Dieu le veuille ! dit Nemours. — Jamais ! » répliqua un troisième interlocuteur, jusqu'alors invisible. Et Louis XI parut, puis Tristan, puis Coictier, et quelques autres familiers du vieux roi. A la lueur d'une lanterne qu'un d'eux avait tenue jusqu'alors cachée sous son manteau, le dauphin put voir le terrible vieillard s'avancer à pas lents, comme un spectre, en murmurant ces mots, entrecoupés par une toux opiniâtre. « Ah ! galant damoiseau, tu fais de mon vivant les doux yeux à ma couronne !... Ah ! fils pieux et prévoyant, tu songes d'avance à mes funérailles !... Misérable ! ton épée ! » Un accès de toux, plus violent que les autres, l'interrompit. Charles ne fit aucune résistance ; seulement il repoussa, par un geste d'indignation, Tristan qui s'avançait pour le désarmer, et remit de lui-même son épée à l'un des gentilshommes présents. Bientôt, sur un signe du roi, il disparut, entraîné par des gardes. Louis XI, avant de quitter le souterrain, jeta un regard plein de haine sur la cage de sa victime, puis, se penchant vers son compère Tristan, lui glissa quelques mots dans l'oreille.

« J'entends, répondit le bourreau ; il faut en finir :

comptez sur moi ; dès ce soir à minuit... » Et, complétant par la pantomime le sens d'une phrase déjà trop claire, il frappait sa main gauche du revers de la droite. Puis le cortège s'éloigna, et, au milieu du bruit décroissant des pas, Nemours put distinguer longtemps encore la voix du despote moribond qui toussait, grondait, et crachait des arrêts de mort avec ses dernières dents.

Pauvre Nemours ! ce doux rayon du ciel qu'on nomme l'espérance n'avait donc glissé dans son cachot que pour lui en faire paraître ensuite l'obscurité plus profonde ! « Avoir seize ans, pensait-il, un frère comme le dauphin Charles, une sœur comme Blanchette, et mourir ! » Et, dans chaque son vague et lointain de la grosse horloge du château qui lui mesurait ses dernières heures, il croyait distinguer ces mots : Mourir, il faut mourir !

En effet, le long escalier en spirale, qui conduisait au souterrain, retentit bientôt sous des pas précipités. Un ruban de lumière, échappé sans doute à la lanterne des bourreaux, tapissa le seuil de la porte. Alors le condamné, sentant bien que son heure était venue, mit précipitamment à terre la souris-fée qu'il tenait pressée sur son cœur. « Adieu, ma sourette, dit-il, sauve-toi vite, et cache-toi bien : ils te tueraient aussi. » Cependant le bruit redoubla par degrés, le ruban de lumière s'élargit, la porte roula sur ses gonds ; et alors, croyant voir déjà se dessiner gigantesque sur le mur la silhouette de Tristan, Nemours joignit les mains, ferma les yeux, recommanda pour la dernière fois son âme à Dieu, et attendit... Il n'attendit pas longtemps.

« Duc de Nemours, dit une voix douce et bien connue, vous êtes libre. »

Le captif tressaillit à ces mots, hasarda timidement un regard autour de lui, et crut rêver : Charles était là, non plus timide, contraint, abattu comme la veille, mais calme, grave, parlant et marchant en maître, déjà mûri et grandi par une heure de royauté. De nobles dames l'entouraient, contemplant le jeune prisonnier dans sa cage, avec des sourires et des pleurs ; puis les gentilshommes qui, devant cet outrage à l'enfance, chose sacrée pour la chevalerie, tourmentaient de la main, par un mouvement convulsif d'indignation, le pommeau de leur épée, et enfin des varlets, des pages, des écuyers en foule, portant des flambeaux, et agitant aux cris de : Vive le roi ! leurs toques de velours empanachées.

« Oui, poursuivit Charles VIII, le ciel, depuis une heure, m'a fait orphelin et roi. Nemours, pardonnez à mon père, et priez Dieu pour son âme. » Puis se tournant vers sa suite : « Qu'on abatte cette cage à l'instant, et qu'on en jette les débris à la Loire ; car il n'en doit rester ni vestige ni souvenir. »

Les ouvriers, mandés d'avance, se mirent à l'œuvre avec ardeur ; mais, ô surprise ! la lime s'édentait aux barreaux sans y mordre, et la pierre dans laquelle ils étaient scellés, inébranlable, ne répondait aux coups de marteau que par un bruit sourd et moqueur.

« Sire, dit un vieux moine en hochant la tête, tous les efforts humains seraient impuissants à exécuter vos ordres ; car, ajouta-t-il en montrant la cage,

ceci n'est pas œuvre humaine. J'ai ouï dire qu'un Bohémien, sorcier comme ils le sont tous, bâtit cette cage autrefois, afin de se racheter de la potence. Il faudrait, pour la renverser aujourd'hui, la baguette d'une fée (mais il n'existe plus guère de fées que je sache), ou bien encore la main infernale qui l'a construite ; mais depuis longtemps le Bohémien a disparu.

— Qu'on cherche cet homme et qu'on l'amène, dit le roi. A qui le découvrira honneurs et largesses ! un diamant de ma couronne s'il est noble ; son pesant d'or si c'est un vilain ! » Et d'un geste il congédia son brillant cortège.

Les deux amis, demeurés seuls, sauf quelques pages qui veillaient sur eux à distance, se regardèrent silencieux. Une inquiétude terrible, et qu'ils n'osaient se communiquer, faisait battre leurs cœurs à l'unisson. « Si l'ouvrier magique était mort, pensaient-ils, si la cage enchantée ne s'ouvrait plus ! » Et ils pleuraient ; et chose étrange ! Blanchette, pour la première fois, semblait ne pas s'émouvoir de leurs larmes. C'est qu'une préoccupation bien vive et bien naturelle l'agitait alors. Vous vous rappelez, ma sœur, que la métamorphose expiatoire devait durer cent ans. Or il y avait, au moment dont nous parlons, 99 ans 364 jours 23 heures et 59 minutes qu'Angélina était devenue Blanchette. L'horloge de Plessis-lès-Tours s'ébranla pour sonner une heure. Et voilà qu'aussitôt le sombre et fétide souterrain s'emplit de parfums et de lumière, la cage de fer s'émut d'un bloc comme un décor théâtral

de nos jours, et s'abîma..... Dieu sait où... sans doute dans l'enfer qui avait inspiré l'architecte inconnu. Les orphelins épouvantés crurent que la foudre venait d'éclater dans la prison. « Blanchette, Blanchette ! où es-tu ? s'écrièrent-ils, tremblant pour l'existence de leur sœur adoptive. — Me voici, mes enfants, répondit une voix douce au-dessus de leurs têtes. » Alors, levant les yeux, ils aperçurent, ébahis, Angélina dans son costume de fée, debout sur le piédestal d'un nuage, et tenant à la main sa baguette reconquise. « N'ayez pas peur, enfants, poursuivit-elle : c'est moi que vous appeliez Blanchette ; mes compagnes m'appellent la Fée des Pleurs... Les vôtres viennent de tarir, et ma mission près de vous est accomplie... Adieu ! »

Le petit duc et le petit roi, comme jadis les enfants du bûcheron, répétaient en joignant les mains : « Bonne petite fée ! ne nous abandonnez pas encore ! — Il le faut, répliqua-t-elle d'un air grave ; vous n'avez plus besoin de consolations, vous, et l'on en réclame ailleurs. J'entends près d'ici une petite mendiante dont les sanglots m'appellent, et j'y cours... Adieu, sire, adieu monseigneur. »

Elle dit, et disparut dans un éclair.

LES PETITS SOULIERS

Le 6 janvier 1776, jour de l'Épiphanie, il se passa sur le gaillard d'arrière du vaisseau français *le Héron*, une petite scène assez piquante pour mériter qu'on la raconte. Tous les officiers que le service de l'équipage ne réclamait pas ailleurs se promenaient, causant et fumant sur le pont, lorsqu'un jeune aspirant de marine, montant l'escalier qui conduisait à la chambre du capitaine, parut et s'écria : « Chapeau bas, messieurs ! voici la reine !... »

Et cependant Marie-Antoinette n'avait pas quitté Versailles ; à l'aide d'Asmodée ou de la *seconde vue* des montagnards d'Écosse, on l'aurait pu voir en ce moment, dans un coin du château, à l'abri de l'étiquette, son ennemie intime, jouer la comédie en famille, recevant sa réplique du comte d'Artois, et ayant pour souffleur le comte de Provence, tous deux ses beaux-frères. Elle remplissait le rôle principal dans *le Devin du Village*, et chantait :

> J'ai perdu mon serviteur,
> J'ai perdu tout mon bonheur...

paroles qu'elle eut depuis l'occasion de répéter bien des fois sans chanter ! cette pauvre reine qui est

déjà tombée dans l'histoire, et qui tombera bientôt dans le drame, aussi poétique, aussi belle et plus pure que Marie-Stuart.

Quelle était donc l'usurpatrice qui ramassait alors à douze cents lieues de Versailles le sceptre que la reine légitime abandonnait un instant pour la houlette ?

Hâtons-nous de le dire, il n'y avait là ni fourberie ni crime de lèse-majesté. La royauté que saluait l'équipage du *Héron* n'était que l'innocente et fugitive royauté de la fève. Elle venait d'échoir, par la grâce du sort, à une jolie petite créole de la Martinique, parente du capitaine, et qui, sous la conduite d'une vieille tante, allait, comme la *Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, poursuivre, dans la métropole, de vagues espérances de fortune et d'héritage.

Et c'était dommage, en vérité, que la jeune reine ne fût qu'une reine pour rire ; car elle s'acquittait de ses hautes et nouvelles fonctions avec un aplomb et une grâce qu'eussent enviés Catherine II et Marie-Thérèse.

« A genoux ! beau page, disait-elle au jeune
« aspirant qui l'avait annoncée, ne voyez-vous pas
« que j'ai laissé tomber mon gant ? ... A moi ! mon
« conseil des ministres, et ne riez pas, messieurs,
« car le cas à discuter est grave. J'aime mon peuple,
« entendez-vous, et je veux que mon peuple
« m'aime ; il s'agit de décider si, pour attirer à mes
« pieds ses hommages, une rosette bleue sur mes
« souliers ne siérait pas mieux qu'une rosette

« blanche.... Comment donc ! je crois que mon « premier médecin se permet de lancer au nez de « sa souveraine des bouffées de tabac, en guise « d'encens ! Qu'un de mes ambassadeurs monte sur « l'hippogriffe à l'instant, pour aller voir dans la lune « si la raison du bon docteur n'aurait pas suivi ce « matin, après boire, le même chemin que celle de « feu Roland... »

Et mille innocentes saillies, mille coquets enfantillages dont tous ces bons marins riaient de si grand cœur et si longtemps que leurs grosses pipes s'éteignaient oisives entre leurs mains.

Mais celui de tous qui semblait se réjouir le plus du triomphe de l'aimable enfant était un vieux matelot breton nommé Pierre Hello, ayant moins de rides que de blessures, qui ce jour-là même avait reçu une médaille d'honneur, tardive récompense de ses longs services ! et qu'à cette considération le capitaine venait d'admettre à sa table, au repas présidé par les deux dames créoles, ses parentes. Marie-Rose, ainsi se nommait la jeune fille, s'était émerveillée depuis longtemps au récit des belles actions de Pierre Hello. Elle l'avait complimenté, caressé, et le cœur du rude vieillard, neuf encore à de pareilles émotions, avait palpité, sous ces caresses d'enfant, aussi fort qu'à la réception de sa médaille d'honneur. C'était lui seul qui la servait ; c'était encore, ou peu s'en faut, lui seul qui veillait sur elle ; car la tante de Marie-Rose, bonne vieille clouée sur sa chaise par la goutte, passait tout le jour absorbée dans la lecture de saint Augustin, ne l'interrom-

pant par intervalles que pour dire : « Ici, Minette! ici, Marie-Rose ! » quand elle voyait son chat courir dans la cale après une souris, ou sa nièce sur le pont après un rayon de soleil. Mais élevée, comme la plupart des filles de colons, dans la plus large indépendance, Marie-Rose n'écoutait pas ou feignait de ne pas entendre. Tantôt elle montait aux échelles et se balançait aux cordages, et alors Pierre Hello la regardait d'en-bas, prêt, si elle tombait sur le pont, à la recevoir dans ses larges mains, comme il eût reçu un oiseau que la fatigue abat, ou à la repêcher à la nage si le vent l'eût jetée à la mer. Tantôt elle amusait l'équipage oisif par ses chansons et par ses danses, et alors Pierre Hello, attentif, semblait avoir trouvé tout à coup de l'intelligence pour comprendre les vers, et du goût pour sentir la grâce.

Le lendemain de l'Épiphanie et de sa courte royauté, l'aimable enfant parut triste et pensive, et le vieux loup de mer se posa devant elle, inquiet et silencieux comme un caniche qui voit pleurer son maître. Elle ne put s'empêcher de répondre par une confidence à ce regard compatissant et interrogateur. Une vieille négresse marronne, qui passait pour sorcière, et à qui Marie-Rose portait en cachette du pain dans les bois, lui avait fait une prédiction étrange qui la préoccupait, et dont elle avait retenu les paroles textuelles :

« Bonne petite maîtresse, moi avoir vu dans la
« nue grand condor monter bien haut, bien haut,
« avec rose dans son bec... Toi, être Rose... Toi,
« bien malheureuse ; puis toi reine ; puis grande
« tempête, et toi mourir. »

« J'ai été reine hier, ajouta-t-elle, et je n'attends plus maintenant que la tempête qui doit m'emporter...

— N'ayez pas peur, mademoiselle, répondit Hello, s'il arrivait malheur au *Héron*, vous n'auriez qu'à saisir le pan de ma ceinture... là... comme ceci, et, avec l'aide de Dieu et de mon patron (un grand saint, voyez-vous ! car il marchait sur l'eau sans enfoncer, ce qui, foi de marin, est un bien beau miracle !), vous aborderiez aussi doucement à terre qu'une goëlette remorquée par un trois-mâts. »

Marie-Rose, un peu rassurée, paya le dévouement du brave homme en lui chantant une romance que personne encore n'avait entendue. C'étaient, quand son départ fut décidé, ses adieux et ses plaintes qu'un jeune créole, son voisin, avait mis pour elle en vers et en musique :

Petit nègre, au champ qui fleuronne
Va moissonner pour ma couronne :
La négresse fuyant aux bois,
Marronne,
M'a prédit la grandeur des rois
Vingt fois.

Petit nègre, va, qui t'arrête ?
Serait-ce déjà la tempête
Qui doit effleurer si souvent
Ma tête,
Et jeter mon bonheur mouvant
Au vent ?

Las ! j'en pleure déjà la perte.
Adieu donc, pour la mer déserte,

La rivière des Trois-Ilets
Si verte,
Où dans ma barque aux blonds filets,
J'allais !

Adieu : les vents m'ont entraînée,
Ma patrie et ma sœur aînée !
La fleur veut mourir où la fleur
Est née,
Et j'étais si bien sur ton cœur,
Ma sœur !

Mais il est un âge où toutes les douleurs passent légères et fugitives, où la mélancolie du soir sèche au matin comme la rosée ; et Marie-Rose avait cet âge. Le lendemain, elle dansait encore ; les jours, les semaines s'écoulèrent sans user cette gaîté pétulante ; mais il n'en fut pas de même de ses petits souliers. Le dernier bond d'une farandole en emporta les derniers lambeaux. Par malheur, la garde-robe de ces dames était légère ; elles allaient à Paris, et avaient cru devoir, pour la remonter, attendre les conseils de la Mode dans son empire. Bientôt Marie-Rose fut réduite à s'asseoir immobile à côté de sa tante, cachant ses pieds nus sous sa robe, remuant la tête et le corps dans un besoin fébrile de mouvement, mais n'osant risquer un pas, semblable à cette Daphné des Tuileries dont le buste est vivant encore quand ses pieds ont déjà pris racine. La petite reine pleurait là, captive comme dans une tour enchantée, en attendant qu'un chevalier, passant, la délivrât.

Ce chevalier passa, et ce fut Pierre Hello. « Laisser nus de si jolis pieds, disait-il avec l'accent de

l'indignation, il faudrait n'avoir pas pour deux liards de cœur ! » Mais si le poète a dit : *L'indignation fait les vers*, il n'a pas dit qu'elle pût faire des souliers. Pierre Hello réfléchit, se frappant le front, se grattant la tête et promenant d'une joue à l'autre, dans sa bouche, ce morceau de tabac que les marins ont l'habitude de mâcher... enfin sa *chique*. C'est un vilain mot ; mais pardon, il n'y en avait qu'un pour exprimer la chose, et cette chose est trop importante, quand il s'agit de mœurs maritimes, pour qu'un narrateur consciencieux n'en parle pas. La chique est à la pensée du matelot ce que l'aiguille est à l'horloge : quand la pensée va, la chique tourne. C'est qu'aussi il s'était imposé une question bien ardue pour un mathématicien novice : *Faire quelque chose avec rien*, problème que Dieu seul a pu résoudre.

« Un morceau de cuir ! ma pipe et ma médaille pour un morceau de cuir ! » disait-il avec l'énergie désespérée de Richard III criant : « Une épée ! mon royaume pour une épée ! » Certes, tous les filets de l'équipage se fussent déployés bien vite à la mer s'il eût connu l'histoire de Don Quichotte, et osé se flatter d'avoir la main aussi heureuse que Sancho Pança, qui, jetant ses hameçons aux truites, y voyait mordre des savates. Il chercha, fureta, remua ; sa main passa partout où une souris pouvait passer. Enfin, il poussa un cri de joie, un cri semblable à celui d'Harpagon retrouvant sa cassette, ou de J.-J. Rousseau couvant des yeux sa pervenche. Ce n'était pas une fleur, ce n'était pas un trésor que Pierre

Hello venait de découvrir, c'était quelque chose de bien plus précieux, ma foi ; c'était une botte ! la botte d'un soldat tué dans un abordage ; elle avait roulé dans un coin de la cale, Dieu sait comment ! Depuis elle était restée là, portant le deuil de sa sœur jumelle noyée dans la mer ou ensevelie dans le ventre d'un requin, et croyant bien, comme le rat de La Fontaine, que les choses d'ici-bas ne la regardaient plus. Mais Pierre Hello en décida autrement : se servant de son poignard en guise d'alène et de tranchet, il perça, il tailla si bien qu'il fit en moins d'une heure... je voudrais bien pouvoir dire qu'il fit une paire de souliers ; mais, par respect pour la vérité, je n'ose... Ce qu'il fit, ce n'était pas précisément ni des souliers, ni des brodequins, ni des bottines, ni des chaussons, ni des socques, ni des cothurnes, ni des babouches, ni des mocassins ; c'était, dans l'art de la chaussure, une œuvre originale, fantastique, romantique, une chose sans nom ; mais enfin cette chose sans nom pouvait à la rigueur s'interposer comme une armure défensive entre l'épiderme d'un pied humain et le parquet. Le brave Hello courut aussitôt à la cabine de Marie-Rose, où après avoir, à grand'peine et aux éclats de rire de la jeune fille, emboîté, ficelé ses pieds nus dans cette bouffonne chaussure, il se releva, croisa triomphalement les bras sur sa poitrine, et dit : « Voilà !... » et, une heure après, la bayadère dansait encore, dansait avec un poids à chaque pied, aux applaudissements de son parterre, conquis cette fois à double titre, car il y avait dans cette danse le mérite com-

biné de l'art et du tour de force : c'était mademoiselle Taglioni et madame Saqui résumées d'avance en deux jambes.

Enfin, après une longue traversée, la vigie cria : *Terre !* Et ce fut, je vous assure, une scène vraiment touchante que celle du matelot et de la jeune créole. « Je penserai toujours à vous, et je garderai vos souliers comme un souvenir, comme une relique, disait Marie-Rose pour consoler Pierre Hello, qui passait sur ses yeux humides le revers de sa main calleuse. — Oh ! répondait-il en secouant la tête, vous allez à Paris, où de nouveaux amis vous feront perdre le souvenir du pauvre Hello qui ne vous occupera guère. — Toujours ! » répéta-t-elle, entraînée par sa tante. Il la suivit longtemps des yeux : elle se retourna souvent, et il ne pouvait déjà plus l'entendre qu'elle répétait encore en agitant son mouchoir : « Toujours, Hello, toujours ! »

Pierre Hello ne put savoir si la jeune fille tint parole, car il toucha bien rarement la terre, et fut tué dans la guerre d'Amérique. Quant à Marie-Rose...

Mais voici, au travers de mon histoire, le grand fleuve de la Révolution française qui passe ; fleuve étrange et qu'on ne sait comment nommer : Pactole au sable d'or, Simoïs teint de sang, Eurotas aux lauriers-roses. Son bruit et sa profondeur vous causeraient des vertiges. Donnez-moi la main, ma sœur, fermez les yeux et sautons par-dessus...

Bien ! nous voici tombés au milieu de l'Empire, et nous sommes à la Malmaison, retraite de la noble

et malheureuse Joséphine, veuve, par une séparation légale, de Napoléon vivant encore, mais toujours impératrice et toujours adorée des Français qui l'avaient épousée, eux aussi, dans leur cœur, et qui n'avaient point souscrit au divorce.

Accoudée dans sa chambre sur la boîte d'un piano, elle écoutait en souriant une députation de jeunes demoiselles attachées à sa personne, et qui sollicitaient, tremblantes, la permission de jouer des proverbes au château. « Volontiers, mes enfants, répondit la bonne Joséphine ; je veux même me charger des costumes. Grâce à la générosité de l'empereur, ma garde-robe y peut abondamment fournir. Tenez, voici ce que Marchand vient encore de m'apporter tout à l'heure. »

Et elle repoussait négligemment du pied une fourrure étendue sur le tapis. Cette parure était si belle, que mademoiselle S.-R., la plus jeune des ambassadrices, ne put s'empêcher de dire, en frappant l'une contre l'autre ses blanches mains en signe d'admiration :

« Dieu ! que Votre Majesté est heureuse !

— Heureuse ! murmura Joséphine, heureuse !... »

Elle parut rêver un moment, et ses doigts distraits errant sur les touches du piano, en tirèrent quelques notes de la romance que nous connaissons déjà :

La fleur veut mourir où la fleur
Est née,
Et j'étais si bien sur ton cœur,
Ma sœur !...

Puis, secouant les souvenirs qui l'oppressaient, elle se leva :

« Qui m'aime me suive, mesdemoiselles ; venez voir et choisir vos costumes. »

Et, précédant le jeune et fol essaim, elle entra dans sa garde-robe. Toutes les jeunes filles ouvrirent alors des yeux émerveillés, comme le fils du bûcheron descendu pour la première fois dans la caverne d'Ali-Baba. Il y avait là des gazes si légères, qu'elles se fussent envolées comme les fils de la Vierge, n'eût été le poids des pierreries qui les bordaient ; il y avait là des mantilles espagnoles, des mezzaros italiens, des peignoirs d'odalisques, tout imprégnés encore des parfums du harem et de la poudre d'Aboukir, et enfin, des robes de madone si belles, que la Vierge de Lorette elle-même ne les eût mises autrefois que le jour de l'Assomption.

« Prenez, enfants, dit la bonne impératrice, et amusez-vous bien. Je vous abandonne toutes ces belles choses qui vous font ouvrir de si grands yeux toutes..., hormis une seule, car celle-là m'est trop précieuse et trop sacrée pour qu'on y touche. »

Puis, voyant à ces mots la curiosité étincelante sous toutes les paupières : « Je puis cependant vous faire voir ce trésor », ajouta-t-elle.

Je vous laisse à penser, ma sœur, si l'imagination, cette *folle du logis*, qui en est la maîtresse à quinze ans, prit ses ébats dans toutes ces têtes enfantines.

Qu'était-ce donc que cette merveille qu'il était défendu de toucher quand on froissait à loisir tant de merveilles ?

Une robe couleur du temps, de la lune ou du soleil, comme dans *Peau d'Ane?* Cet œuf d'oiseau qui, suivant les contes arabes, est un diamant et peut rendre invisible ? Un éventail fait avec les ailes d'un génie de l'Alhambra ? Le voile d'une fée, ou bien quelque ouvrage plus précieux encore commandé par l'empereur à l'un de ses démons familiers, *le petit homme rouge* ou *le petit homme vert?* Qu'était-ce donc ?

Enfin, prenant pitié de la curiosité impatiente qu'elle venait d'irriter elle-même avec une innocente malice, Joséphine fouilla dans un coin de sa garde-robe impériale et en tira..................

Ce n'était cette fois, ma sœur, ni un cadeau de Napoléon, ni l'œuvre d'un génie : c'était l'œuvre et le présent du marin breton, Pierre Hello, c'étaient les souliers de Marie-Rose.

Car, vous l'avez deviné déjà, l'impératrice Joséphine et la danseuse aux pieds nus ne sont qu'une même personne et qu'un même cœur. Quand l'épée de Bonaparte commençait à découper l'Europe comme un gâteau, Joséphine-*Marie-Rose* Tascher de la Pagerie, heureuse cette fois, eut la fève et régna. Elle régna longtemps ; mais voilà qu'un jour il se fit tout à coup une grande tempête en Europe ; les neiges de la Russie se soulevèrent d'elles-mêmes pour retomber en blanc linceul sur nos soldats ; les quatre vents nous soufflèrent des avalanches d'ennemis, et il y eut alors en France, aux éclairs du sabre et du canon, et sous les lourds piétinements de la bataille, des tremblements de terre aussi forts

que ceux des Antilles... Lorsqu'enfin notre ciel redevint beau, la prédiction de la négresse était accomplie toute entière..., le grand condor foudroyé avait laissé tomber la rose, et la créole des Trois-Ilets, deux fois reine, était morte dans la tempête !

THÉRÈSE SUREAU

Je flânais un jour avec délice, bouche béante et le nez en l'air, sous les marronniers en fleurs du jardin des Plantes ; car ce jour était un dimanche, et j'étais alors de mon métier compositeur d'imprimerie ; or, par la littérature qui court, c'est un terrible métier, je vous jure. Figurez-vous que j'avais pâli et bâillé toute la semaine sur le nouveau roman d'un auteur en vogue. — « Mais, pourquoi donc, avais-je murmuré vingt fois, souffleter ainsi, brutalement et à tout propos, Vaugelas, Restaut et Wailly, avec lesquels je gagerais que ce monsieur n'eut jamais rien à démêler !... » Aussi, dès le matin du jour libérateur, ma main, complice involontaire et noire encore de mille attentats à la langue, s'était cachée honteuse sous un gant. Le dimanche, comme vous savez, est pour le peuple un jour de métamorphoses ; je m'avisai ce jour-là d'être galant.

Parmi les promeneurs groupés, toujours curieux et toujours les mêmes, devant l'enceinte close où se pavane l'éléphant, je venais d'apercevoir une jeune dame dont j'avais peine à m'expliquer la présence en pareil lieu, car, bien que sa mise fût d'une grande

simplicité, sa figure éclatante de pâleur sous un bandeau de cheveux noirs, ne manquait pas de distinction, et ses lèvres plus d'une fois avaient accueilli par un mouvement ironique les sottes observations qui pleuvaient autour de nous. J'épiais l'occasion de lui adresser la parole : elle ne se fit pas attendre. Son sac, qu'elle avait ouvert, m'avait laissé voir entre un rouleau de papier et un in-octavo, trois petites pommes de reinette. Un mouvement de l'inconnue me fit croire qu'elle voulait, elle aussi, payer son tribut au vorace animal : « Prenez garde, lui dis-je : une dame, dimanche dernier, avançait étourdiment comme vous le bras où pendait son sac pour offrir un échaudé à l'éléphant, et ce gastronome peu délicat, happa et engloutit du même coup le sac et l'échaudé ; prenez garde ! » — Encouragé par un sourire de ma voisine, je poursuivis : « Tenez, lui dis-je, c'est ainsi qu'il faut s'y prendre. » Et, saisissant une des pommes entre le pouce et l'index, je l'offris à l'animal. Il l'avala de si bonne grâce que je pris à l'instant la seconde qui disparut comme sa sœur. J'aurais fait suivre le même chemin à la dernière, si la main que j'étendais n'eût plongé dans le vide : la jolie promeneuse avait disparu.

Je m'éloignais, soucieux et marchant au hasard, lorsqu'au détour d'un sentier solitaire, j'aperçus l'objet de ma préoccupation. Assise sur un banc de pierre, la dame aux pommes de reinette en croquait à belles dents la dernière, sans la peler, et, tout en mangeant, parcourait des yeux et de la main les pages du livre déployé sur ses genoux. Je m'arrêtai

à quelques pas, pétrifié de surprise et de confusion. Hélas ! je le comprenais enfin, mais trop tard, ce n'était point à l'éléphant qu'était destiné ce plat de dessert, et, dans ma gauche courtoisie, j'avais volé à la dame de mes pensées les deux tiers de son déjeuner. Que faire ? c'eût été ajouter à la sottise et à l'offense que de lui en offrir brutalement d'autres, et cependant je mourais d'envie d'acquitter ma dette.

Son repas pythagoricien fini, elle continuait sa lecture qui paraissait l'intéresser beaucoup. Alors j'eus une idée bizarre. Je me souvins qu'un étudiant de mes amis avait conquis autrefois les bonnes grâces d'une reine de comptoir, en usurpant le nom de Casimir Delavigne, et soudain mon projet fut arrêté. Au moment où la jeune lectrice, par un mouvement d'admiration idôlatre, touchait de ses lèvres roses un feuillet du livre : « Merci », dis-je bravement, et je m'avançai. L'inconnue leva les yeux : « Comment, dit-elle, rouge comme une cerise, vous seriez... » Je l'interrompis en m'inclinant d'un air modeste. Alors vous eussiez vu la pauvre enfant frémir d'un saint respect, et vous-même, vous frémiriez d'indignation, lecteur, si je vous disais de quelle auréole poétique je m'étais effrontément coiffé. J'offris mon bras à la promeneuse solitaire. Il va sans dire qu'il fut accepté. Chemin faisant, ma compagne me prodigua les confidences : c'était une femme auteur, fraîchement débarquée comme tant d'autres, de la province qui ne la comprenait pas, à Paris qui se souciait fort peu de la comprendre. Elle avait composé *dans la solitude et le*

silence, disait-elle, un volume de poésie, qui courait grand risque, pensai-je, de mourir comme il était né. De plus, elle venait de jeter dans les cartons d'un théâtre du boulevard un drame en cinq actes, intitulé, autant qu'il m'en souvient, *Zénobie*. Le souffleur, l'allumeur, le machiniste et autres littérateurs, lui avaient conseillé, dans l'intérêt de la pièce, d'y tailler un rôle pour un éléphant, ce qui m'expliquait enfin son attention de tout à l'heure aux allures du gigantesque comédien. Hélas ! la pauvre dévote croyait se confesser au grand prêtre de la religion romantique ; et moi, je l'écoutais rougissant et balbutiant comme l'écolier espiègle qui s'est caché, la veille de Pâques, dans un confessionnal pour surprendre aux jolies pénitentes l'aveu de leurs péchés mignons. Notre promenade vagabonde nous avait entraînés hors du jardin. J'allais, j'allais toujours, et ma compagne suivait sans défiance ; ce n'était pas un homme mais un poète qu'elle suivait. Pour elle, le bourdon de *Notre-Dame*, sonnant vêpres, sonnait ma gloire ; pour elle, je portais sur le front une flamme bleue comme les Génies des contes, et, sur la foi de cette étoile, elle m'eût suivi sans hésiter jusque dans la *Cour des Miracles*. Nous nous trouvâmes ainsi, loin, bien loin de notre point de départ, en face d'une jolie guinguette que je connais. « Si nous entrions là, lui dis-je, nous serions plus à l'aise pour causer », et, sans attendre de réponse, je franchis le seuil, entraînant avec moi la naïve provinciale quelque peu étonnée de ces lestes façons, et les attribuant sans doute *in petto* à l'originalité, compagne ordinaire

du génie. Les deux pommes volées m'avaient pesé jusque-là sur la conscience ; mais enfin mes remords s'évanouirent entre un rôti et un dessert. Cependant la conversation ne cessait pas d'aller son train.

« Comment me conseillez-vous de signer mon nouveau recueil ? dit la Muse : vous le savez, un nom sonore impose quelquefois au lecteur, et l'on aurait grand'peine à croire au talent d'un poète qui s'appellerait prosaïquement Thérèse Sureau. »

Je bondis à ce nom bien connu, et, béant, immobile, je fixai sur celle qui me parlait des yeux épouvantés. — « Ma cousine ! » balbutiai-je en retombant sur ma chaise.

Elle trahit par un geste son désappointement. « Non, je ne suis pas un poète et je vous ai trompée, poursuivis-je, en prévenant ses questions. Je suis tout simplement, belle muse, Pierre-Jacques, votre cousin, ouvrier imprimeur... pour vous servir ! »

Et en effet c'était bien Thérèse, Thérèse, la mieux aimée de mes compagnes d'enfance, et dont, sous un masque récent de pâleur, la figure autrefois si rose n'avait d'abord éveillé chez moi qu'un vague souvenir. A dix-sept ans, elle était devenue ma cousine (rien que ma cousine, hélas !) en épousant un gros, gras et riche fermier, mon parent, qui ne tarda pas à la laisser veuve, en tombant un soir, après de ferventes libations au saint du village, dans un piège à loup, d'où on le retira mort le lendemain.

Élevée par les dames du château, et leur demoiselle de compagnie avant ce mariage, la jeune veuve se laissa bientôt aller à la vie élégante qu'elle avait

essayée autrefois, et à la poésie, ses premières amours. Inondé de pluie, de grêle et de procès, son petit domaine s'en alla sous ses pieds comme un sable mouvant, tandis qu'elle regardait le ciel. A son arrivée à Paris, elle était riche encore d'une vigne et d'un pré ; mais il fallait payer les frais d'impression de ses poésies, mais il fallait jeter un peu de poudre d'or sur les feuilletons ; si bien que la jeune fermière ne possédait plus rien au soleil que sa jeunesse et sa beauté ; et Thérèse n'entendait rien, Dieu merci ! à l'exploitation d'un pareil fonds.

Après un moment de silence : « Je n'essaierais pas, lui dis-je, de vous détourner d'une carrière à laquelle vous seriez fatalement prédestinée ; mais êtes-vous bien sûre de votre vocation ? De quel droit vous proclamez-vous poète ? Est-ce pour avoir quelquefois aligné des alexandrins et accouplé des rimes ? Mais, à ce compte, je suis poète aussi, moi ; mon voisin l'étudiant, mon antipode l'épicier le sont encore ; et mon portier, qui l'est tant soit peu lui-même, balaie tous les matins de la poésie à chaque étage. Prenez garde de vous tromper, et de prendre pour votre étoile un feu follet qui vous conduirait... Dieu sait où ! à la misère, à la honte, à la mort ! Mon état, cousine, me donne le droit de vous parler ainsi. La typographie, voyez-vous, est l'antichambre de la littérature, et comme tout valet de grande maison, je regarde quelquefois par le trou de la serrure. L'autre jour, par exemple, le prote me députa chez un auteur qui faisait attendre *de la copie*. C'était, comme vous, Thérèse, une jeune

fille de vingt ans. Je la trouvai malade, au lit, et soignée par sa mère. Elle écrivait. De temps en temps sa tête fatiguée retombait sur sa poitrine, la plume s'arrêtait sous ses doigts amaigris, et alors elle demandait une tasse de café. C'était pour s'inspirer, disait-elle ; mais la perfide liqueur lui versait à la fois la fièvre et l'inspiration, et chaque phrase, chaque vers coûtait à la malade un quart d'heure de vie. « Hâtez-vous, madame, lui avais-je dit étourdi-« ment, car nous attendons, et nous avons besoin de « travailler. — Vous avez besoin de travailler, mur-« mura-t-elle en regardant sa mère, et moi donc !... »

« Ceci n'est pas un roman, cousine ; la jeune Muse chantait hier encore ; elle est muette aujourd'hui, et si vous désirez savoir son nom...

— Silence ! grâce ! dit vivement Thérèse ; ce nom, je le connais ; cette histoire, je la sais. Pauvre sœur aînée, si le sommeil de la mort a des rêves, ta gloire posthume du moins te console aujourd'hui dans la tombe !

— Sa gloire, cousine ! interrompis-je en souriant avec tristesse.

— Oseriez-vous l'attaquer ?

— A Dieu ne plaise que je veuille arracher avec mes mains noires quelques brins de laurier à une tête de mort ! Mais si j'étais père et qu'on m'eût invité, comme tant d'autres, à souscrire pour le monument funèbre de la jeune Bretonne : « De grand « cœur, aurais-je répondu ; mais à condition qu'on « y gravera pour épitaphe : *Ci-gît une honnête fille* « *tuée à vingt ans par la manie d'écrire,* et plus

« bas : *Il est défendu de déposer des vers sur cette*
« *tombe.* »

« Et quand même la foi que vous avez dans votre génie ne serait pas une erreur, écrire, chanter, jeter de l'éclat et faire du bruit, est-ce bien là, Thérèse, le rôle qui convient à une femme ? qu'en dites-vous ? Pour moi, le cœur me saigne et la rougeur me monte au front, toutes les fois que je lis dans un journal ces paroles ou l'équivalent :

« Une jeune dame qui se cache sous le pseudo-
« nyme transparent de *** vient de publier un nou-
« veau roman auquel la vogue est assurée. Cette
« fois, plus de voile sur les situations, plus de réti-
« cence dans les expressions. On devine que l'ai-
« mable auteur s'est inpirée de ses souvenirs, etc...
« Prix : 7 fr. 50 c. »

« Cette annonce, à votre avis, n'est-elle pas le digne pendant de cette autre que j'entendis un jour hurler sur les tréteaux de la foire :

« Entrez, Messieurs et Dames ; vous y verrez la
« petite Ourliska, princesse de Caramanie, qui a eu
« des malheurs. Elle est âgée de seize ans, danse
« sur la corde sans balancier, marche sur la tête
« comme un ange, et fait le grand écart... Que
« c'est étonnant pour son âge. Entrrrrez... ça ne
« coûte que deux sous !... »

« Un honnête homme, dit-on, à qui des Bohémiens avaient enlevé sa fille au berceau, faillit devenir fou de douleur en la retrouvant un jour déguisée en princesse de Caramanie. Et que dirait le vôtre, cousine, le vôtre qui est pieux et qui sait lire, s'il vous

rencontrait un beau matin, dansant sur la phrase dans un journal ou faisant le grand écart dans un roman? »

Une larme coula sur la joue de Thérèse.

« Victoire ! dis-je ; voici une perle assez précieuse pour acheter le pardon d'un père. Courons lui offrir cette larme chaude encore : son baiser l'essuiera, j'en réponds. »

Elle résista, mais j'insistai ; elle discuta, mais je suppliai ; bref, je fis près de ma cousine, pour la ramener à Dieu, ce que j'eusse fait près d'une autre pour la gagner au diable ; si bien que le soir même je l'entraînai à la diligence avec ses bagages (presque aussi légers qu'elle !), et que le lendemain nous roulions tous deux sur la route de Champagne, elle pâle et souffrante encore de sa gloire avortée, moi gai, triomphant, et criant au postillon : « Ne verse pas, camarade : tu portes une Muse et sa fortune ! »

Je ne pus assister à l'entrevue de l'enfant prodigue et de son père ; je m'étais arrêté en chemin, à deux lieues du village, dans une imprimerie toute petite, mais proprette, coquette, hospitalière (vous la connaissez, ma sœur), où je me reposais voluptueusement sur d'innocentes affiches, de la littérature parisienne. Mais le dimanche suivant, comme vous pensez bien, j'arrivai chez mon oncle presque aussitôt que l'aurore. Je trouvai ma cousine chantant à sa fenêtre pour bercer un petit enfant tourmenté par la dentition ; et si, d'aventure, vous êtes curieuse de connaître sa romance, je l'ai retenue, la voici :

LES DENTS DE LAIT

Pauvre muse dédaignée
Dans le pays des méchants,
A ton berceau, résignée,
Loïs, j'apporte mes chants :
Cette fois, ma gloire est sûre :
Mon public est sans sifflet,
Et son baiser sans morsure :
Il n'a que ses dents de lait.

Dans les sentiers de la vie,
A tous les buissons pendant,
Un fruit nommé *Poésie*
Tente la main et la dent ;
A l'enfant qui le regarde
Sa couleur vermeille plaît :
Beau Loïs, un jour, prends garde
D'agacer tes dents de lait !

Le ciel de la ville est sombre :
Oiseau fidèle à ton nid,
Si tu chantes, chante à l'ombre
De notre clocher bénit.
Pour le bonheur seul respire,
Et même, à l'heure qu'il est,
Qu'en dormant un long sourire
Laisse voir tes dents de lait.

Oui, qu'une douce chimère
Caresse ton front vermeil ;
Rêve des baisers de mère,
Je vais, pendant ton sommeil,
Au pâle éclair de la houille,
Filant comme elle filait,
Demander à sa quenouille
Du pain pour tes dents de lait.

« Bravo ! » m'écriai-je, et d'un bond je fus dans la chambre. Thérèse m'accueillit cordialement, mais d'un air un peu froid. Ses manières trahissaient une préoccupation secrète, et faisaient soupçonner que la jeune métromane n'était pas tout à fait guérie, mais seulement convalescente. Je me trouvai un moment après attablé entre elle et son père, devant une excellente soupe aux choux que l'ex-Muse prétendit avoir faite elle-même et sans collaboration, la vaniteuse ! Le repas fut gai : on rit, on jasa beaucoup ; je soupçonne même que l'on déraisonna un peu, la piquette et la joie font de ces tours. Malheureusement, comme je portais mon mouchoir à mes yeux, attendri par les remercîments du bonhomme, le mouvement fit sauter de ma poche une lettre à l'adresse de Thérèse. Pendant que je présidais, à Paris, au transport de ses effets, allant et venant du troisième étage à la rue, son portier m'avait remis pour elle ce billet, qui était resté jusque-là oublié et enseveli dans la poche de mon habit des dimanches. Hélas ! plût à Dieu que les souris de ma chambrette eussent mangé la lettre et l'habit ! C'était une invitation d'un directeur de théâtre à l'auteur de *Zénobie*, que l'on attendait, disait-il, pour commencer les répétitions de son drame, reçu la veille par acclamation. Thérèse en fit lecture à haute voix, et dès lors je sentis que c'en était fait de son bonheur. Nous n'opposâmes qu'une résistance faible et sans espoir à l'invincible fascination qui l'entraînait : elle partit... et sans retour !

Un mois après, nous pleurions, son père et moi, sur une lettre au cachet noir portant le timbre de Paris. Thérèse, impatiente de partir, n'avait trouvé, aux messageries de la ville voisine, de place vacante que sur l'impériale, et battue tout un jour par la pluie et le vent, avait passé, à son arrivée, de la voiture sur un lit d'agonie. La gloire l'eût guérie peut-être ; mais à l'instant même où elle se traînait avec effort vers le théâtre dont les appels l'avaient égarée, ce théâtre, comme par une vengeance du ciel, croulait dans les flammes avec ses oripeaux, ses décors, ses cartons, hélas ! et le drame de *Zénobie !* Dès lors la fièvre redoubla et eut bon marché de sa victime. Une circonstance singulière marqua les derniers moments de Thérèse ; comme son hôtesse l'invitait à essayer de quelque nourriture :

« Je dînerai ce soir, dit-elle avec l'air et l'accent du délire, je dînerai en belle et nombreuse compagnie. »

Et, d'une main tremblante, elle se mit à tracer des invitations. Or, voici quelle était la liste des convives :

Dryden, Malfilâtre, Savage, Chatterton, Gilbert, Escousse, Élisa Mercœur.......................

....

Les jours, les semaines, les mois qui suivirent ces fatales nouvelles, furent pour moi, comme vous pensez bien, remplis de distractions douloureuses. Les caractères répondaient les uns pour les autres à l'appel de mes doigts tâtonnants : je me barbouil-

lais d'encre en essuyant mes pleurs, et une fois entre autres, m'étant penché sur la *forme* humide d'un placard qui devait annoncer la mise en location de je ne sais quel appartement, je trouvai, en me relevant, ces mots imprimés sur mon gilet, à l'endroit du cœur: « *Vacant par suite de décès.* »

LE NEVEU DE LA FRUITIÈRE

« Comment malheureux ! — répétait à son fils le père Lazare, cuisinier à Versailles, — tu auras six ans à Noël, et tu ne possèdes pas encore le moindre talent d'agrément : tu ne sais ni tourner la broche, ni écumer le pot ! »

Et il faut avouer que le père Lazare avait quelque raison dans ses réprimandes, car, au moment où se passe cette scène, en 1776, il venait de surprendre son héritier présomptif en flagrant délit d'espiégle-rie et de paresse, s'escrimant, armé d'une brochette en guise de fleuret, contre le mur enfumé de la cuisine, sans souci d'une volaille qui attendait piteusement sur la table le moment d'être empalée, et de la marmite paternelle qui jetait en murmurant des cascades d'écume dans les cendres.

« Allons, pardonnez-lui et embrassez-le, ce pauvre enfant : il ne le fera plus », — disait une paysanne jeune encore, fruitière à Montreuil, et sœur de l'irritable cuisinier. — Marthe (c'était son nom) était venue à Versailles sous prétexte de consulter son frère sur je ne sais quel procès, mais en effet pour apporter des baisers et des pêches à son

neveu dont elle était folle. Tout, dans le caractère et l'extérieur de cet enfant, pouvait justifier cet affection extraordinaire ; car il était espiègle et turbulent, mais bon et sensible, et gentil, gentil!..... qu'on se tenait à quatre en le voyant pour ne pas manger de caresses ses petites joues plus fraîches et plus vermeilles que les pêches de sa tante. Mais le père Lazare grondait toujours. — « Six ans ! — répétait-il, — et ne pas savoir écumer le pot ! je ne pourrai jamais rien faire de cet enfant-là ! »

Le père Lazare, voyez-vous, était un de ces cuisiniers renforcés et fanatiques, qui regardent leur métier comme le premier de tous, comme un art, comme un culte, dont la main est posée fièrement sur un couteau de cuisine comme celle d'un pacha sur son yatagan ; qui dépouille une oie avec l'air solennel d'un hiérophante consultant les entrailles sacrées, battent une omelette avec la majesté de Xerxès fouettant la mer ; qui blanchissent sous l'inamovible bonnet de coton, et tiendraient volontiers, en mourant, la queue d'une poêle, comme les Indiens dévots tiennent, dit-on, la queue d'une vache.

Il n'y a plus de ces hommes-là.

Quant à Marthe la fruitière, c'était une bonne et simple créature, si bonne qu'elle en était... non pas bête, comme on le dit ordinairement, mais, au contraire, spirituelle. Oui, elle trouvait parfois dans son cœur des façons de parler touchantes et passionnées, que M. de Voltaire lui-même, le grand homme d'alors, n'eût jamais trouvées sous sa perruque.

Il y a encore de ces femmes-là.

« Frère, — dit-elle, émue et pleurant presque de voir pleurer son petit Lazare, — vous savez, ce grand bahut que vous trouviez si commode pour serrer la vaisselle, et que j'ai refusé de vous vendre? je vous le céderai maintenant si vous le voulez.

— J'en donne encore dix livres, comme avant.

— Frère, j'en veux davantage.

— Allons, dix livres dix sous, et n'en parlons plus.

— Oh ! j'en exige plus encore. C'est un trésor que je veux ! »

Le père Lazare regarda sa sœur fixement comme pour voir si elle n'était pas folle.

« Oui, poursuivit-elle, — je veux mon petit Lazare chez moi, et pour moi toute seule. Dès ce soir, si vous y consentez, le bahut est à vous, et j'emmène le petit à Montreuil. »

Le frère de Marthe fit bien quelques difficultés, car au fond il était bon homme et bon père ; mais l'enfant en litige lui faisait faire, suivant son expression, tant de *mauvais sang* et de mauvaises sauces !... les instances de Marthe étaient si vives... et, d'un autre côté, le bahut en question était si commode pour serrer la vaisselle !..... enfin, il céda.

« Viens, mon enfant ; viens, — disait Marthe, en entraînant le petit Lazare vers sa carriole, — tu seras mieux chez moi, au milieu de mes pommes d'api, que tu manges avec tant de plaisir, que dans la société des oies rôties de ton père. Pauvre enfant ! tu aurais péri dans cette fumée... Vois plutôt, — ajouta-t-elle avec une naïve épouvante, — mon bou-

quet de violettes, si frais tout à l'heure, est déjà fané ! Oh ! viens et marchons vite : si ton père allait se dédire et te *revouloir !* »

Et elle entraînait sa proie si vite, que les passants l'eussent prise à coup sûr, sans sa mise décente et l'allure libre et gaie de son jeune compagnon, pour une bohémienne voleuse d'enfants.

Le premier soin que prit la bonne tante, après avoir installé son neveu chez elle, fut de lui apprendre elle-même à lire, ce dont le père Lazare ne se fût jamais avisé ; car, totalement dépourvu d'instruction, le brave homme n'en connaissait pas le prix, et on l'eût bien étonné, je vous jure, en lui apprenant qu'une des plumes qu'il arrachait avec tant d'insouciance à l'aile de ses oies, pouvait, tombée entre des doigts habiles, bouleverser le monde. Le petit Lazare apprit vite, et avec tant d'ardeur, que l'institutrice était souvent obligée de fermer le livre la première, et de lui dire : « Assez, mon ange, assez pour aujourd'hui ; maintenant, va jouer, sois bien sage, et amuse-toi bien. » Et l'enfant d'obéir et de chevaucher à grand bruit dans la maison ou devant la porte, un bâton entre les jambes. Quelquefois l'innocente monture semblait prendre le mors aux dents. — « Mon Dieu, mon Dieu ! il va tomber », — s'écriait alors la bonne Marthe qui suivait l'écuyer des yeux ; mais elle lui voyait bientôt dompter, diriger, éperonner son manche à balai avec toute la dextérité et l'aplomb d'une vieille sorcière, et, rassurée, lui souriait de sa fenêtre comme une reine du haut de son balcon.

Cet instinct belliqueux ne fit qu'augmenter avec l'âge. Si bien qu'à dix ans, il fut nommé, d'une voix unanime, général en chef par la moitié des bambins de Montreuil qui disputaient alors, séparés en deux camps, la possession d'un nid de merle. Inutile de dire qu'il justifia cette distinction par des prodiges d'habileté et de valeur. On prétend qu'il lui arriva même de gagner quatre batailles en un jour, fait inouï dans les annales militaires. (Napoléon lui-même n'alla jamais jusqu'à trois.) Mais son haut grade et ses victoires ne rendirent pas Lazare plus fier qu'auparavant, et tous les soirs le baiser filial accoutumé n'en claquait pas moins franc sur les joues de la fruitière. Mais hélas! la guerre a des chances terribles, et un beau jour le conquérant éprouva une mésaventure qui faillit le dégoûter à jamais de la manie des conquêtes. Voici le fait : comme il se baissait pour observer les mouvements de l'ennemi, la main appuyée sur un tronc d'arbre et à peu près dans la posture de Napoléon pointant une batterie à Montmirail, le pantalon du général observateur craqua, et se déchira par derrière, où vous savez, laissant pendre et flotter un large bout de la petite chemise que Marthe avait blanchie et repassée la veille. A cette vue, les héros de Montreuil pouffèrent de rire, aussi fort que l'eussent pu faire les dieux d'Homère, grands rieurs comme chacun sait. L'armée se mutina, le général eut beau crier comme Henri IV dont il avait lu l'histoire : « Soldats, ralliez-vous à mon panache blanc ! » on lui répondit qu'un panache ne se mettait pas là,

et qu'on ne pouvait, sans faire injure aux couleurs françaises, les arborer sur une pareille brèche ; si bien que le pauvre général brisa sur le dos d'un mutin son bâton de commandant, et rentra dans ses foyers, triste et penaud comme les Anglais abordant à Douvres après la bataille de Fontenoy... Ce nom me rappelle une circonstance que j'aurais eu tort d'omettre, car élle influa beaucoup sur le caractère et la destinée du héros de cette histoire. Un pauvre vieux soldat qui venait de temps en temps chez Marthe, sa parente éloignée, fumer sa pipe au coin de l'âtre, et se réchauffer le cœur d'un verre de ratafia, n'avait pas manqué d'y raconter longuement, comme quoi lui et le maréchal de Saxe avaient gagné la célèbre bataille. Je vous laisse à penser si ce récit inexact, mais chaud, avait dû enflammer l'imagination du jeune auditeur. Depuis lors, endormi ou éveillé, il entendait sans cesse piaffer les chevaux, siffler les balles et gronder les canons ; et plus d'une fois, seul dans sa petite chambre, il se fit en pensée acteur de ce grand drame militaire.

Il eût fallu le voir alors trépigner, bondir et crier :

« Tirez les premiers, messieurs les Anglais ! — Maréchal, notre cavalerie est repoussée ! — La colonne ennemie est inébranlable ! — En avant la maison du roi ! — Pif ! paf ! Baound ! baound ! — Bravo ! le carré anglais est enfoncé ! — A nous la victoire ! vive le roi ! »

Le pauvre Lazare se croyait pour le moins alors écuyer de Louis XV ou colonel. Une pareille ambition vous fait rire sans doute ! C'eût été miracle,

n'est-ce pas, que le neveu de la fruitière pût s'élever si haut ? Oui, mais souvenez-vous que nous approchons de 1789, époque féconde en miracles, et écoutez :

Lazare, engagé d'abord dans les gardes françaises, malgré les larmes de sa tante qu'il tâchait en partant de consoler par ses caresses, ne tarda pas de devenir sergent. Puis le siècle marcha, et la fortune de bien des sergents aussi. Enfin, de grade en grade, il devint... devinez. — Colonel ? — Il n'y avait plus de colonels. — Ecuyer du roi ? — Il n'y avait plus de roi. — Vous ne devinez pas ? Eh bien ! Lazare, le fils du cuisinier, Lazare le neveu de la fruitière, devint général ; non plus général pour rire, et en casque de papier ; mais général *pour de bon*, avec un chapeau empanaché et un habit brodé d'or ; général en chef, général d'une grande armée française, rien que cela, et, si vous en doutez, ouvrez l'histoire moderne, et vous y lirez avec attendrissement les belles et grandes actions du général Hoche. (Hoche était le nom de famille de Lazare.) Hâtons-nous de dire à sa louange, que ses victoires, bien sérieuses cette fois, le laissèrent aussi modeste et aussi bon que ses victoires enfantines à Montreuil. Aussi, lorsqu'un jour de revue, il passait au galop devant le front de son armée, il y avait encore, à une fenêtre près de là, une bonne vieille qui couvait des yeux le beau général, haletante de plaisir et de crainte, et répétant comme vingt ans auparavant : « Mon Dieu, mon Dieu ! il va tomber ! » Quant au cuisinier grondeur de Ver-

sailles, il était là aussi, émerveillé d'avoir donné un héros à la patrie, répétant avec un certain air de suffisance, à ceux qui l'en félicitaient : « Vous ne sauriez croire combien j'ai eu de peine à élever cet enfant-là ! Figurez-vous, citoyens, qu'à six ans, il ne savait pas écumer le pot ! »

JEANNE D'ARC

Les progrès de l'invasion anglaise au xve siècle furent rapides et terribles. L'invasion, ma sœur, si vous ne comprenez pas ce mot, interrogez vos sœurs aînées, elles vous diront les figures étranges qu'elles virent passer deux fois devant leur berceau, l'incendie à l'horizon, le bruit du canon dans l'air, les hommes qui partaient beaux et fiers, puis revenaient sanglants et pâles, et les pauvres mères qui pleuraient : tout cela, c'est l'invasion !

En 1420, Isabeau de Bavière, femme alors et bientôt veuve de Charles VI, appuyant je ne sais quels droits qu'Henri V, roi d'Angleterre, réclamait sur le royaume de France, attira les Anglais à Paris. Le souverain légitime, appelé par dérision *le roi de Bourges*, parce que le Berry seul lui restait fidèle, fuyait, déshérité, volé, poursuivi par sa mère..., par sa mère ! car tous les historiens sont là qui déposent de ce fait inouï, et il faut bien se résigner à le croire...

« Que faire et espérer maintenant ? » se disait, à part lui, Robert de Baudricourt, gouverneur de

Vaucouleurs en Champagne, qui, par une blessure exilé des camps dans son château, gémissait de ne pouvoir plus combattre pour son pays et pour son roi... Assis en ce moment dans un grand fauteuil seigneurial, il venait de lire et il froissait en sa main un passage qui confirmait la nouvelle de nos derniers désastres : « C'en est fait du beau royaume de France ! soupirait-il, à moins qu'un ange du ciel n'en tombe exprès pour nous sauver, mais quand viendra-t-il ? où est-il ?

— Tout près de vous, Monseigneur », dit un jeune page qui se tenait appuyé derrière le fauteuil du sire de Baudricourt.

Il se retourna, et vit une belle jeune fille qui venait d'entrer accompagnée d'un pauvre vieillard.

« Messieurs, je suis Jeanne, bergère à Domremy. Or, sachez que Dieu m'a fait savoir et commander que j'allasse devant le gentil Dauphin qui doit être et est vrai roi de France, et qu'il me baillast des gens d'armes, et que je lèverais le siège d'Orléans, et que je le mènerais sacrer à Reims. Peut-être n'aurez-vous cure de moi ni de mes paroles, et pourtant il faut que je sois devant le roi avant la mi-carême, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux pour m'y rendre ; car personne, ni roi, ni duc, ni fille de roi, ne peut relever le royaume de France. Il n'y a de secours qu'en moi, — si pourtant aimerais mieux rester à filer près de ma pauvre mère, car ce n'est pas là mon ouvrage ; mais il faut que j'aille et que je le fasse, car mon Seigneur le veut.

— Et quel est votre seigneur ? dit le gentilhomme.

— C'est Dieu », répliqua-t-elle.

Robert de Baudricourt examina la jeune fille avec attention, interrogea, et parut émerveillé de la justesse et de la candeur de ses réponses.

Quelques jours après, Jeanne, sous un habit et un chaperon d'homme, accompagnée de Louis Imerguet, jeune gentilhomme qu'on lui avait donné pour la servir, faisait piaffer avec tant d'adresse et de grâce son cheval dans la cour du château, qu'on ne pouvait distinguer qu'avec peine lequel des deux cavaliers était le page ou la bergère.

Pour aller de Vaucouleurs à Chinon, où se trouvait alors le roi Charles VII, il fallait traverser une longue étendue de pays occupée par les Anglais ; mais Dieu bénit ce voyage aventureux, et bientôt la bergère fut en présence du roi. Pour mettre à l'épreuve le don de prophétie qu'elle prétendait avoir reçu, Charles VII s'était confondu au milieu de ses gentilshommes ; mais, écartant la foule, Jeanne alla droit à lui sans hésiter, lui répéta ce qu'elle avait annoncé au sire de Baudricourt, et, pour persuader le roi de sa mission, elle envoya chercher une épée qui était dans le tombeau d'un chevalier, derrière le grand autel de l'église Sainte-Catherine de Frébois. « Sur la lame de cette épée, dit-elle, il doit y avoir des croix et des fleurs de lis gravées. » Et le roi publia qu'elle avait deviné ce grand secret, qui n'était connu que de lui seul.

Les théologiens, les légistes lui firent subir, à Chinon d'abord, puis à Poitiers et à Blois, où elle

fut conduite quelque temps après, de longs interrogatoires sur l'authenticité de sa mission divine. Tous l'abordaient pleins de doute et de défiance, et la quittaient touchés et convaincus. Un carme lui demandait un signe de sa mission : « Vous l'aurez bientôt, dit-elle, par la levée du siège d'Orléans. » Ce qui contribuait beaucoup à inspirer de la confiance dans les paroles de Jeanne, c'est que, suivant une prophétie de l'enchanteur Merlin, le royaume de France devait être sauvé par une bergère sortie, dit le texte magique, du *Bois Chevelu ;* or, il existe une forêt de ce nom auprès de Domremy.

Le siège d'Orléans par les Anglais attirait alors tous les regards. Cet épisode de la guerre avait soulevé dans les cœurs français quelque chose de plus amer que l'indignation naturelle aux victimes d'une invasion. Le duc de la ville assiégée avait été fait prisonnier par les Turcs à la bataille de Nicopolis. Livré par les vainqueurs aux Anglais, et prisonnier à Londres depuis cette époque, il avait fait observer au duc de Glocester, régent d'Angleterre, qu'il y aurait lâcheté et félonie à attaquer des domaines dont le seigneur n'était pas là pour les défendre. A cette réclamation naturelle, suivant les idées chevaleresques de l'époque, le régent répondit par la promesse solennelle de faire respecter les États du captif ; et cependant les Anglais pressaient le siège d'Orléans, d'après les ordres de Bedfort, régent de France pour l'Angleterre, et sous le commandement immédiat de Talbot, l'un des plus braves et des plus habiles capitaines de l'armée anglaise. Ce

manque de foi avait fait bondir d'indignation le duc de Bourgogne lui-même, et se jeter dans les rangs français, où le repentir le ramena plus tard. Orléans se défendait bien. Les habitants, pour concentrer leurs forces et leur désespoir dans les murs, et pour ne pas laisser à l'ennemi des bivouacs à leurs portes, avaient abattu les faubourgs, si grands alors, que, liés en un faisceau au lieu de s'éparpiller dans la campagne, ils eussent présenté une masse aussi imposante que la ville même.

Vingt-six églises avaient disparu, enveloppées dans cette large destruction, et entre autres celle de Saint-Aignan, monument remarquable de l'art gothique récemment transplanté dans le Nord par les croisés ; mais les assiégeants avaient dans les murs un terrible auxiliaire..., la famine !

Ce fut alors, et pendant les préparatifs d'un convoi de vivres qu'on voulait, par ruse ou par force, jeter dans la place aux abois, que Jeanne écrivit et envoya, par un hérault, aux chefs anglais, une lettre que nous reproduisons fidèlement :

« Jésus ! Maria !

« Roi d'Angleterre, rendez à Jeanne clefs de toutes les bonnes villes que vous avez enfoncées ; car elle est venue de la part de Dieu ! Archers, compagnons d'armes gentils et vaillants qui êtes devant Orléans, allez-vous-en en votre pays, de par Dieu ! et si ne faites, donnez-vous garde de la bergère. Ne prenez mie votre opinion que vous

tiendrez France du roi du ciel, fils de sainte Marie ; mais la tiendra le roi Charles, vrai héritier, qui entrera à Paris en belle compagnie. Si vous ne croyez les nouvelles de Dieu, en quelque lieu que vous trouverons, nous férirons dedans à horions, et si verrez lesquels auront meilleurs droits de Dieu ou de vous. Jeanne vous requiert que vous ne fassiez mie détruire. Si vous ne lui faites raison, elle fera tant que les Français feront le plus beau fait qui oncques fut fait en la chrétienté.

« Écrit le mardi de la grande semaine. »

Le message portait cette suscription :

« *Entendez les nouvelles de Dieu !* — Au duc de Bedfort, qui se dit régent de France pour le roi d'Angleterre. »

Quelques jours après, Jeanne d'Arc parut donner un gage de sa mission et de sa puissance en faisant pénétrer à travers les lignes anglaises le convoi dans la ville affamée, et, chose merveilleuse ! elle y fit son entrée solennelle, sans que les ennemis qui, retranchés dans leurs bastilles, cernaient la ville sur presque tous les points, eussent le pouvoir ou l'envie de s'opposer à son passage. Dans toutes les églises debout encore, les cloches sonnèrent à grande volée ; las d'avoir pleuré si longtemps à la lueur de l'incendie, le pauvre peuple dansa devant des feux de joie.

Les premiers exploits de Jeanne inspiraient tant de confiance dans l'avenir que la ville, disent les

chroniques du temps, se regardait déjà comme désassiégée.

C'était surtout dans la rue où la bergère devait passer qu'il y avait grand bruit et grande foule. Attention! voici une lourde avant-garde à cheval qui fend à grand'peine, et à la nage, les vagues noires du populaire ; puis deux hérauts d'armes proclamant d'une voix sonore les nouvelles de Dieu ; puis enfin, Jeanne!... On peut la contempler à loisir car elle n'a ni casque ni visière, mais seulement un chapeau sur lequel se balance une petite plume. Elle porte une cotte de mailles et s'avance lentement, ses yeux levés au ciel, comme pour y renvoyer les bruyantes acclamations qui la saluent. A sa droite est Jean d'Orléans, comte de Dunois et de Longueville, grand chambellan de France, surnommé depuis *le Victorieux* et *le Triomphateur*, qui, aidé de Jeanne, remit en sa splendeur le royaume de France, et dont Valentine de Milan, sa belle-mère, avait coutume de dire que, de tous ses enfants, il n'y avait que Dunois qui fût capable de venger la mort du duc d'Orléans. En ce moment la joie du brave Dunois était grande, car cette ville qui le recevait avec des acclamations, il avait médité de la réduire en cendre plutôt que de l'abandonner aux Anglais. A sa gauche est Lahire ; et c'est ainsi que Jeanne marcha depuis dans les combats qu'elle eut à traverser. Alors, dès qu'un danger se présentait, deux larges boucliers se déployaient sur sa tête, comme, quand vient l'orage, se déploient les ailes de l'oiseau sur sa couvée ; et en même temps deux longues

épées s'allongeaient pour repousser l'épée anglaise, et lorsque Jeanne se retournait pour reconnaître et bénir ses sauveurs, elle était sûre de rencontrer la belle et pâle figure de Dunois et la grosse face insouciante et rieuse de Lahire.

Et pourtant, dit-on, elle se prit plus d'une fois de querelle avec eux ; quand le courage de Dunois l'égarait dans les périls plus en avant qu'il ne convient à un prince et à un chef d'armée : « Monseigneur, Monseigneur, lui disait-elle en souriant, prenez-y garde, si cela vous arrive, je vous ferai couper la tête. » Les différends avec Lahire étaient plus graves ; cet homme de guerre, rude et inculte, mâchait toujours, par habitude et presque malgré lui, quelque juron entre ses dents. *Je renie Dieu,* surtout, revenait dans chacune de ses phrases, ce dont Jeanne s'indignait et s'attristait jusqu'aux larmes. Pour se venger des remontrances de la pieuse jeune fille, le brave Lahire, dont l'esprit n'était pas à beaucoup près aussi fin que l'acier de son épée, répétait souvent, tandis qu'il chevauchait à côté d'elle, son bâton de commandement à la main : « Jeanne..., je *renie mon bâton !* » Ce qui ne l'empêchait pas d'être au fond un excellent chrétien, témoin sa prière au moment de charger l'ennemi à la bataille de Verneuil : « Mon Dieu, fais aujourd'hui pour Lahire ce que tu voudrais qu'il fît pour toi si tu étais Lahire et qu'il fût Dieu ! » *Et il cuidait fort bien prier et dire*, ajoute le naïf chroniqueur. Ce troisième personnage en froc et capuchon qui vient derrière eux sur un mulet à

l'amble, et abandonnant les pans de sa robe au peuple qui la baise avec respect, c'est l'aumônier de Jeanne d'Arc, frère Pâquerel ; à ses côtés est un carme de la province de Bretagne appelé Thomas Commecte, célèbre par sa vie austère et ses prédications contre les *hennins*, « bonnets de la longueur d'une aune, aigus comme clochers, desquels dépendent par derrière de longs crèpes à riches franges comme étendards, » coiffures monstrueuses, d'invention nouvelle, que les nobles dames portaient pour se distinguer des femmes du petit état, signe d'orgueil et de coquetterie que le saint homme condamnait au feu sans pitié et dont il faisait un auto-da-fé dans toutes les villes où il prêchait. « Mais après son partement, dit le chroniqueur, les dames relèvent leurs pointes et font comme les limaçons, lesquels, quand ils entendent quelque bruit, retirent tout bonnement leurs cornes, ensuite le bruit passé, soudain ils les relèvent plus grandes que devant. » Derrière Jeanne, flotte son étendard dont les plis retombent sur son chaperon et jouent avec son panache.

Cette bannière, portée par Imerguet, est blanche, semée de fleurs de lis ; on y voit figurer le Christ assis en son tribunal dans les nuées du ciel, et tenant un globe à la main. Deux anges, dont l'un porte une branche de lis, sont à ses pieds en adoration, et de l'autre côté brillent, brodés en or, les noms de *Jhésus*, *Maria*.

Le cortège se dirige ainsi lentement, à travers la foule et les acclamations, vers l'église, où retentit bientôt un *Te Deum*.

Dès le lendemain, Jeanne voulut répéter de vive voix aux ennemis les avertissements qu'elle leur avait donnés dans sa lettre. Montant sur un des boulevards des assiégés, en face de la bastille anglaise des Tournelles, elle leur commanda de s'en aller, « sinon, ajouta-t-elle, il vous adviendra honte et malheur ». Guillaume Gladesdale, qui commandait en ce lieu, ne répondit à Jeanne que par de vilaines injures ; et quelques jours après, suivant la menace prophétique, il advint malheur à l'Anglais. D'abord, un nouveau convoi sous la conduite de Jeanne, passa devant Gladesdale, sans qu'il pût s'y opposer ; plus tard le pied lui glissa sur un pont qu'il défendait, et, comme poussé par une main invisible, le blasphémateur se noyait dans la Loire.

Quelque temps après, un soir, encouragés par leur premier succès, des hommes d'armes, sans avoir consulté leurs chefs, firent une sortie contre une bastille ; Jeanne qui dormait alors, accablée de fatigue, s'éveilla en sursaut sans qu'on l'eût avertie.

« Ah ! méchant garçon, dit-elle à son page qu'elle trouva jouant sur la porte, vous ne me disiez pas que le sang français est répandu ! Allons, vite, mon cheval. »

Aussitôt qu'elle parut la victoire se décida pour les Français ; une foule d'Anglais périrent et ceux qui échappèrent à la mort ne le durent qu'à la protection de Jeanne. Chaque boulevard fut pris tour à tour, et partout elle eut une large part dans le succès ; partout elle s'exposa comme un homme dans le combat, ne redevenant femme qu'après la

victoire, pour prier, sauver les prisonniers et panser leurs blessures. A la deuxième affaire, qui fut la plus chaude et la plus sanglante, elle eut le cou percé d'une flèche, et pleurait, la pauvre fille : « Monseigneur, dit-elle à Dunois, sauriez-vous pas des paroles pour adoucir les blessures ? — Oui, répondit-il, j'en sais qui en ont guéri de plus profondes. » En parlant ainsi, le guerrier indiquait de la main sa poitrine, puis, se penchant sur son cheval, il souffla ces trois mots à l'oreille de Jeanne : *Dieu, honneur et patrie.* « Oh ! vous êtes un grand clerc, dit-elle ; il me semble que je n'ai plus de mal ! » Et bientôt elle put entendre le cri des chariots de l'armée anglaise qui s'en allait : le siège d'Orléans était levé !

Nous ne dirons rien de la bataille de Patay, de la prise de Jargeau et de Troyes, grands événements militaires qui précédèrent le sacre de Reims, et où Jeanne, comme partout, veilla et conduisit les Français sous son étendard. La répétition de tous les coups d'épée qu'on échange, de tous les flots de sang qui coulent n'aurait pas été pour vous, ma sœur, un spectacle attrayant, et Jeanne d'Arc elle-même avait hâte d'en détourner les yeux.

Plus tard, comme elle insistait auprès du roi Charles VII pour qu'il allât se faire sacrer à Reims, s'apercevant qu'il hésitait à suivre ses conseils : « Je ne durerai qu'un an ou guère plus, dit-elle, il me faut donc bien l'employer. »

Pendant la cérémonie, elle se tint près de l'autel, sa bannière à la main ; après le sacre, elle se jeta

à genoux devant le roi et lui baisa les pieds en pleurant :

« Gentil roi, dit-elle, il est exécuté, le plaisir de Dieu qui voulait que vous vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre pour montrer que vous êtes vrai roi de France. »

Par reconnaissance, le roi anoblit Jeanne d'Arc, son père, ses trois frères et tous leurs descendants, même par filles, changea le nom de leur race qui était d'Arc en celui de Lis, et leur donna pour armes un écu d'azur à l'épée mise en pal, ayant la croisée et le pommeau d'or, accostée de deux fleurs de lis soutenant une couronne de même sur sa pointe.

« J'ai accompli, disait-elle à Dunois, ce que Dieu m'a ordonné ; je voudrais bien maintenant retourner auprès de mes père et mère qui auraient tant de joie à me revoir. Je garderais leurs brebis et leur bétail, et ferais ce que j'avais coutume de faire. » Et, dans le dessein de retourner bientôt à Vaucouleurs, elle suspendit son armure blanche au tombeau de saint Denis.

Cependant, les seigneurs dont elle marchait environnée firent auprès d'elle tant d'instances qu'elle consentit enfin à ne pas quitter l'armée ; mais, depuis ce moment, de tristes pressentiments la poursuivirent. Un jour même, dit-on, après avoir communié à l'église Saint-Jacques de Compiègne, elle s'appuya tristement contre un des piliers et dit à plusieurs habitants et à un grand nombre d'enfants qui se trouvaient là :

« Ah ! mes bons amis et chers enfants, je vous le dis avec assurance, je serai bientôt livrée à la mort... Priez Dieu pour moi, je vous en supplie, car je ne pourrai plus servir mon roi, ni le noble royaume de France. »

Ces tristes prévisions ne furent que trop justifiées. En effet, Jeanne d'Arc ayant rempli la mission que Dieu lui avait confiée, Dieu ne pouvait plus rien pour elle, et quelques jours après, au siège de Compiègne par les Bourguignons, Jeanne fut prise dans une sortie, puis vendue aux Anglais qui la conduisirent à Rouen, où leur jeune roi Henri VI tenait sa cour. Là, on fit forger une cage de fer dans la grande tour du château, et on y mit la sainte fille avec des chaînes aux pieds. Pour se venger de celle qui avait annoncé et consommé leur ruine, et pour décrier la cause du roi, en montrant au peuple que la victoire de Charles VII était l'œuvre de la sorcellerie, les Anglais pressèrent l'Inquisition de mettre Jeanne en jugement. Or, promesses, menaces, ils n'épargnèrent rien pour atteindre leur but et réussirent. Nous n'entrerons pas dans les détails de ce hideux procès, où furent violées toutes les formes et où le bon sens eut à gémir autant que la justice. Ceux qui trempèrent le plus avant dans cette iniquité furent Estévet, chanoine de Rouen, Cauchon, évêque de Beauvais, deux noms voués pour toujours à l'exécration des siècles. On ne rougit pas de donner à l'accusée pour confesseur dans sa prison un mauvais prêtre, qui, pendant les interrogatoires qu'elle eut à subir, souffla constamment à

cette pauvre fille ignorante et simple des réponses qui devaient la perdre. Plusieurs fois cependant sa parole naïve et touchante faillit renverser des accusations laborieusement combinées.

« Vous croyez en la grâce de Dieu ? lui demandait-on.

— C'est une grande chose que de répondre à cette question ; si je n'y suis, Dieu veuille m'y recevoir ! et, si j'y suis, Dieu veuille m'y garder.

— Pourquoi portiez-vous un étendard aux combats ?

— Je le portais en guise de lance pour éviter de tuer quelqu'un : je n'ai jamais tué personne.

— Quelle vertu supposiez-vous en cette bannière pour expliquer vos succès ?

— Je disais aux soldats : « Entrez hardiment « parmi les Anglais », et j'y entrais moi-même.

— Pourquoi la portiez-vous au sacre de Reims ?

— Elle avait été à l'épreuve, c'était raison qu'elle fût à l'honneur. »

Comme un prédicateur, qui la sommait d'avouer ses crimes, se répandait en invectives contre le roi Charles VII : « Parlez-moi, non pas du roi, dit-elle en l'interrompant, car j'ose bien dire et jurer sous peine de la vie que c'est le plus noble d'entre les chrétiens. » Enfin on la força, par menace et par violence, à signer une abjuration dont elle ignorait le contenu, et alors les inquisiteurs prononcèrent une sentence par laquelle ils la condamnaient à passer le reste de ses jours au pain de douleurs et à l'eau d'angoisse. Et comme les Anglais, indignés de

cette sentence qui leur semblait trop douce, tiraient leurs épées et menaçaient les juges : « N'ayez pas de souci, dit l'un d'eux, nous la retrouverons bien. » Et, en effet, une nouvelle condamnation ne tarda pas à remplacer la première. Voici sous quel prétexte : Jeanne avait repris l'habit de femme, car on lui imputait à crime l'habitude, contractée dans les camps, de se vêtir en chevalier. Pour lui faire violer sa promesse, on lui enleva pendant son sommeil les vêtements de son sexe, et on y substitua des habits d'homme. Quand elle voulut se lever, il lui fallut bien se vêtir de ces habits. Elle fut surprise par des espions apostés, jugée de nouveau sur leur témoignage, et condamnée au feu comme sorcière, séductrice, hérétique et ayant forfait à son honneur.

Le 30 mai 1431, Jeanne monta dans la charrette du bourreau : huit cents Anglais armés de toutes pièces lui servaient d'escorte. Tout à coup, un homme s'élança vers elle à travers la foule et lui baisa les pieds en pleurant : c'était son faux confesseur, qui, repentant de sa perfidie, venait lui en demander pardon. Arrivée au pied du bûcher, elle recommanda son âme à Dieu et à la sainte Vierge, et demanda une croix. Un spectateur en fit une de deux bâtons et la lui donna. Mais bientôt un cri d'impatience se fit entendre parmi les Anglais. Alors, interrompant les prières de la victime, le bourreau la saisit et l'entraîna sur le bûcher. Quand elle vit le feu s'allumer : « Tenez-vous en bas, dit-elle à son confesseur, levez la croix devant moi, que je la voie en mourant, et dites-moi de pieuses paroles jusqu'à la fin. »

On l'entendit prier longtemps encore à travers les flammes et le dernier mot qu'on put distinguer fut : « Jésus ! »

« Nous sommes perdus, s'écriaient les Anglais : on vient de brûler une sainte ! »

On trouva son cœur tout entier dans les cendres. Et quelqu'un prétendit même avoir vu l'âme de Jeanne d'Arc s'envoler vers le ciel sous la forme d'une colombe.

Il y allait de l'honneur de la France et du roi de justifier la mémoire de cette fille héroïque. Charles VII voulut que ses parents demandassent des juges. Le pape Calixte III fit assembler les évêques à Rouen ; l'innocence de Jeanne fut reconnue, et le procès lacéré et brûlé. Il ne fut pas besoin de rien ordonnancer contre les faux juges : la plupart périrent d'une mort subite ou infâme : juste jugement de Dieu.

Petits Vers

DIX-HUIT ANS

J'ai dix-huit ans : tout change, et l'Espérance
Vers l'horizon me conduit par la main.
Encore un jour à traîner ma souffrance,
Et le bonheur me sourira demain.
Je vois déjà croître pour ma couronne
Quelques lauriers dans les fleurs du printemps ;
C'est un délire... Ah ! qu'on me le pardonne :
J'ai dix-huit ans !

J'aime Provins, j'aime ces vieilles tombes
Où les Amours vont chercher des abris ;
Ces murs déserts qu'habitent les colombes,
Et dont mes pas font trembler les débris.
Là, je m'assieds, rêveur, et dans l'espace
Je suis des yeux les nuages flottants,
L'oiseau qui vole et la femme qui passe :
J'ai dix-huit ans !

Bercez-moi donc, ô rêves pleins de charmes,
Rêves d'amour... Mais l'aquilon des mers
A jusqu'à moi porté le bruit des armes,
La Grèce appelle en secouant ses fers.

Loin de la foule et loin du bruit des villes,
Dieux ! laissez-moi respirer quelque temps,
Le temps d'aller mourir aux Thermopyles :
J'ai dix-huit ans !

Mais quel espoir ! la France jeune et fière
S'indigne aussi de vieillir en repos :
Des cieux émus par quinze ans de prière
La Liberté redescend à propos.
Foudre invisible et captif dans la nue,
Hier encor, je te disais : Attends !
Mais aujourd'hui, parais ; l'heure est venue :
J'ai dix-huit ans !

1828.

L'ABEILLE

Comme l'Abeille fugitive
Qui fait son miel en voyageant,
Le chansonnier, de rive en rive,
Va bourdonnant et voltigeant ;
Comme elle, du myrte à la treille
Il recommence vingt détours :
Vole, vole, petite Abeille,
Vole, vole, vole toujours.

— Hélas ! je rampais, demi-nue,
Sans ailes d'or, sans aiguillon,
Quand tout mon essaim, vers la nue,
S'envola dans un tourbillon ;
Mais Dieu me sourit, Dieu qui veille
Sur un insecte sans secours,
Me dit : « Vole, petite Abeille,
« Vole, vole, vole toujours.

« Loin des tourbillons de poussière
« Que font les grands et leurs laquais,
« Dans la mansarde ou la chaumière,
« Murmure à de joyeux banquets ;
« Mais, en fuyant, pique à l'oreille

« Les Midas qui peuplent les cours ;
« Vole, vole, petite Abeille,
« Vole, vole, vole toujours.

« Oui, garde bien, pauvre orpheline,
« Un dard caché pour les méchants ;
« Mais si quelque vierge enfantine
« Cueille des bluets dans les champs,
« Va bourdonner dans sa corbeille,
« Et fais-la rêver aux amours ;
« Vole, vole, petite Abeille,
« Vole, vole, vole toujours.

« Mon souffle a reverdi la terre
« Teinte du sang des oppresseurs ;
« Longtemps l'éclat du cimeterre
« Sur l'Hymette effraya tes sœurs ;
« Mais à la Grèce qui s'éveille
« La Liberté rend ses beaux jours :
« Vole, vole, petite Abeille,
« Vole, vole, vole toujours. »

Moi, dans les paroles divines
Je me confie, et, sans savoir
Si sur des fleurs ou des épines
Il faudra m'endormir le soir ;
Quand vient la brise, je sommeille
Et je m'abandonne à son cours :
Vole, vole, petite Abeille,
Vole, vole, vole toujours.

1828.

LES MODISTES HOSPITALIÈRES

ANECDOTE DE JUILLET 1830.

Un pauvre diable de héros,
Laissé pour mort la veille,
Dans un bon lit, frais et dispos,
Tout à coup se réveille.
Il admire, en se récriant,
Des nymphes au minois riant,
Friand :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel joli couvent c'était là,
La la !

« Paix donc ! » murmure avec douceur
Quelqu'un près de sa couche ;
Et puis la bouche d'une sœur
Vient lui fermer la bouche.
De ce rappel au règlement
Le mode lui sembla vraiment
Charmant :
Oh ! oh ! etc.

A son lit point de noir abbé,
Point de docteur profane,
Dans les mains d'une sainte Hébé,
En guise de tisane,
Le convalescent défailli
Voit mousser d'un œil ébahi
L'aï :
Oh ! oh ! etc.

Miracle ! le voilà guéri !
Et deux nonnes gentilles
Offrent au jeune homme attendri
Leurs bras nus pour béquilles.
Sur ce bâton, sans se blesser,
On le vit parfois se laisser
Glisser.
Oh ! oh ! etc.

Le chroniqueur, un peu succinct,
Ne dit pas et j'ignore
Quel est dans ce cloître le saint
Que la récluse adore ;
Mais les bons cœurs le béniront,
Mais les chrétiens qui me liront
Diront :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel joli couvent c'était là
La la !

UN SOUVENIR A L'HOPITAL

Sur ce grabat chaud de mon agonie,
A la Pitié je donne encor des pleurs :
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleurs :
C'est là qu'il vint, veuf de ses espérances,
Chanter encor ; puis, prier et mourir :
Et je répète en comptant mes souffrances :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Ils me disaient : « Enfant, suis ton étoile,
Nous serons là pour frayer ton chemin. »
Ils le disaient, et mon astre se voile,
Et la Pitié seule me tend la main !
Tremblez, méchants ! mon dernier vers s'allume,
Et, si je meurs, il vit pour vous flétrir...
Hélas ! mes doigts laissent tomber la plume :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Si seulement une voix consolante
Me répondait quand j'ai longtemps gémi :
Si je pouvais sentir ma main tremblante
Se réchauffer dans la main d'un ami !

Mais que d'amis, sourds à ma voix plaintive,
A leurs banquets ce soir vont accourir,
Sans remarquer l'absence d'un convive!...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître;
Mais la nature est brillante d'attraits,
Mais chaque soir le vent à ma fenêtre
Vient secouer un parfum de forêts.
Marcher à deux sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
Oh! quel bonheur! oh! que la vie est douce!...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!

1832.

LE HAMEAU INCENDIÉ

Dans ces bois où souvent une muse chérie
S'est révélée à moi comme une autre Égérie,
Hier, épouvanté, je vis à l'horizon
Où riait un hameau, fumer un noir tison,
Et j'osai blasphémer : « Oh ! si j'étais l'Archange
Que Dieu fait voyager dans nos chemins de fange,
Le visiteur sanglant que, pour sauver les siens,
Il envoya heurter aux seuils égyptiens,
Du moins je choisirais avec intelligence
La place où doit frapper le glaive de vengeance,
Et je respecterais le toit patriarcal
Dont le poteau reçut le baptême pascal.
Je balaîrais du sol, au vent de ma colère,
Les nouveaux Balthazars que le monde tolère,
Et, sur les noirs débris de leurs palais en feu,
Je graverais ces mots : « Tyrans, il est un Dieu ! »
Mais si je rencontrais, errant de plage en plage,
Dans un désert en fleurs l'oasis d'un village,
Où, du travail des jours se délassant le soir,
Les vierges vont danser et les vieillards s'asseoir,
Tribu qu'un long soleil vit marcher haletante,
Et qui, trouvant enfin où déployer sa tente,

Respire la fraîcheur sous le figuier des puits,
Je leur dirais : « Enfants, paix et courage, » et puis,
De peur d'en égarer sur eux les étincelles,
Je passerais bien vite en repliant mes ailes. »

Mais l'Ange fut aveugle, et le hameau détruit !

O Fontaine-Riante ! il passait chaque nuit
Dans tes chemins obscurs tout noirs de graminées,
Des brodequins furtifs, des jambes avinées ;
Chaque brise envoyait à tes échos dormants
Des refrains de buveurs et des soupirs d'amants.
Tu chômais une fête éternelle et paisible,
Et dans le fond des bois ton orchestre invisible
Semblait au voyageur, épiant chaque son,
Un nid mélodieux caché dans un buisson.

Embaume de tes fleurs la jeune fille morte,
O Muse ! elle a passé dans l'ombre ; mais qu'importe ?
Quand un tourbillon gronde et ravage, souvent,
Dédaigneux des palais qui croulent à sa vue,
Le poète rêveur suit des yeux, dans la nue,
La feuille qui tourne au vent.

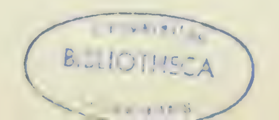
Quand ses pas cadencés foulaient la molle arène,
La veille encor, du bal on la saluait reine :
Elle entraînait les cœurs dans son joyeux essor ;
Mais tout sceptre est fragile, et les Parques moroses
Hélas ! foulent aux pieds les couronnes de roses
Comme les diadèmes d'or.

Nul pressentiment froid n'a glacé son épaule ;
Elle ne chanta pas la romance du *saule*,
Comme Desdemona sur sa couche d'hymen :
Non, dans ses souvenirs s'endormant satisfaite,
Aux voluptés du bal, à sa robe de fête,
Elle semblait dire : « A demain. »

L'espérance et l'amour l'agitaient : douces fièvres !
Les syllabes d'un nom s'échappaient de ses lèvres,
Quand, tout à coup, du seuil qu'il venait d'embraser,
Le feu, comme Othello, bondissant sur sa couche,
Interrompit le mot commencé par sa bouche,
Et l'étouffa dans un baiser.

Maintenant, dites-moi ce qu'elle est devenue.
Peut-être foulons-nous sa poussière inconnue :
La flamme s'acharna sur ce corps frais et beau,
Et, quand on éteignit le bûcher funéraire,
Horreur ! il n'en restait pas même de quoi faire
Un cadavre pour le tombeau.

Plaignons aussi, mêlant ce que le Destin mêle,
Dans cet auto-da-fé son père mort comme elle,
Et sa mère surtout, sa mère qui la vit
Dans son linceul brûlant se débattre... et qui vit !
C'est assez : détournons les yeux de cette rive
Où la voix de Rachel qui sanglote m'arrive,
Où l'on heurte du pied des débris et des os,
Où les âmes des morts pleurent dans les roseaux,
Où, dans les doux parfums que la brise promène,
On craint de respirer une poussière humaine.



Frères, dans votre cœur mon cantique de mort
Réveillera du moins des douleurs sans remord !
Oh ! si mes chants obscurs s'élevaient jusqu'au trône,
A l'avare Trésor j'arracherais l'aumône ;
Au Soleil de Juillet, nous verrions du tombeau
Le village phénix ressusciter plus beau ;
Dans ce mois qu'on dédie à la Liberté-Reine,
Elle-même à l'enfant servirait de marraine.
D'un souvenir de gloire ennobli pour toujours,
Il serait appelé le hameau des TROIS JOURS !
Et vous dont le shako, civil ou militaire,
Étincela dans l'ombre au reflet du cratère,
Artisans dont le feu tatoua les bras nus,
D'une Iliade obscure Achilles inconnus,
Sur vos seins fraternels, sillonnés par la flamme,
Les roses de l'honneur pleuvraient comme un dictame.

Aux malheureux chassés de leurs toits en débris,
Hélas ! ouvrons du moins nos foyers pour abris ;
Ne laissons pas, semblable au voyageur biblique,
Le pèlerin gémir dans la place publique.
Riches, dont l'existence est un banquet sans fin,
C'est à vous de jeter à la soif, à la faim,
Les miettes du gâteau que votre main découpe,
L'écume du nectar débordant de la coupe.
Je ne vous dirai pas, comme le vieux curé,
Que Jésus mendiant pleure, transfiguré ;
Je ne vous dirai pas : « Pour que Dieu vous pardonne,
Donnez, car c'est à lui que la charité donne ;
Au suppliant qui frappe, ouvrez, car le grillon
Est propice au foyer, la cigale au sillon ;

Car le bonheur sourit aux toits que l'hirondelle
Réjouit de ses chants et caresse à coups d'aile... »
Non ; car dans tous les cœurs la vieille foi s'endort ;
Et sur l'autel désert on a mis le Veau d'Or.
Je dirai seulement : « Donnez, pour que la foule
Oublie, en le baisant, que votre pied la foule ;
Pour que votre or, sué par tant de malheureux,
Étouffe leurs soupirs en retombant sur eux ;
Pour que votre Pactole, utile dans sa course,
Fasse, comme le Nil, perdre des yeux sa source,
Et pour que le passant vous tende un jour la main,
Si votre char vous jette aux cailloux du chemin :
Donnez, car, agitant des torches funéraires,
Le spectre de Babœuf prêche des lois agraires ;
Le sol est un volcan ; il tremble, et, comme Dieu,
La Raison vous dira : « L'aumône éteint le feu. »

Quant à moi, pèlerin, jouet de la fortune,
Qui me chauffe au soleil et dors au clair de lune,
Moi, qui n'ai pour tout bien, comme un gueux espagnol,
Que mes chants, ma guitare, un beau ciel, un beau sol,
Je n'ai pu leur jeter l'obole qui me manque ;
Mais je quête en leur nom : sans puiser à la Banque,
Mon portefeuille est riche, et de ses plis ouverts
J'ai secoué sur eux mes seuls trésors : des vers.

19 juillet 1833.

L'APPARITION

O vous, qui recueillant ma première parole
Au ménestrel quêteur glissâtes votre obole,
Je vous devais une hymne, et je soupire un lai;
Au poète insolvable accordez un délai.
J'ai promis d'exploiter les trésors de nos fastes;
A tous nos jours de gloire, à tous nos jours néfastes,
J'ai promis un salut, et ma voix sommeillait
Quand celle du canon cria: Vingt-neuf Juillet.
La rime dont Boileau se plaignait à Molière
Regimbe quelquefois sous ma plume écolière.
Il est de ces moments de fatigue et d'ennuis
Où l'on dort enfumé par la lampe des nuits;
Où le front soucieux est labouré de rides
Sans qu'il fleurisse un vers dans leurs sillons arides.
Pour déranger le vol des habitants de l'air
Il ne faut qu'un atome; or il advint qu'hier
Mon sylphe pèlerin, dansant autour du globe,
S'égara par hasard dans les plis d'une robe,
Et, depuis, loin du jour, fermant ses ailes d'or,
Dans ce filet de soie il se berce et s'endort.
Et pourtant je rêvais à ce plan d'épopée,
Le plus large de ceux qu'on taille à coups d'épée:

Je voulais étourdir sur les chagrins présents
Les Français à ma voix rajeunis de trois ans;
Galvaniser, armer pour leur œuvre qui tombe
Ces morts qu'un deuil railleur insulte dans leur tombe;
Ce peuple qui, sur l'or jonché devant ses pas,
Vainqueur, marchait pieds nus, et ne se baissait pas;
Et ces adolescents déjà mûrs pour la gloire,
Déjà fiers de mourir, et qui ne pouvaient croire,
Hélas! qu'ils se livraient en pâture aux canons
Pour conquérir des mots et détrôner des noms;
Et puis j'aurais fouetté d'ardentes philippiques
Les Thersites fuyards de nos combats épiques,
Spectateurs nonchalants qui, de leur balcon d'or,
Applaudissaient Paris comme un toréador;
Qui, le drame achevé, tombèrent de leur loge
Pour s'inscrire vivants sur un martyrologe,
S'enivrer au banquet dressé pour les vainqueurs,
Et rougir de cordons leurs poitrines sans cœurs

Je marchais: les rayons qui brûlaient mes paupières,
Comme des diamants faisaient briller les pierres,
Et je me rappelais qu'aux Trois-Jours le soleil
Sur les dalles du Louvre étincelait pareil.
J'explorais du regard les maisons pavoisées
De bannières au vent, de femmes aux croisées;
Errant de groupe en groupe, avec des yeux ravis,
Je m'arrêtai soudain, car je vis... oh! je vis
Une de ces beautés qu'entre mille on rencontre,
Que le ciel ironique un seul instant nous montre,
Frais mirage qui glisse aux yeux du pèlerin
Dans un désert brûlant et sous un ciel d'airain,

Types de la peinture et de la statuaire,
Si pures que leur toit devient un sanctuaire,
Si belles qu'un cœur mort s'épanouit auprès,
Et qu'en se rappelant un demi-siècle après
Cette femme sans nom qu'on n'a plus retrouvée,
On se dit : « L'ai-je vue ou bien l'ai-je rêvée ? »
L'étendard, agitant son ombre sur le sol,
Nous éventait tous deux de son frais parasol ;
Mais, rouge de pudeur, la figure charmante
S'abrita sous ses plis comme sous une mante.
Immobile à la place où son œil me troubla,
Je répétai longtemps encore : « Elle était là »
Et cependant la foule inondait l'avenue.
Je tressaillis, touché par une main connue,
Et la voix d'un ami : « Par Apollon, mon cher,
Quelle rime, béant, flaires-tu donc dans l'air ? »

Dans mon obscur Éden pourtant j'avais une Ève
Que je m'étais créée et que j'aimais en rêve.
Pour essuyer des pleurs, le succube chéri
Inclinait sur mes yeux ses yeux bleus de Péri ;
Ses baisers enivraient mes lèvres altérées,
Mes doigts vierges palpaient ses formes éthérées :
Je m'élançais, la nuit, emporté dans ses bras,
Vers un monde idéal parsemé d'Alhambras,
Et lorsque, fatigués de leurs métamorphoses,
Les Sylphes vont dormir dans le hamac des roses :
« A ce soir, » disait-il en fuyant, et le soir,
Sur mes genoux encore il revenait s'asseoir.
De ma blanche statue, ici-bas sans modèle,
Je fus longtemps l'époux et le prêtre fidèle ;

Mais je t'ai vue, ô toi dont j'ignore le nom,
Je t'ai vue, et soudain, honteux Pygmalion,
T'inaugurant déesse en mon âme exaltée,
J'ai sur son piédestal brisé ma Galatée ;
Contre un doux souvenir j'ai lutté, mais en vain :
L'Ange a ployé Jacob sous son genou divin.

Patriotes martyrs, pardonnez... Mais que dis-je !...
Quelle tête brûlante est pure de vertige !
Ceux que j'ai vus passer sur le fatal brancard,
Que mes pleurs ont béni dans leur fosse à l'écart,
Quand ils tombaient aux pieds des Suisses victimaires,
Soupiraient d'autres noms que le nom de leurs mères.
En donnant des baisers à des cadavres saints,
Le peuple fossoyeur découvrait sur leurs seins
Des boucles de cheveux, odorantes encore,
Scapulaires d'amour qu'à vingt ans l'on adore.
Les tribuns précurseurs, dont le nom nous est cher,
Dans leur forte poitrine avaient un cœur de chair :
Danton, l'ours montagnard, souffrant qu'on le muselle,
Grognait d'amour, charmé par des yeux de gazelle ;
Louvet, dans les déserts où la loi le traqua,
Comme la Liberté pleurait Lodoïska ;
Un ange blond veillait au chevet de Camille ;
Vergniaux, pour parer un sein de jeune fille,
Condamné, détachait de son sein de martyr
La montre qui tintait le moment de partir ;
Et quand Chénier frappait sa tête volcanique,
Que livrait à la hache un tribunal inique,
Sentant battre son cœur qu'une image brûla,
Il pouvait dire aussi : « J'ai quelque chose là. »

Et nous prétendrions, nous, enfants que nous sommes,
Marcher droit dans la route où chancelaient des hommes !
Oh ! nous pouvons comme eux unir avec fierté
Au culte de l'honneur celui de la beauté.
Grâce à ton souvenir, toi que j'ai vue éclore
Au soleil de Juillet, sous un pli tricolore,
Avec plus de ferveur mes hymnes salueront
L'étendard amoureux qui caressa ton front,
Et je me souviendrai, si son vol me réclame,
Que ses nobles couleurs sont celles de ma dame...

Mais, paladin rêveur, mon culte extravagant
N'aura pas conquis même un baiser sur le gant :
Comme dans un harem, captive au gynécée,
Nul souffle ne ternit sa limpide pensée ;
Dans les sentiers connus on ne la froisse pas,
Le grand air est trop vif pour ses frileux appas.
Ainsi dans nos vallons la rose orientale,
Que Thibaut transplanta de la rive natale,
S'exilant à l'écart, semble dire à nos fleurs :
« Pâles filles du nord, vous n'êtes pas mes sœurs. »
Si la presse demain, bruyante entremetteuse,
Lui glisse, humide encor, mon épître flatteuse.
Hélas ! comme au hasard, sa main froide ouvrira
Cette page qui brûle, et rien ne lui dira
Qu'un souffle de sa bouche a fait vibrer ma lyre,
Que son regard créa les vers qu'il vient de lire ;
Et peut-être la feuille où je les ai semés
Bouclera sur son front ses cheveux parfumés.

6 août 1833.

L'HIVER

Adieu donc les beaux jours! Le froid noir de novembre
Condamne le poète à l'exil de la chambre.
Où riaient tant de fleurs, de soleil, de gaîté,
Rien, plus rien ; tout a fui comme un songe d'été.
Là-bas, avec sa voix monotone et touchante,
Le pâtre seul détonne un vieux noël ; il chante,
Et des sons fugitifs le vent capricieux
M'apporte la moitié ; l'autre s'envole aux cieux.
La femme de la Bible erre, pâle et courbée,
Glanant le long des bois quelque branche tombée,
Pour attiser encor son foyer, pour nourrir
Encore quelques jours son enfant, et mourir.
Plus d'amours sous l'ombrage, et la forêt complice
Gémit sous les frimas comme sous un cilice.
La forêt, autrefois belle nymphe, laissant
Aller ses cheveux verts au zéphyr caressant,
Maigre et chauve aujourd'hui, sans parfum, sans toilette,
Sans vie, agite en l'air ses grands os de squelette.
Un bruit mystérieux par intervalle en sort,
Semblable à cette voix qui disait : « Pan est mort ! »

Oui, la nature entière agonise à cette heure,

Et pourtant ce n'est pas de son deuil que je pleure ;
Non, car je me souviens et songe avec effroi
Que voici la saison de la faim et du froid ;
Que plus d'un malheureux tremble et se dit : « Que n'ai-je
« Pour m'envoler aussi loin de nos champs de neige
« Les ailes de l'oiseau qui va chercher ailleurs
« Du grain dans les sillons et des nids dans les fleurs !
« Vers ces bords sans hiver que l'oranger parfume,
« Où l'on a pour foyer le Vésuve qui fume,
« Où devant les palais, sur le marbre attiédi,
« Le Napolitain dort aux rayons du midi,
« Oh ! qui m'emportera ?... » Mais captif à sa place,
Hélas ! le pauvre meurt dans sa prison de glace ;
Il meurt, et cependant le riche insoucieux
De son char voyageur fatigue les essieux.
Les beaux jours sont passés ; qu'importe ! Heureux du monde,
Abandonnez vos parcs au vent qui les émonde ;
Tombez de vos châteaux dans la ville, où toujours
On peut avec de l'or se créer de beaux jours.
Dans notre Babylone, hôtellerie immense,
Pour les élus du sort le grand festin commence.
Ruez-vous sur Paris comme des conquérants ;
Précipitez sans frein vos caprices errants ;
A vous tous les plaisirs et toutes les merveilles,
Le pauvre et ses sueurs, le poète et ses veilles,
Les fruits de tous les arts et de tous les climats,
Les chants de Rossini, les drames de Dumas ;
A vous les nuits d'amour, la bacchanale immonde :
A vous pendant six mois Paris, à vous le monde !...
Ne craignez pas Thémis : devant le rameau d'or,
Cerbère à triple gueule, elle s'apaise et dort.

Mais, pour bien savourer ce bonheur solitaire,
Qu'assaisonne d'avance un jeûne volontaire,
Ne regardez jamais autour de vous ; passez
De vos larges manteaux masqués et cuirassés ;
Car si vos yeux tombaient sur les douleurs sans nombre
Qui rampent à vos pieds et frissonnent dans l'ombre,
Comme un frisson de fièvre, à la porte d'un bal,
La pitié vous prendrait, et la pitié fait mal.
Votre face vermeille en deviendrait morose,
Et le soir votre couche aurait un pli de rose.
Tremblez, quand le punch bout dans son cratère ardent,
D'égarer vers la porte un coup d'œil imprudent ;
Vos ris évoqueraient un fantôme bizarre,
Et vous rencontreriez face à face Lazare
Qui, béant à l'odeur, voudrait et n'ose pas
Disputer à vos chiens les miettes du repas.
Éblouissant les yeux de l'or qui le blasonne,
Quand votre char bondit sur un pont qui résonne,
Passez vite, de peur d'entendre jusqu'à vous
Monter le bruit que font ceux qui passent dessous.
Car voici le moment de la débâcle humaine ;
La Morgue va pêcher les corps que l'eau promène ;
L'égoïsme, en sultan, jouit et règne ; il a
Des crimes à cacher, et son Bosphore est là...

Il est vrai, quelquefois une plainte légère
Blesse la majesté du riche qui digère.
Des hommes que la faim moissonne par millions,
En se comptant des yeux disent : « Si nous voulions ! »
Le sanglot devient cri, la douleur se courrouce,
Et plus d'une cité regarde la Croix-Rousse.

Mais quoi ! n'avez-vous pas des orateurs fervents
Qui par un *quos ego* savent calmer les vents ?
Qui, pour le tronc du pauvre avares d'une obole,
Daignent lui prodiguer le pain de la parole,
Et, comme l'Espagnol, qui montre, en l'agaçant,
Son écharpe écarlate au taureau menaçant,
Jettent, pour fasciner ses grands yeux en colère,
Un lambeau tricolore au tigre populaire ?

Oh ! quand donc viendra-t-il ce jour que je rêvais,
Tardif réparateur de tant de jours mauvais ;
Ce niveau qui selon les écrivains prophètes,
Léger et caressant, passera sur les têtes !
« Jamais, dit la raison ; le monde se fait vieux :
Il ne changera pas ; » et dans mon cœur : « Tant mieux, »
Ai-je dit bien souvent : au jour de la vengeance
Si l'opprimé s'égare, il est absous d'avance.
Spartacus ressaisit son glaive souverain.
Il va se réveiller le peuple souterrain,
Qui paraissant au jour des grandes saturnales
De mille noms hideux a souillé nos annales :
Truands, mauvais-garçons, bohémiens, pastoureaux,
Tombant et renaissant sous le fer des bourreaux,
Et les repus voudront enfin pour qu'il s'arrête,
Lui tailler une part dans leur gâteau de fête ;
Mais lui, beau de vengeance et de rébellion :
« A moi toutes les parts : je me nomme lion ! »
Alors s'accomplira l'épouvantable scène
Qu'Isnard prophétisait au peuple de la Seine.
Au rivage désert, les barbares surpris
Demanderont où fut ce qu'on nommait Paris.

Pour effacer du sol la reine des Sodomes,
Que ne défendra pas l'aiguille de ses dômes,
La foudre éclatera ; les quatre vents du ciel
Sur le terrain fumant feront grêler du sel ;
Et moi, j'applaudirai : ma jeunesse engourdie
Se réchauffera bien à ce grand incendie.

Ainsi je m'égarais à des vœux imprudents,
Et j'attisais de pleurs mes ïambes ardents.
Je haïssais alors, car la souffrance irrite ;
Mais un peu de bonheur m'a converti bien vite.
Pour que son vers clément pardonne au genre humain,
Que faut-il au poète ? un baiser et du pain.
Dieu ménagea le vent à ma pauvreté nue ;
Mais le siècle d'airain pour d'autres continue,
Et des maux fraternels mon cœur est en émoi.
Dieu, révèle-toi bon pour tous comme pour moi.
Que ta manne en tombant étouffe le blasphème ;
Empêche de souffrir, puisque tu veux qu'on aime.
Pour qu'à tes fils élus, tes fils déshérités
Ne lancent plus d'en bas des regards irrités,
Aux petits des oiseaux toi qui donnes pâture,
Nourris toutes les faims ; à tout dans la nature,
Que ton hiver soit doux ; et, son règne fini,
Le poète et l'oiseau chanteront : « Sois béni ! »

Saint-Martin, novembre 1833.

VIVE LA BEAUTÉ

Dès l'aurore, quand, pour boire,
Adam-Billaut se levait,
Un baiser rend la mémoire
A ma Suzon qui rêvait ;
Dans ses bras, heureux esclave,
Je dis au vieux chansonnier :
« Tu peux descendre à la cave,
Moi, je suis bien au grenier. »

Vous, dont le cœur bat au ventre,
Chantez Bacchus et Comus ;
Pour moi, s'il faut opter entre
Les divinités en *us*,
Dieux gourmands, je vous néglige,
Et, suivant un rit plus beau,
C'est à Vénus Callypige
Que je dis : *Introïbo.*

L'Alcoran, que je révère,
Traite le vin de poison :
Le vin noie au fond d'un verre
L'amour comme la raison.

L'infortuné qu'il enivre,
Chancelle en parlant d'amour :
Fi donc ! l'amant qui sait vivre
Ne doit tomber qu'à son tour.

Tout votre or devient potable,
Et bien souvent, au dessert,
Gourmands, vous quittez la table
Comme on quitte un tapis vert.
Prodiguez : je suis avare,
Et le soir, quand je m'endors,
Pour que rien ne m'en sépare,
J'ai la main sur mes trésors.

Sur les genoux de ma belle
Je dîne, et, pour un amant,
Cette méthode nouvelle
Offre plus d'un agrément :
A l'étiquette on échappe,
Puis, à la fin du repas,
On n'a qu'à lever la nappe,
Et l'on met la table à bas.

En vain un docteur morose
Me dit : « Jouir c'est vieillir ;
Une guêpe est dans la rose,
Prends des gants pour la cueillir. »
Au hasard je marche et j'aime,
Aventureux pèlerin ;
« Vive la beauté, *quand même !* »
Sera toujours mon refrain.

L'AMANT TIMIDE

A seize ans pauvre et timide
Devant les plus frais appas,
Le cœur battant, l'œil humide,
Je voulais et n'osais pas,
Et je priais, et sans cesse
Je répétais dans mes vœux :
« Jésus ! rien qu'une maîtresse,
Rien qu'une maîtresse... ou deux ! »

Lors une beauté qui daigne
M'agacer d'un air moqueur,
Me dit : « Enfant, ton cœur saigne,
Et j'ai pitié de ton cœur.
Pour te guérir quel dictame
Faut-il donc, pauvre amoureux ?
— Oh ! rien qu'un baiser, madame !
Oh ! rien qu'un baiser... ou deux ! »

Puis le beau docteur qui raille
Me tâte le pouls, et moi,
En façon de représaille,
Je tâte je ne sais quoi.

« Où vont ces lèvres de flamme ?
Où vont ces doigts curieux ?
— Puisque j'en tiens un, madame,
Laissez-moi prendre les deux. »

La coquette sans alarmes
Rit si bien de mon amour,
Que j'eus à baiser des larmes
Quand je riais à mon tour.
Elle sanglote et se pâme :
« Qu'avons-nous fait là, grands dieux ?
— Oh ! rien qu'un enfant, madame !
Oh ! rien qu'un enfant... ou deux ! »

L'ÉCOLIÈRE

Approchez, aimable écolière,
Vous qui fûtes maîtresse un jour ;
Approchez, et, moins familière
Avec Lhomond qu'avec l'Amour,
Instruisez-vous : chacun son tour.
Mais, par un doux air de folie,
Grand Dieu ! comme elle est embellie !
Finissez, Rose, finissez :
Est-ce l'instant d'être jolie ?
Finissez, Rose, finissez :
Je suis le maître, obéissez.

Quoi ! vous épelez, incertaine,
Même un chapitre de roman ;
Attendez-vous la soixantaine
Pour savoir lire couramment
Les petits vers de votre amant ?
Mais que demande ce sourire ?
Pourquoi ce bras nu qui m'attire ?
Finissez, Rose, finissez :
Est-ce dans mes yeux qu'il faut lire ?

Finissez, Rose, finissez :
Je suis le maître, obéissez.

La grammaire vous effarouche,
Et j'entends rire à mon côté
Lorsque les S dans votre bouche
Usurpent la place des T :
Quel soufflet pour ma vanité !
Mais cette bouche que j'accuse
Veut se défendre par la ruse :
Finissez, Rose, finissez :
Un baiser n'est pas une excuse !
Finissez, Rose, finissez :
Je suis le maître, obéissez.

Hélas ! elle est encor maîtresse ;
Le livre échappe de sa main :
Il tombe, et s'effeuille... Ah ! traîtresse !
Vous le foulez avec dédain,
Vous triomphez, mais c'est en vain.
Ne pas céder est mon système :
Passons au chapitre deuxième.
Vite, vite recommencez,
(Dût la leçon finir de même !)
Vite, vite, recommencez :
Je suis le maître, obéissez.

LA FERMIÈRE

ROMANCE

Étrennes à Madame Guérard.

AMOUR à la fermière ! elle est
  Si gentille et si douce !
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
  Loin du bruit dans la mousse ;
Vieux vagabond qui tends la main,
  Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
  La ferme et la fermière !

De l'escabeau vide au foyer
  Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
  Pour lui n'est point avare ;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
  Les pieds blancs de poussière ;
Un jour… puis en marche ! et bonsoir
  La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,
  Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir
  Est du bonheur encore :
En fermant les yeux, je revois
  L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
  La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
  Au prône le répète,
Paie un bienfait (même égaré),
  Ah ! qu'il songe à ma dette.
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
  La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
  La ferme et la fermière !

Chaque hiver qu'un groupe d'enfants
  A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
  De la vierge Marie ;
Que tous, par la main, pas à pas,
  Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
  La ferme et la fermière !

ENVOI.

Ma chansonnette, prends ton vol !
  Tu n'es qu'un faible hommage ;

Mais qu'en avril le rossignol
  Chante, et la dédommage ;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
  L'oiseau du cimetière,
Longtemps, longtemps se taise pour
  La ferme et la fermière !

Janvier 1836.

LA SOEUR DU TASSE

Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraiches amours,
Mes amours de seize ans refleuriront toujours.

BRIZEUX.

Oh ! bien avant Mercœur, la Sapho de la Loire,
Le poète a servi de pâture à la gloire,
Sphinx dévorant qui veille aux portes de Paris ;
Et peut-être (qui sait ?) de la chambre où j'écris
Le Tasse un jour fut l'hôte, et ma table de hêtre
Boiteuse, sous son coude a chancelé peut-être.
Assis sur l'escabeau, peut-être, où je m'assieds,
Il écoutait Paris bourdonner à ses pieds,
Et pensif, arrêtant chaque nue au passage,
Pour son pays lointain la chargeait d'un message.
Il ne l'envoyait pas à Ferrare, où pourtant
Aux genoux d'une Armide il dormit un instant ;
Non : sa blessure au cœur était enfin guérie :
Non, mais il soupirait : « Loïsa, sœur chérie,
Mes premières amours, que faites-vous là-bas ?
Quand je jette au Destin le gage des combats,

Dame de ma pensée, au Christ d'un oratoire
Sans doute vos soupirs demandent ma victoire.
Oh ! priez : veuf de vous, mon cœur n'a point vécu ;
Mais je ne reviendrai qu'après avoir vaincu.
Vous sauriez bien encor, généreuse en silence,
De votre pauvreté me faire une opulence ;
Mais pour dot à ma sœur je n'irai plus offrir
Mon trésor de misère et je saurai souffrir,
La Poésie aidant !... Pour conduire ma plume,
Seul flambeau de mes nuits, quand l'œil d'un chat s'allume,
Des chœurs d'esprits follets, poétiques sabbats,
Viennent fleurir sous moi la paille des grabats ;
Des palmiers, des drapeaux frissonnent sur ma joue :
Salut, bel Orient ! adieu, Paris de boue !
Chevaliers, ouvrez-moi vos rangs hospitaliers ;
Pour le Christ et l'honneur, combattons, chevaliers !...
Puis vient l'Amour Protée et ses métamorphoses ;
Renaud, l'homme de fer, se rouille sur des roses ;
Clorinde l'infidèle expire, et son amant
Baptise avec ses pleurs un front pâle et charmant.
Mais l'Illusion fuit le jour qui l'intimide ;
Il brille, et tout s'en va : les preux, Clorinde, Armide,
Les armes, les drapeaux, les palmiers, tout enfin,
Tout : il ne reste là qu'un poète et la Faim !...

« Oh ! Sorrente, Sorrente ! et, sur la plage verte,
Une blanche villa que le pampre a couverte ;
Un banc sous l'oranger d'où tombe la fraîcheur,
Et là nos entretiens si doux que le pêcheur
S'écriait, quand le son en frappait son oreille :
« Longue nuit, longs amours aux époux de la veille ! »

« La Fièvre n'osait plus s'asseoir à mon chevet ;
Même avant la douleur le remède arrivait ;
Vous jugiez mes travaux, querelliez ma paresse ;
Et toujours sur mon front pendait une caresse.
Souvent mon cœur, saisi d'un prophétique émoi,
Me révélait quelqu'un debout derrière moi ;
Puis sur mes yeux tombait une main enfantine ;
Puis, entre deux baisers, on me disait : « Devine ! »
Je devinais toujours ! Des parfums inconnus
Annonçaient aux païens l'invisible Vénus.
Ainsi, quand un nuage à mes yeux vous dérobe,
De vos cheveux bouclés, des plis de votre robe,
Je ne sais quel parfum d'une exquise douceur
Se répand et m'enivre, et vous trahit, ma sœur !

« Aussi, j'ai bien souvent frémi d'un doute étrange,
Et les yeux sur vos yeux dit : « Est-ce pas un ange ?
« Pendant que je suivais là-bas un paladin,
« Le deuil sur la maison est-il tombé soudain ?
« Derrière moi, sans bruit, la vieille Alix a-t-elle
« Dans un linceul furtif cousu ma sœur mortelle ?
« Et, pour tromper mon cœur, cet ange au front si beau
« Daigna-t-il emprunter un nom sur un tombeau ? »

« Des bienfaits prodigués par votre amour céleste,
Dût cet amour s'éteindre, un souvenir me reste,
Et ce long souvenir est encore un bienfait ;
Oui, ce que vous faisiez, votre image le fait :
Par le méchant qui règne et le sot qui prospère
Coudoyé, si je pleure et si je désespère,
Elle est là : son souris me défend de pleurer ;

Son œil ardent de foi m'ordonne d'espérer.
Oh ! le siècle entendra les chants que je lui livre ;
Il n'aura pas ouvert ma tombe avant mon livre ;
Ce livre, proclamant votre sainte amitié,
D'un avenir conquis vous promet la moitié ;
Et quand, sur nos tombeaux, relu par des voix tendres,
Voix de sœurs ou d'amants, il remûra nos cendres,
Nos spectres enlacés voltigeront près d'eux ;
Nous ne ferons, ma sœur, qu'une gloire à nous deux ! »

La gloire !... en répétant ce mot vide et sonore,
Il sourit de pitié ; puis, d'espérance encore ;
Il s'endormit, rêvant bonheur et gloire, mais
L'une arriva bien tard, l'autre ne vint jamais.
Quand il revit Sorrente, et, sur la plage verte,
La villa tant aimée, il la trouva déserte.
Au vent de ses destins, alors de cour en cour,
De prison en prison il tomba ; puis, un jour,
Le pauvre fou sentit, dans la ville papale,
Une douche de fleurs inonder son front pâle.
« Pour qui donc cette pompe et ce peuple à genoux ? »
Disait-il, et chacun lui répondait : « Pour vous !
Pour vous Rome est en fête, et son prince en étole
Avec les saintes clés ouvre le Capitole ;
Pour vous il s'illumine, et ses joyeux échos
Chantent comme ils chantaient sur les pas des héros ;
Car vous avez tenté des conquêtes plus rares,
O poète, et comme eux triomphé des barbares ;
Car d'un laurier rival vous êtes possesseur :
Voyez... — Hélas ! dit-il, je ne vois pas ma sœur ! »

L'ISOLEMENT

ÉLÉGIE

A Madame Dondey-Dupré.

De mon riche avenir vous voilà créancière,
Madame ; quand l'oubli me jetait sa poussière,
Sur moi, poète obscur, l'autre jour en passant,
Vous laissâtes tomber un mot compatissant,
Un mot, voilà tout... Mais, quand vous fûtes passée,
Cette parole d'or, oh ! je l'ai ramassée,
J'ai caché dans mon sein ma relique, et depuis,
Je la porte les jours, je la baise les nuits.
Si ma reconnaissance avec délire éclate,
Si mon baiser brutal mord la main qui me flatte,
Madame, pardonnez, c'est que voilà deux ans
(Et deux ans à porter tout seul sont bien pesants !)
Qu'aux tourments de mon cœur nul cœur ne s'associe,
Et j'avais oublié comment on remercie.
J'ai supporté deux ans le mépris et la faim
Sans mêler de blasphème à ma plainte sans fin.
Je disais, résigné : « Lorsque Dieu fait un homme,
De ses bonheurs futurs il lui compte la somme :

« Prends, lui dit-il, et marche ! » et moi, dès le départ,
Prodigue voyageur, j'ai dévoré ma part. »

Enfant, j'ai vu passer dans ma vague mémoire
Des prêtres qui chantaient sur une bière noire ;
A travers les sanglots, de moment en moment,
Un nom cher m'arrivait... Mais ce souvenir ment ;
Car de l'école à peine eus-je franchi les grilles,
Que je tombai joyeux aux bras de deux familles ;
Moi qui la veille, hélas ! rêvant un autre accueil,
Me croyais orphelin sur la foi d'un cercueil.

Mon cœur, ivre à seize ans de volupté céleste,
S'emplit d'un chaste amour dont le parfum lui reste.
J'ai rêvé le bonheur, mais le rêve fut court...
L'ange qui me berçait trouva le fardeau lourd,
Et, pour monter à Dieu dans son vol solitaire,
Me laissa retomber tout meurtri sur la terre,
Où depuis mon regard dans l'horizon lointain
Plongeait sans voir venir le bon Samaritain.
Je veux bien acquitter mes dettes amassées,
Et payer en douleurs mes délices passées,
Dieu ! mais puisque ta loi défend de murmurer,
Fais-nous donc des tourments que l'on puisse endurer !
La Pauvreté n'est pas l'hôte que je redoute :
Je l'aime, c'est ma sœur ; la Faim, sans qu'il en coûte
Une heure à mon sommeil, un vers à mes chansons,
Entre et s'assied chez moi, car nous nous connaissons.
Je n'ai pas convoité sur mon lit d'agonie
L'or du voisin qui sonne avec tant d'ironie :
Ce qu'il me faut à moi, ce n'est pas seulement

Le vin de la vendange et le pain de froment ;
Ma prière avant tout demande à Dieu pour vivre
Le pain qui nourrit l'âme et le vin qui l'enivre :
L'amour !... Et je suis seul, déjà seul, quand j'entends
Frémir encor l'airain qui m'a sonné vingt ans !
La fatigue m'endort et le besoin m'éveille
Sans qu'un souhait ami caresse mon oreille.

Quand j'allais au printemps chercher dans vos jardins
Un sentier vierge encor du pied des citadins,
Sur mon cœur solitaire et qu'un vague amour tue
J'ai pressé bien souvent un socle de statue,
Et, miracle du ciel ! bien souvent j'ai cru voir
La froide Galatée en mes bras s'émouvoir,
Voir des pleurs de pitié pendus à sa paupière,
Voir des souris éclos de ses lèvres de pierre :
Et quand ma plainte au marbre inspirait tant d'émoi,
Les cœurs vivants restaient pétrifiés pour moi !

Oh ! voilà le tourment auquel rien n'habitue,
Qui dévore les nuits et les jours, et qui tue,
Ce supplice inouï, quand je vous le nommais,
Vous ne compreniez pas : ne comprenez jamais,
Madame !... Au grand désert de votre capitale,
L'homme seul, voyez-vous, c'est l'antique Tantale ;
C'est le serpent coupé, vivace et bondissant,
Dont chaque tronçon veut poursuit son frère absent :
C'est l'homme enseveli tout vivant dans la tombe,
Qui se réveille au bruit de la terre qui tombe,
Et, hurlant des appels que le ver entend seul,
Se débat convulsif dans les plis du linceul.

Mais au bonheur, après cette agonie amère,
Vous m'avez fait renaître, et vous êtes ma mère.
Pour me guérir enfin du coup qui m'étourdit,
Il ne fallait qu'un mot : ce mot, vous l'avez dit.
Et tout à coup voyez comme le charme opère :
« Courage ! » et je suis fort : « Espérance ! » et j'espère ;
Et d'un sommeil fiévreux je me réveille sain,
Honteux de ne pouvoir payer le médecin.

Oh ! patience ! un jour j'acquitterai ma dette ;
J'ignore quel sera mon destin de poète :
Dois-je, tendant ma coupe à l'Amour échanson,
De l'écume qui tombe arroser la chanson ;
Phalène qui tournoie à l'éclair d'une épée,
Irai-je dans le sang picorer l'épopée,
Cueillir la blanche idylle en fleur dans le hameau,
Ou du saule pleureur effeuiller un rameau ?
Je doute encore ; mais cette moisson de gloire,
Vous l'aurez fait éclore, et j'ai longue mémoire,
Et, de mon frais butin parfumant vos genoux,
« Prenez, dirai-je alors : tout cela, c'est à vous !... »

SOUVENIRS D'ENFANCE

Après dix ans je vous revois,
Vous que j'aimai toute petite ;
Oui, voilà bien les yeux, la voix
Et le bon cœur de Marguerite.
Vous m'avez dit : « Rajeunissons
Ces souvenirs pleins d'innocence. »
Ah ! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Comme ils sont loin ces jours si beaux !
Gais enfants que le jeu rassemble,
En souliers fins, en gros sabots,
Sur l'herbe nous courions ensemble.
Dans la vie où nous avançons,
Nous ne marchons plus qu'à distance...
Ah ! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Pauvre ignorant, vous m'instruisiez
Avec une peine infinie ;
Plus d'une fois, lorsqu'à vos pieds
J'épelais *Paul et Virginie*,

Je fus distrait à vos leçons
Pour y rester en pénitence :
Ah ! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Quoi ! je chante et pas un souris,
Pas un regard qui m'applaudisse !
Autrefois, quand je vous appris
L'air dont m'a bercé ma nourrice,
Un baiser fut de mes chansons
Le refrain et la récompense :
Ah ! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

LA FAUVETTE DU CALVAIRE

FABLIAU NORMAND

*Aux amis de M. M*** qui me conseillaient de lui rendre visite pour le consoler d'un grand malheur.*

Oh ! non, je n'irai pas sous son toit solitaire
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas ;
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre
Devant qui l'amitié doit prier et se taire :
Oh ! non je n'irai pas.

Lorsque de ses douleurs le blond fils de Marie,
Mourant, réjouissait Sion et Samarie,
Hérode, Pilate et l'Enfer,
Son agonie émut d'une pitié profonde
Les anges dans le ciel, les femmes en ce monde,
Et les petits oiseaux dans l'air.

Et sur le Golgotha noir de peuple infidèle,
Quand les vautours, à grand bruit d'aile,
Flairant la mort, volaient en rond,
Sortant d'un bois en fleur au pied de la colline,

Une fauvette pèlerine
Pour consoler Jésus se posa sur son front.

Oubliant pour la Croix son doux nid sur la branche,
Elle chantait, pleurait et piétinait en vain,
Et de son bec pieux mordait l'épine blanche,
Vermeille hélas ! du sang divin ;
Et l'ironique diadème
Pesait plus douloureux au front du moribond,
Et Jésus, souriant d'un sourire suprême,
Dit à la fauvette : « A quoi bon ?...

« A quoi bon te rougir aux blessures divines ?
Aux clous du saint gibet à quoi bon t'écorcher ?
Il est, petit oiseau, des maux et des épines
Que du front et du cœur on ne peut arracher.

« La tempête qui m'environne
Jette au vent ta plume et ta voix,
Et ton stérile effort au poids de ma couronne,
Sans même l'effeuiller, ajoute un nouveau poids. »

La fauvette comprit, et, déployant son aile,
Au perchoir épineux déchirée à moitié,
Dans son nid que berçait la branche maternelle
Courut ensevelir ses chants et sa pitié.

Oh ! non, je n'irai pas, sous son toit solitaire,
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas ;
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre
Devant qui l'amitié doit prier et se taire ;
Oh ! non, je n'irai pas.

LE JOLI COSTUME

Dans l'alcôve de ma voisine
Un mardi-gras me réveillant,
Sous mes habits je vois Rosine
Qui se mirait en souriant :
A sa bouche un cigare fume ;
D'un grivois elle a le maintien.
Oh ! qu'*elle* est bien !
Oh ! qu'*il* est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Je comprends que d'un jeune esclave
Virgile ait soupiré le nom ;
Je comprends les mœurs du conclave
Et les soupers d'Anacréon.
Mais son Bathyle, je présume,
Aurait pâli, rival du mien :
Oh ! qu'*elle* est bien !
Oh ! qu'*il* est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Mais, sur une tête mignonne,
Enfant, ce chapeau doit peser;
Les cheveux noirs qu'il emprisonne
Hier appelaient le baiser.
Laisse-les, suivant ta coutume,
Flotter sans voile et sans lien :
    Oh ! qu'*elle* est bien !
    Oh ! qu'*il* est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Grâce pour deux captifs encore!
Oui, foule aux pieds ce frac étroit.
En vain, sur la vitre sonore,
L'aquilon souffle humide et froid :
Mon cœur que le désir consume
Palpitera chaud près du tien :
    Oh ! qu'*elle* est bien !
    Oh ! qu'*il* est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Et je poursuis, et la fillette,
Riant toujours, toujours cédant,
Se voit réduite à la toilette
Qui parait Ève aux yeux d'Adam.
Trésor à trésor, sur la plume,
Je puis recompter tout mon bien :
    Oh ! qu'*elle* est bien !
    Oh ! qu'elle est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

LE REVENANT

J'ai lu Pythagore, et souvent
Je me confie
A sa philosophie.
Après la mort, son, flamme ou vent,
Chose légère comme avant,
J'aimerai ce que j'aime en vie :
Fuyant un corps que nul ne bénira,
Vers mon pays mon âme s'en ira.

Si, rêveuse après mon trépas,
Vous pleurez, Laure,
Et visitez encore
Ces champs où croissaient sous nos pas
Des fleurs... que je ne voyais pas,
A votre appel, sœur que j'adore,
Un feu follet en dansant vous suivra :
Pour vous aimer mon âme survivra.

Quand, sylphe joyeux des hivers,
Le punch bleuâtre
Danse et rit devant l'âtre,
Amis, si vous chantez les vers

Dont je parfumais vos desserts,
Tour à tour plaintif ou folâtre,
Sur la montagne un écho s'entendra :
A vos chansons mon âme répondra.

Quand sonne enfin l'heure d'oser,
S'il vous arrive
Que la beauté craintive
Essaie encor de refuser
Et murmure sous le baiser,
Emportant sa plainte tardive,
Un vent complice entre elle et vous fuira :
A vos amours mon âme sourira.

Je meurs ! et pourtant, Liberté,
Tu nous appelles
A des fêtes nouvelles.
Que ton chêne ressuscité
Sur ma fosse au moins soit planté,
Et chantant et battant des ailes,
De branche en branche une fauvette ira :
A ton réveil mon âme applaudira.

J'ai lu Pythagore, et souvent
Je me confie
A sa philosophie.
Après la mort, son, flamme ou vent,
Chose légère comme avant,
J'aimerai ce que j'aime en vie :
Fuyant un corps que nul ne bénira,
Vers mon pays mon âme s'en ira.

A MON AME

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

A dix-huit ans, je n'enviais pas, certes !
Le froid bandeau qui presse les yeux morts.
Dans les grands bois, dans les campagnes vertes,
Je me plongeais avec délice alors ;
Alors les vents, le soleil et la pluie
Faisaient rêver mes yeux toujours ouverts ;
Pleurs et sueurs depuis les ont couverts ;
Je connais trop ce monde... et je m'ennuie !

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Las et poudreux d'une route orageuse,
Je chancelais sur un sable flottant ;
Repose-toi, pauvre âme voyageuse :
Une oasis, là-haut, s'ouvre et t'attend.
Le ciel qui roule, étoilé, sans nuage,
Parmi des lis semble des flots d'azur :
Pour te baigner dans un lac frais et pur,
Jette en plongeant tes haillons au rivage !

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Fuis, sans pitié pour la chair fraternelle :
Chez les méchants lorsque je m'égarais,
Hier encor, tu secouais ton aile
Dans ta prison vivante... et tu pleurais ;
Oiseau captif, tu pleurais ton bocage ;
Mais aujourd'hui, par la fièvre abattu,
Je vais mourir, et tu gémis !... Crains-tu
Le coup de vent qui brisera ta cage ?

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Fuis sans trembler : veuf d'une sainte amie,
Quand du plaisir j'ai senti le besoin,
De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice ni témoin.
Ne trouvant pas la manne qu'elle implore,
Ma faim mordit la poussière (insensé !) ;
Mais toi, mon âme, à Dieu, ton fiancé,
Tu peux demain te dire vierge encore.

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Tu veilleras sur tes sœurs de ce monde,
De l'autre monde où Dieu nous tend les bras ;
Quand des enfants à tête fraîche et blonde
Auprès des morts joûront, tu souriras :

Tu souriras lorsque sur ma poussière
Ils cueilleront les saints pavots tremblants ;
Tu souriras lorsqu'avec mes os blancs
Ils abattront les noix du cimetière...

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

1836.

LA VOULZIE

ÉLÉGIE

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours !
C'était mon Égérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère !
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla,
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » — Chimère !

Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins :
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre ;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

1837.

SI VOUS M'AIMIEZ

ROMANCE

Ménestrel qui vais par le monde,
N'ayant rien que mon gai savoir,
Si vous m'aimiez, ô belle blonde,
Je me croirais un riche avoir ;
Comme Pétrarque aux pieds de son idole,
A vos genoux courbé bien bas, bien bas,
J'oublîrais tout, voire le Capitole,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.

Si vous m'aimiez, ô belle blonde,
De vos baisers seuls j'aurais faim,
Et, sourd à son voisin qui gronde,
Mon cœur s'enivrerait enfin ;
Cœur mendiant, il va de femme en femme
Criant misère, et sans secours, hélas !
Le pauvret meurt : il renaîtrait, madame,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.

Et mes chansons fraîches écloses,
Au vent du matin et du soir,

Iraient à vous comme les roses
Qui pleuvent devant l'ostensoir.
Purifiant l'air de Paris, madame,
Où vous iriez j'irais, et, sur vos pas,
Comme un parfum je brûlerais mon âme,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.

Sur vous, grand'dame que l'on flatte,
Un lorgnon d'or s'est promené,
Et par le nœud d'une cravate
Voilà votre cœur enchaîné.
D'un plus heureux que l'hommage vous plaise !
Souriez-lui, marchez fière à son bras.
Son bras ! demain je saurais ce qu'il pèse,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.

LES DEUX AMOURS

Pourquoi donc, jeune Laïs,
Rêveuse au bord de ma couche,
Sur mes amours au pays
M'interroger bouche à bouche ?
J'ai, pour eux, dans nos déserts
Chanté sur toutes les notes…
Mais, à propos de mes vers,
Faites donc vos papillottes.
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite,
Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite, et baisez-moi.

Une ange sut me charmer,
Une ange au cœur pur et tendre ;
De loin, content de l'aimer,
De la voir et de l'entendre
Je la suivais sans repos,
Et mes lèvres enfantines
Baisaient sa trace… A propos,
Délacez donc vos bottines.

Vous soupirez, et pourquoi ?
    Riez vite,
    Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite et baisez-moi.

De sa bouche quand j'ai su
Obtenir enfin : « Je t'aime ! »
Les mains jointes j'ai reçu
Son baiser comme un baptême ;
J'ai, le front sur ses genoux,
Prié des heures entières...
A propos, qu'attendez-vous ?
Otez donc vos jarretières.
Vous soupirez, et pourquoi ?
    Riez vite,
    Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite et baisez-moi.

Oh ! si j'avais par hasard
Effleuré de mon haleine,
Profané de mon regard
Son sein rond sous la baleine,
J'aurais dit cent fois : « Pardon ! »
Moi, bâtard de Diogène...
A propos débouclez donc
La ceinture qui nous gêne.
Vous soupirez, et pourquoi ?
    Riez vite,
    Ma petite :

Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite et baisez-moi.

Ces beaux jours sont envolés :
Que le souvenir en meure !
Lorsque vous me consolez,
Peut-être qu'en sa demeure,
Hélas ! son oubli m'absout
De mon plaisir infidèle :
Amours purs, croyances, tout
S'éteint... Soufflez la chandelle.
Vous soupirez, et pourquoi ?
        Riez vite,
        Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite et baisez-moi.

LES CONTES

Orphelin, sous un ciel avare,
Radcliffe m'a donné son lait ;
Puis de la reine de Navarre
Je devins amant et varlet.
Schérazade est ma favorite,
Et la nuit, rimeur ennuyé,
Sur ma petite
Couche d'ermite,
Quand je m'agite,
Si par pitié
La sultane entrait chez moi, vite
Elle en obtiendrait la moitié.

Je préfère un conte en novembre
Aux doux murmures du printemps.
Bons amis qui peuplez ma chambre,
Parlez donc, j'écoute et j'attends.
Tombant des tréteaux de la foire,
Ou glissant du sopha des cours,
Que votre histoire
Soit blanche ou noire,
Chante la gloire

Ou les amours,
Vieil enfant, je promets d'y croire :
Contez, amis, contez toujours.

En tremblant voilà qu'un beau page
A sa dame écrit ses douleurs ;
Il écrit, et sur chaque page
Répand moins de vers que de pleurs.
Pauvre Arthur ! son teint frais se plombe ;
Mais en roucoulant sous les tours,
Tendre colombe,
Quand il succombe
Un baiser tombe
Sur ses yeux lourds ;
Ce baiser l'enlève à la tombe...
— Contez, amis, contez toujours.

Pèlerin, dans l'hôtellerie,
Vois : de sang les draps sont tachés :
Aux trous de la tapisserie,
Vois les yeux des brigands cachés.
Hélas ! suffoqué par la crainte,
Contre eux il sanglote : « Au secours ! »
Mais minuit tinte !...
De leur atteinte,
O Vierge sainte,
Sauvez ses jours !
— Rallumons notre lampe éteinte,
Mes amis, et contez toujours.

Qui babille en cet oratoire ?
Ce sont les nymphes d'un couvent,
Long chapelet aux grains d'ivoire
Que dévide un moine fervent :
Le jour en chaire il moralise ;
Mais, sans bruit, au déclin des jours,
        Hors de l'église
        Il catéchise
        Quelque Héloïse
        En jupons courts...
— Un instant, que j'embrasse Élise,
Mes amis, et contez toujours.

Ou bien, histoires plus charmantes,
Épanchons nos cœurs, et parlons
De nos sœurs et de nos amantes ;
Parlons de cheveux noirs ou blonds.
Doux secrets que le monde ignore,
Allez, partez : les murs sont sourds.
        En vain l'aurore
        Qui vient d'éclore
        Brille et veut clore
        Nos longs discours :
Jusqu'à la nuit contons encore,
Jusqu'à demain contons toujours.

L'OISEAU QUE J'ATTENDS

ROMANCE

Les beaux soleils morts vont renaître,
Et voici déjà mille oiseaux
Pendant leur nid à la fenêtre,
Peuplant les bois, rasant les eaux.
Tous les matins un doux bruit d'ailes
Me réveille, et j'espère... Hélas !
A mes carreaux noirs d'hirondelles :
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

L'ambition me fut connue
Quand je vis l'aigle au large vol
Un jour contempler de la nue
Les insectes poudreux du sol ;
Je vois à la tempête noire
L'aigle encor livrer des combats ;
Je le vois sans rêver la gloire :
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Voici le rossignol qui cueille
Un brin d'herbe pour se nourrir,

Puis se cache aux bois sous la feuille
Pour chanter un jour, et mourir :
Il chante l'amour... Ironie !
Oiseau moqueur, chante plus bas ;
Et qu'ai-je besoin d'harmonie ?
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Plus loin, le martinet des grèves,
Sur un beau lac d'azur et d'or,
Comme un poète sur ses rêves,
Se berce, voltige et s'endort.
Dors et vole à ta fantaisie,
Heureux frère ; devant mes pas,
Moi, j'ai vu fuir la poésie :
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Arrive enfin, je t'en supplie,
Noir messager dont Dieu se sert ;
Corbeau qui, sur les pas d'Élie,
Émiettais du pain au désert,
Portant la part que Dieu m'a faite,
Arrive, il est temps.... Mais, hélas !
Mort sans doute avec le prophète,
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

LES CLOCHES

Par ma fenêtre s'est enfuie
L'Illusion, et pour jamais!
Doux rêves, adieu : je m'ennuie
Au son des cloches que j'aimais.
D'interpréter leur babillage,
Poète, à seize ans j'eus le don.
Pour fêter le saint du village,
Les cloches disaient : Allons donc!
Arrivez donc !
Arrivez donc!
Arrivez donc!

Mais je suis peu dévot, et même
Il me souvient d'avoir osé
Faire un gai repas en carême,
Repas d'amis bien arrosé.
Hommes de Dieu, point de reproches :
Il excuse un jour d'abandon ;
Puis... c'était la faute des cloches
Qui nous répétaient : Allons donc !
Grisez-vous donc !
Grisez-vous donc !
Grisez-vous donc !

Quand je donnai mon cœur à celle
Qui n'en veut plus, et l'a toujours,
Le tocsin même et la crécelle
Parlaient aux vents de nos amours.
A l'ombre des bois, sur la mousse,
Rêvant mieux que sur l'édredon,
Nous entendions, de leur voix douce,
Les cloches nous dire : Allons donc !
Aimez-vous donc !
Aimez-vous donc !
Aimez-vous donc !

Puis j'arrivai, jeune et plein d'âme,
Dans la grand'ville en pèlerin.
Le *Te Deum* de Notre-Dame
Alors berçait un souverain ;
Mais à fêter sa bienvenue
Quand on fatiguait le bourdon,
J'espérais, moi ; car, dans la nue,
L'airain grommelait : Allons donc !
Armez-vous donc !
Armez-vous donc !
Armez-vous donc !

Pour moi, tes cloches, pauvre France,
N'ont plus un langage aussi clair ;
D'amour, de gloire et d'espérance,
Pour moi, rien ne parle dans l'air.
Je n'entends, comme tout le monde,
Qu'un éternel drelin dindon.

Que la République vous fonde !
Cloches bavardes, allons donc !
Taisez-vous donc !
Taisez-vous donc !
Taisez-vous donc !

MONSIEUR PAILLARD

Et flon, flon, flon, miserere,
Monsieur Paillard est enterré.

« Adieu, père de la commune, »
Dit le Bossuet du moment ;
Mais au défunt gardant rancune,
Le pauvre peuple dit gaîment :

Et flon, flon, flon, miserere,
Monsieur Paillard est enterré.

Traitant la misère en vassale,
Premier magistrat du canton,
Aux pauvresses, de sa main sale,
Monseigneur prenait le menton.

Et flon, flon, etc.

Lui volaient-elles noix ou pomme,
Sous le pommier, sous le noyer,
A l'instant même le digne homme
Les jetait bas pour se payer.

Et flon, flon, etc.

Fredonnant de sa voix de chantre,
Flânait-il dans quelque dessein,
Ses breloques sur son gros ventre
A l'entour sonnaient le tocsin.

Et flon, flon, etc.

Jacques, défends-lui bien ta porte,
De peur qu'au logis, en tremblant,
Ta femme, cet hiver n'apporte
De l'infamie et du pain blanc.

Et flon, flon, etc.

A la vertu la mieux armée,
L'or en main portant des défis,
Il tente la mère affamée
Auprès du berceau de son fils.

Puis quand il a, sans rien débattre,
Payé son triomphe insolent,
Il se dit, fier comme Henri Quatre :
« Tudieu, je suis un vert-galant ! »

Et flon, flon, etc.

Et le curé le canonise ;
Il me damnerait, moi, Gros-Jean ;
Mais comme au b....., à l'église
Il en aura pour son argent.

Et flon, flon, flon, miserere,
Monsieur Paillard est enterré.

SOYEZ BÉNIE!

Je soupirais, triste et malade :
« Que sont devenus le fuseau,
Et le baiser et la ballade
Qui m'endormaient dans mon berceau ? »
Mes pleurs coulaient... lorsqu'une enchanteresse
Me dit : « Enfant, verse-les dans mon sein. »
Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
Donne une mère à l'orphelin !

Je répétais : « Du moins que n'ai-je
Ton bras pour guide et pour appui,
Frère qu'en un linceul de neige
Le vent du nord berce aujourd'hui !... »
Mais tout à coup une chaste caresse
Sur mon front pâle essuya le chagrin :
Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
Donne une sœur à l'orphelin !

En vain, ardent à me poursuivre,
Le destin flétrit mes beaux jours ;
De tous les bonheurs je m'enivre,
Car j'aime de tous les amours.

L'astre charmant levé sur ma jeunesse
Promet encor d'échauffer mon déclin :
Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
  Est le trésor de l'orphelin !

SUR LA MORT

D'UNE COUSINE DE SEPT ANS

Hélas ! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
T'ennuyait de leçons, que, sur toi, rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu ;
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier te verrait passer morte...
Hélas ! si j'avais su !...

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce ;
Sous chacun de tes pas j'aurais mis de la mousse ;
Tes ris auraient sonné chacun de tes instants ;
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie
Un trésor de bonheur immense... à faire envie
Aux heureux de cent ans !

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière
Dans les bois pleins de chants, de parfum et d'amour ;
J'aurais vidé leurs nids pour emplir ta corbeille ;
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
N'en peut voir dans un jour.

Puis, quand le vieux Janvier, les épaules drapées
D'un long manteau de neige, et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant, accourt,
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,
Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas… et je prêchais encore ;
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclore,
Quant tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
De tes petites mains je vis tomber le livre ;
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre…
Hélas ! si j'avais su !

LES SIGNES DE CROIX

Là-bas là-bas, dans la forêt bretonne,
Un vieux château pend au flanc d'un rocher :
Là des enfers le chœur danse et détonne,
Les pèlerins n'osent en approcher.
Sur le manoir
Volent en cercle noir
Mille oiseaux de malheur...
Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

D'un châtelain arborant la bannière,
Satan triomphe en ce séjour de mort.
La jeune Iseult languit sa prisonnière :
« Tu céderas, dit-il, ou, par la mor... ! »
Par le saint nom
Elle a juré que non,
Il bondit de fureur...
Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

Fort à propos un cor d'ivoire sonne :
C'est Enguerrand le vaillant paladin ;
Mais, en champ clos, Satan ne craint personne.
La fleur des preux va périr, quand soudain

Iseult lui dit :
« Signe-toi, le maudit
Faiblira de terreur... »
Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

Il s'est signé trois fois, trois cris d'alarme
Ont frappé l'air, et Satan s'est enfui.
« De nos exploits, dit le preux qu'on désarme,
Grâce à l'amour, payons-nous aujourd'hui. »
Il dit, mais las !
Le héros est bien las,
La vierge est dans sa fleur...
Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

Il traite un peu sa grand'dame en fillette,
Puis tout à coup se lève, au désespoir :
« Du diable soit le noueur d'aiguillette !
Il m'a charmé : damoiselle, au revoir ! »
Mais, restant coi,
Iseult dit : « Signe-toi,
Mon doux maître et seigneur... »
Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

A cette voix dont il connaît l'empire,
Il obéit, se signe, et fait si bien,
Que douze fois la colombe soupire :
« Honneur, amour au chevalier chrétien ! »
Et douze fois
L'écho joyeux des bois
Répète : « Amour, honneur... »
Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

Oui, j'ai grand'peur que ce récit n'éveille
En certain lieu des regrets superflus :
Si ma chanson, Rose, vous émerveille,
Si, prenant goût aux exploits des élus,
Vous vous flattez
De les voir imités
Par moi, pauvre pécheur,
Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

UN QUART D'HEURE DE DÉVOTION

Vous demandez, amis, comment s'est échappée
De ma plume profane, une sainte épopée ?
Écoutez : l'âme en deuil, et la tristesse au front,
Un soir, je visitai Saint-Étienne-du-Mont.

A cette heure sacrée, heure où la nuit commence,
Quelques rares chrétiens peuplent seuls l'ombre immense.
C'est l'enfant à la bouche encor blanche de lait,
Qui dans ses doigts vermeils égrène un chapelet,
Et semble demander, dans sa fraîche prière,
Un souris fraternel aux chérubins de pierre ;
La pâle mère en deuil, devant un crucifix,
Au vainqueur de la mort redemandant son fils ;
Le vieillard qui, mourant, de ses lourdes sandales,
Comme pour dire : *Ouvrez !* heurte aux funèbres dalles,
Et prêt à s'endormir de son dernier sommeil,
Aux pieds de Jésus-Christ s'étend comme au soleil...
Mais plus souvent, hélas ! c'est l'artiste profane
Contemplant aux piliers l'acanthe qui se fane,
Admirant des couleurs sur la toile où revit
Le fait miraculeux qu'un siècle expiré vit,
Époussetant de l'œil chaque peinture usée,

Et du seuil à la nef parcourant un musée.
Au milieu des autels qui s'écroulent partout,
L'autel païen des arts est seul resté debout.

Et la rougeur au front, je l'avoûrai moi-même,
Qui suspends à la croix l'ex-voto d'un poème,
Dans le temple, au hasard, j'aventurais mes pas
Et j'effleurais l'autel et je ne priais pas.

Autrefois, pour prier, mes lèvres enfantines
D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines,
Et j'allais aux grands jours, blanc lévite du chœur,
Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur.
Mais depuis, au courant du monde et de ses fêtes
Emporté, j'ai suivi les pas des faux prophètes.
Complice des docteurs et des pharisiens,
J'ai blasphémé le Christ, persécuté les siens.
Quand l'émeute aux bras nus, pour la traîner au fleuve,
Arrachant une croix à la coupole veuve,
Insultait, blasphémait Dieu gisant sur le sol,
De loin sur les manteaux je veillais comme Saul.
Mais, de vagues remords assailli de bonne heure :
« Où puiser, ai-je dit, la paix intérieure ?
Où marcher dans la nuit, sans étoiles aux cieux
Et sans guide ici-bas ? Enfants insoucieux,
Les uns, pour ne rien voir des hommes ni des choses,
Abaissent sur leurs fronts leurs couronnes de roses.
D'autres en proclamant l'idole Liberté,
Sous le glaive légal tombent avec fierté,
Et promettent, mourants, de leur voix fatidique,
Au Teutatès moderne, un culte druidique ;

Ou, soufflant la terreur sur l'Église et l'État,
Tonnent, bruyants échos, autour de l'apostat
Qui, disciple du Christ, au front sanglant du maître
Posa le bonnet rouge, avec ses mains de prêtre.
Combien de jeunes cœurs que le doute rongea !
Combien de jeunes fronts qu'il sillonne déjà !
Le doute aussi m'accable, hélas ! et j'y succombe :
Mon âme fatiguée est comme la colombe
Sur le flot du désert égarant son essor ;
Et l'olivier sauveur ne fleurit pas encor... »

Ces mille souvenirs couraient dans ma mémoire ;
Et je balbutiai : « Seigneur, faites-moi croire ! »
Quand soudain sur mon front passa ce vent glacé
Qui sur le front de Job autrefois a passé.
Le vent d'hiver pleura sous le parvis sonore,
Et soudain je sentis que je gardais encore
Dans le fond de mon cœur, de moi-même ignoré,
Un peu de vieille foi, parfum évaporé.

Cependant mon genou, fléchi par la prière,
Se heurta contre un livre oublié sur la pierre,
Et la secrète voix qui parle aux cœurs élus
Murmura dans le mien : *Prends et lis*, et je lus.
Je lus avec amour ces quatre chants sublimes,
Dont l'auteur s'est voilé de quatre pseudonymes,
Mais où sur chaque mot le poète à dessein
Imprima son génie à défaut de son seing,
Page de vérité, qu'à sa ligne dernière,
Le Golgotha tremblant sabla de sa poussière.
Quand je me relevai plus léger de remords,

Comme au-dedans de moi, c'était fête au-dehors :
La vitre occidentale, allumant sa rosace,
D'une langue de feu m'illumina la face ;
Les deux blancs chérubins, levant leur front courbé,
Avec plus de ferveur prièrent au jubé ;
Et l'orgue s'éveillant sous un doigt invisible,
D'un long et doux murmure emplit la nef paisible.
Et je versai des pleurs, et reconquis à Dieu,
Au tombeau de Racine alors je fis un vœu.

Ce vœu, je l'accomplis en écrivant ces pages.
Les temps étaient passés des saints pèlerinages :
Je ne pouvais aller, courbé sous le bourdon,
Boire au Jourdain captif le céleste pardon.
Au rivage où fleurit la parole divine
Ma muse ira du moins. Pars, muse pèlerine !
Conduite à Bethléem par l'étoile des Rois,
Au Gloria des cieux mêle ta douce voix ;
Rallume l'âtre éteint de Marthe et de Marie ;
Consulte le Voyant au puits de Samarie ;
Et, fidèle au gibet de ton Dieu méconnu,
Sous le sang rédempteur prosterne ton front nu ;
Puis, malgré l'incrédule et ses bruits de risée,
Relève fièrement ta tête baptisée.

Dieu bénira mes chants : sur les autels divers
Puisqu'on sème des fleurs on peut jeter des vers.
Depuis le temps antique, où vibrait à tes fêtes
La harpe de David et des anciens prophètes,
N'est-ce pas, ô Seigneur, un encens précieux
Que l'encens du poëte ? et les anges des cieux,

Ne se courbaient-ils pas, avides, pour entendre
Jean Racine toucher son luth pieux et tendre,
Quand il eut pour le cloître abandonné les cours
Et dans ton amour pur éteint tous ses amours ?
Et puis, mon grain d'encens, qui sait ! fera peut-être
Pétiller l'urne éteinte entre les mains du prêtre.

J'ai dans mes souvenirs un fabliau bien vieux
Dont, au bruit de la mer et des vents pluvieux,
Mon aïeule bretonne, à la voix sibylline,
Berçait pendant la nuit mon enfance orpheline :
— Un jour, Dieu sait pourquoi, l'élément nourricier
Qui prodigue la vie à ce limon grossier,
Le feu, manqua dans l'air ; la nature vivante
Tressaillit tout à coup de froid et d'épouvante.
Les oiseaux qu'un vent noir chassait en tourbillons,
Désertaient effarés les bois et les vallons.
Plus cruels de terreur, dans l'atmosphère humide
Les vautours se battaient. Le rossignol timide
Dit sa chanson de mort, et, lorsqu'elle finit,
Se cacha résigné, la tête dans son nid.
Fatigué d'un long vol, l'oiseau porte-tonnerre
Replia sa grande aile et dormit dans son aire.
Seul pour sauver le monde agonisant déjà,
Le petit roitelet voltigea, voltigea
Jusqu'au sommet des cieux ; mais, couvert d'étincelles,
A l'élément conquis il se brûla les ailes,
Et, dans les bois chantant pour le bénir en chœur,
Le Prométhée obscur tomba mort et vainqueur.

Que je succombe ou non à l'œuvre expiatoire,

A celui qui m'inspire, à Dieu *louange et gloire !*
Quand la brise du soir en passant à travers
L'orgue du marécage, aux mille tuyaux verts,
En pousse vers le ciel une plainte touchante,
Voyageur, ne dis pas : « Gloire au roseau qui chante ! »
Mais le foulant aux pieds, dis : « Gloire au Dieu vivant
Qui féconde la boue et qui commande au vent ! »

LE CHANT DES ANGES

ROMANCE

A fêter la Vierge suprême,
Là-haut, chaque ange est invité :
Et mon ange gardien lui-même
Dès l'aurore, hélas ! m'a quitté.
Bel ange, à la Reine céleste,
Porte ton bouquet, moi, je reste ;
La reine de mon cœur est là,
Et pour célébrer ses louanges,
J'emprunte le refrain des anges :
Ave Maria, ave Maria.

Je lui coûtai, petit encore,
Petit comme l'enfant Jésus,
Bien des alarmes qu'on ignore,
Bien des pleurs que Dieu seul a vus.
Chassant l'insecte qui bourdonne
Combien de fois, douce madone,
Près de ma couche elle veilla !...
Aussi pour chanter ses louanges,
J'emprunte le refrain des anges :
Ave Maria, ave Maria.

Au front de la sainte que j'aime.
Hélas ! j'aurais voulu poser
Des étoiles pour diadème...
Je n'y peux mettre qu'un baisér.
Mais espérance, ô ma patronne !
J'ose rêver pour ta couronne
Quelques lauriers..., et jusque là
A tes pieds chantant tes louanges
Je veux redire avec les anges :
Ave Maria, ave Maria.

A MES CHANSONS

Au Val-Bénit, partez, fils de ma muse !
A peine éclos, c'est là qu'il faut aller ;
Partez sans moi, vous direz pour excuse :
« Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler. »

Lisant Rousseau qu'aiment tous les poètes,
Là, j'ai coulé peu de jours bien remplis ;
Mais sans remords j'ai quitté mes Charmettes,
L'air en est pur, ma pervenche est un lis.

Oh ! quel bonheur de revêtir la brume
Sur le coteau comme un linceul flottant,
Et de chercher à l'horizon qui fume,
Là-bas, là-bas, le toit qu'on aime tant ;

Et de poursuivre aux champs, aux bois, sans terme,
Un papillon, un rêve, un feu follet,
Sûr de trouver, de retour à la ferme,
Un doux accueil, du pain blanc et du lait !

Avec le pâtre au ravin j'allais boire.
M'inspirant là, pauvre et gai, j'y vécus ;

Fontaine aux vers, quel conte dérisoire
T'a fait nommer la fontaine aux écus?

Je n'eus jamais ce qu'a la boulangère :
Mais quand l'amour me caressait alors,
S'il étreignait une bourse légère,
Il sentait battre un cœur plein de trésors.

Trésors perdus! la semence divine
Que j'étalais, vaniteux possesseur,
S'est envolée, et rien n'a pris racine,
Et cependant je vous disais : « Ma sœur,

« Un beau laurier sur votre front d'ivoire
Remplacera la rose du buisson. »
Je le disais, et mon rêve de gloire
A, *comme tout*, fini par des chansons.

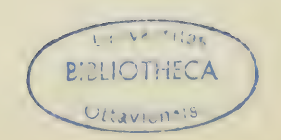
Au Val-Bénit, partez, fils de ma muse!
A peine éclos, c'est là qu'il faut aller :
Partez sans moi, vous direz pour excuse :
« Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler. »

FIN

TABLE.

Contes à ma Sœur.

Petits Vers.



APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE

Avant d'être réunis dans Le Myosotis, les *Contes à ma sœur* et un certain nombre des poésies qui les suivent, avaient déjà paru dans diverses publications : *Le Gui de chêne* (sous le titre de *Macaria* ou *Les Héraclides*) et *La Souris blanche*, dans le *Journal des Demoiselles*, en janvier 1837 ; *Les petits Souliers*, dans le même journal, en avril 1836 ; *Thérèse Sureau* (sous le titre de *La dixième Muse*), dans la *Psyché*, en janvier 1837. *Le Neveu de la Fruitière* et *Jeanne d'Arc*, qui ne figurent pas à l'édition originale du Myosotis, avaient paru, le premier, en 1836, dans le *Journal des Enfants*, et l'autre, dans le n° du 15 mai 1836 du *Journal des Demoiselles*, à la *Galerie des femmes célèbres*.

Plusieurs pièces des *Petits vers* sont extraites du *Diogène*, journal fondé et rédigé par Hégésippe Moreau. Ce sont : *J'ai dix-huit ans*, *L'Abeille*, *Un Souvenir à l'hôpital*, *Le Hameau incendié* (sous le titre de *L'Incendie*), *L'Apparition* et *L'Hiver*. *La Fermière* avait paru dans le *Petit courrier des Dames* de décembre 1835 ; *La Sœur du Tasse*, dans le *Journal des Demoiselles* de mai 1836 ; *Le Revenant*, dans la *Revue poétique* de 1837.

Les principales éditions du Myosotis sont les suivantes :

Le Myosotis, petits contes et petits vers, par Hégésippe Moreau. *Paris, Desessart, éditeur, 15, rue des Beaux-Arts* (Impr. Béthune et Plon), 1838, gr. in-8.

1 faux titre avec, au verso, le nom de l'imprimeur ; 1 titre avec une épigraphe empruntée à Salomon ; 329 pp. de texte ; et un f. n. ch. pour les *errata*. Couverture imprimée.

Édition originale publiée à 7 fr. 50.

Il est à remarquer que, par suite d'une erreur de pagination, la p. 321 succède immédiatement à la p. 304, sans qu'il y ait de lacune au texte.

D'autre part certains exemplaires comprendraient 335 pp., les pp. 333 à 335 étant occupées par une table qui manque à l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale.

Cette édition contient (pp. 1 à 86) les *Contes* (*à ma sœur*), à savoir : *Le Gui de chêne*, *La Souris blanche*, *Les petits Souliers* et *Thérèse Sureau ;* et des *Petits vers* (pp.87 à 329). Elle a été établie dans des conditions que l'auteur a expliquées dans une lettre du 24 juillet 1837 à Mme Jeunet : « Je viens de vendre un volume de prose et de vers, qui devait être composé à mon choix ; pour composer ce recueil, d'où la politique devait être exclue, j'ai été obligé de prendre une à une mes pièces de vers les moins mauvaises et de les mutiler misérablement, ce qui, je l'avoue, m'a fait mal au cœur. Il y a déjà dix feuilles de tirées, il y en aura seize. Je vous enverrai cet ouvrage ; il vous est dédié : *Le Myosotis*, *Petits contes et petits vers à ma sœur...* »

La deuxième édition du Myosotis parut en 1840. En voici la description :

Hégésippe Moreau. Le Myosotis. Nouvelle édition augmentée du Diogène et de pièces posthumes inédites et précédées d'une notice biographique, par M. Sainte-Marie Marcotte. *Paris*, *Paul Masgana*, *libraire-éditeur*, *12*, *galerie de l'Odéon* (Impr. H. Fournier et Cie), 1840, in-18.

1 faux titre ; 1 titre avec une épigraphe empruntée à Salomon ; XXII pp. pour une poésie d'Arsène Houssaye consacrée à Hégésippe Moreau, et la notice biographique ; 1 f. pour *Le Myosotis*, poésie, et une pièce de vers d'Auguste Arnould : et 296 pp. de texte. Couverture imprimée.
Première édition in-18, publiée à 3 fr. 50.

Cette édition, dont le texte, d'une pureté et d'une correction contestables, a cependant été suivi pour la plupart des éditions ultérieures jusqu'à l'édition Lemerre, comprend (pp. 1 à 222) les poésies disposées dans un ordre nouveau et augmentées du *Diogène* et de quelques pièces inédites ; et les contes (pp. 223 à 293) auxquels a été ajouté *Le Neveu de la Fruitière*.

Elle a été reproduite en 1851, avec un portrait littéraire d'H. Moreau par Sainte-Beuve, et en 1857, en 2 volumes in-32. *Les Contes à ma sœur* ont fait l'objet d'un tirage à part de l'édition de 1851.

Parmi les autres éditions, il y a lieu de signaler, d'après Vicaire, une édition populaire, gr. in-8, de 1854 (H. Boisgard, éd.) avec des illustrations d'Ed. Coppin ; l'édition Michel Lévy de 1861, avec une notice de Louis Ratisbonne ; et l'édition publiée par Vallery-Radot (Passard, éd.), 1864, in-32.

En 1890 ont paru chez Lemerre les œuvres complètes d'H. Moreau, sous la collation suivante :

ŒUVRES COMPLÈTES de Hégésippe Moreau (*). Correspondance. — Contes. Introduction de R. Vallery-Radot. *Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 23-31, passage Choiseul, 23-31.* (Impr. A. Lemerre), MDCCCXC, pet. in-12.

1 faux titre ; 1 titre rouge et noir ; 311 pp. de texte ; 3 f. n. ch. pour la table et l'achevé d'imprimer ; et 1 f. blanc. Couverture imprimée.

Portrait d'H. Moreau gravé à l'eau-forte par H. Massé.

ŒUVRES COMPLÈTES de Hégésippe Moreau (**). Le Myosotis. — Poésies inédites. *Ibid.*, MDCCCXC, pet. in-12.

1 faux titre ; 1 titre rouge et noir ; III pp. pour l'avertissement ; 328 pp. de texte ; 1 f. blanc pour l'achevé d'imprimer. Couverture imprimée.

Publié à 6 fr. le volume.

Il a été tiré en outre 15 ex. sur chine à 25 fr. le vol., et 20 ex. sur hollande à 10 fr. le vol.

Cette première édition complète des œuvres d'H. Moreau, comprend, au tome I, une longue introduction de R. Vallery-Radot (pp. 1 à 175) dans laquelle la plus grande partie de la correspondance de Moreau a été utilisée pour former une sorte d'autobiographie ; et à la suite, les *Contes à ma sœur* des éditions précédentes augmentés des morceaux suivants : *Une Femme sensible* (paru dans la *Psyché*, en février 1836) ; *La Dame de cœur* (paru dans le *Petit courrier des Dames*, en septembre 1836) ; *M. Scribe à l'Académie* (paru dans la *Psyché* du 28 janvier 1836), et enfin *Jeanne d'Arc*.

Le tome second qui, seul, porte le titre du MYOSOTIS, réunit toutes les poésies antérieurement recueillies, mais classées dans l'ordre chronologique de publication séparée, et dix-sept poésies posthumes ou inédites, formées de variantes ou d'œuvres diverses d'assez médiocre intérêt.



Les œuvres d'H. Moreau ont fait l'objet des éditions de luxe suivantes :

Hégésippe Moreau. Le Myosotis, petits contes et petits vers. Nouvelle édition illustrée de cent trente-quatre compositions de Robaudi gravées sur bois, par Clément Bellenger. Préface par André Theuriet. *Paris, librairie L. Conquet, 5, rue Drouot, 5* (Impr. Chamerot et Renouard), 1893, gr. in-8.

1 faux titre avec, au verso, la justification du tirage et le nom des imprimeurs ; 1 frontispice ; 1 titre, orné d'une vignette : 1 f. pour le faux titre de la préface ; xi pp. pour la préface ; et 384 pp. de texte, la dernière non chiffrée, comprenant les illustrations. Couverture illustrée.

Tiré à 500 exemplaires, savoir : n°s 1 à 75, sur japon ou sur chine, avec le tirage à part de toutes les illustrations (225 fr.) ; n°s 76 à 150, sur japon ou sur chine (150 fr.) ; n°s 151 à 500, sur vélin du Marais à la cuve (80 fr.).

Il a été tiré, en outre, pour l'éditeur, 8 exemplaires sur vélin blanc, avec les tirages à part sur chine ; et un exemplaire sur vélin blanc, avec les dessins originaux de Robaudi et les épreuves de graveur de Clément Bellenger.

Il existe un prospectus-spécimen illustré de 4 pp.

Hégésippe Moreau. Petits contes en prose. Le Gui de chêne. La Souris blanche. Les Petits souliers. Thérèse Sureau. Illustré d'un portrait et de douze compositions par Félix Oudart. *Paris, librairie Rouquette, 69-73, passage Choiseul, 69-73* (Impr. Chamerot et Renouard), 1892, in-8.

ix pp. pour le faux titre avec, au verso, la justification du tirage de luxe ; le titre en rouge et noir, orné d'une vignette tirée en noir et sanguine, et l'avertissement ; 81 pp. de texte, comprenant les eaux-fortes ; et 1 f. n. ch. pour la table et l'achevé d'imprimer. Couverture imprimée.

Portrait d'Hégésipe Moreau, gravé à l'eau-forte, hors texte.

Tiré à 375 exemplaires, savoir : n°s 1 à 13, sur japon, avec un dessin original d'Oudart et une triple suite des planches ; n°s 14 à 38, sur japon (80 fr.) ; n°s 39 à 63, sur hollande (80 fr.) ; n°s 64 à 75, sur chine (80 fr.) [Tous ces exemplaires ont une triple suite : eaux-fortes pures, avant la lettre et dans le texte] ; n^os^

76 à 125, sur japon (60 fr.) ; nos 126 à 175, sur hollande (60 fr.) (Tous ces exemplaires ont une double suite : avant la lettre et dans le texte) ; et nos 176 à 375 (30 fr.).

Les planches ont été effacées après le tirage.

Il existe un prospectus-spécimen de 4 pp., orné de deux eaux-fortes, donnant les conditions de la souscription.

Hégésippe Moreau. Petits contes a ma sœur. Soixante-deux illustrations de L. Dunki, gravées par Clément Bellenger. *Paris, Édouard Pelletan, éditeur, 125, boulevard Saint-Germain* (Impr. Lahure), MDCCCXCVI.

1 f. blanc ; 1 f. portant au recto le n° de l'exemplaire ; 1 faux titre ; 1 titre imprimé en rouge et noir avec la marque de l'éditeur en bistre ; 195 pp. de texte ; 2 ff. pour la table des matières et une note indiquant comment le texte de l'édition a été établi ; 1 f. pour la justification du tirage ; et 1 f. blanc. Couverture imprimée.

Tiré à 350 exemplaires, numérotés à la presse, savoir :

In-4, texte réimposé.

Un exemplaire unique, sur satin, avec six aquarelles peintes sur l'exemplaire, et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine ;

Un exemplaire, n° 1, sur whatman, contenant tous les dessins originaux avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine ;

Un exemplaire, n° 2, sur whatman, contenant sur chacun des faux titres un dessin original (soit 6), les frisquettes du graveur et une double suite d'épreuves d'artistes signées, sur japon ancien et sur chine ;

26 exemplaires, nos 3 à 28, sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle ou un dessin original, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine (600 fr.) ;

2 exemplaires, nos 29 et 30, sur vélin blanc à la forme, des papeteries du Marais, contenant une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine.

In-8 raisin.

25 exemplaires, nos 31 à 55, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon ancien et sur chine (250 fr.);

50 exemplaires, nos 56 à 105, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures sur japon ancien et sur chine (225 fr.) ;

100 exemplaires, nos 106 à 205, sur vélin à la cuve, des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur japon ancien ou sur chine (150 fr.) ;

145 exemplaires, nos 206 à 350, sur vélin à la cuve, des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) (60 fr.).



L'édition du MYOSOTIS donnée par la BIBLIOTHÈQUE DU BIBLIOPHILE est divisée, comme l'édition originale, en deux parties : *Contes à ma sœur* et *Petits vers*.

Les *Contes à ma sœur* comprennent les contes originairement donnés dans l'édition de 1838, à savoir : *Le Gui de chêne*, *La Souris blanche*, *Les petits Souliers*, *Thérèse Sureau* ; avec, en plus, *le Neveu de la Fruitière*, publié pour la première fois dans l'édition Masgana de 1840, et *Jeanne d'Arc*, recueilli dans l'édition Lemerre, dont nous avons adopté le texte d'une façon générale pour tous les contes.

Dans les *Petits vers*, nous avons laissé de côté toute la partie d'inspiration politique ainsi que certaines pièces un peu faibles. Et, suivant l'ordre chronologique de l'édition Lemerre, par lequel M. Vallery-Radot, a réalisé un vœu de l'auteur lui-même, nous avons reproduit tout ce qui nous a paru devoir ajouter au conteur délicieux de *La Souris blanche*, l'auréole d'une poésie faite d'intimité, de tendresse, d'exquise sensibilité, le tout assorti d'un amour profond de la nature.

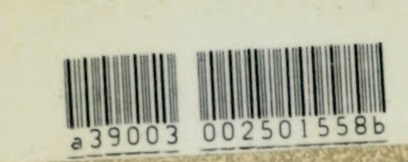


ACHEVÉ D'IMPRIMER,

LE 28 FÉVRIER 1920,

PAR PROTAT FRÈRES,

A MACON.


a39003 002501558b

